

FAUCONNIER

EN SUIVANT

MA BATTERIE

Récit manuscrit et illustré d'un poilu,  
écrit sur le front, pendant la guerre  
de 1914-1918



PAUL FAUCONNIER

---

EN SUIVANT  
MA BATTERIE

---



CROQUIS ET CARNETS DE ROUTE  
1914-1915-1916



# En Route

Soit 1914 .... - La mobilisation, ... la Guerre ....  
Trois jours viennent de s'écouler au fort de  
Voisy - le - Sec, où nous avons emballé avec  
soin nos effets civils, en pensant les reprendre bientôt....  
Equipés de neuf, et désignés à nos fonctions,  
(je suis brigadier à la 7<sup>ème</sup> pièce, agent de liaison entre  
l'échelon et la batterie de tir) nous quittons le fort  
à deux heures de l'après-midi, pour aller embarquer.

Sur le parcours, les hommes, les femmes, les  
enfants, tous nous crient : "au revoir ! bonne chance !"   
nous embrassent, nous serrent les mains .... En pleurant,  
une femme âgée me donne un bouquet de fleurs...

Huit heures du soir .... nous sommes installés  
dans les wagons .... Quel branle-bas ! quelle fièvre !  
et quelle haine contre la guerre ....

Où allons-nous ? Personne ne le sait ....  
et pourtant, sur chaque wagon, en grandes lettres



faites à la craie, on lit : "A BERLIN".....

Arrêt du train ... Qu'est-ce que c'est que ce patchin-là ?... Reuigny.

Sept heures du matin. Débarquement du matériel et des chevaux. Corvée d'abreuvoir. Dans le pays, c'est un mélange indescriptible de soldats de toutes armes. Discussions enthousiastes, bientôt suivies de cafard ... On s'occupe à écrire, à manger, à boire, à dormir.

Et nous partons à la rencontre des Allemands. Par une chaleur lourde, les hommes, les chevaux, le matériel, les armées enfin, montent vers le nord.

C'est la vie de route qui commence .... campements dans les granges, dans les écuries, ou en plein air ; repas pris sur le pouce au bord de la route, au milieu d'un champ ou d'un bois.

Et nous avançons toujours vers le nord... Une poussière épouvantable nous rend tout gris. Quand les yeux se portent sur une autre route parallèle à la nôtre, on croit voir de grandes chenilles gris-bleu foncé : ce sont des régiments d'artillerie. A droite, à gauche, devant, derrière nous, d'autres chenilles, bleues et rouges, se traînent : les régiments d'infanterie.

Dans les villages où nous passons, les



habitants nous regardent avec quelque chose d'indéfinissable dans les yeux .... Des femmes pleurent. Les vieillards, qui nous appellent : "Mes pauvres gars, mes pauvres enfants", ont l'air de nous dire : "Adieu".... Et nous, nos figures noires de barbes, et grises de poussière, nous rions et nous réclamons à boire.

Quelques noms de pays traversés : Sahy-court. - Dampierre - Villiers-en-Argonne - Tarennes - Grandpré - Autriche - Farnerville-sur-Meuse. - Nous passons la Meuse à Mouzon, et nous avançons dans les environs de Sedan et de Givonne.

Nous continuons notre marche, et nous trouvons,





dans une clairière au milieu d'un bois de  
sapins, une pierre taillée, sur laquelle on lit :

" Aux Morts de la Guerre 1870-71 "

" Qu'est ce que t'en penses, me dit Bouvry,  
c'est toi !

— Oui, depuis quarante-quatre ans, les  
hommes n'ont pas changé .... "

Mais plus loin, pourquoi ce rassemblement ?  
Je m'approche .... Là, étendu sur le ventre, un  
Allemand, un cavalier, dépouillé de son équipement,  
de son casque, de son scinturon, de ses bottes, les poches  
retournées .... il a été tué, paraît-il, par un garde-  
forestier.



45 rue de la  
Poste 1914 -  
cimetière de Sedan  
sur un 6.12 fin  
un allemand mort.



" Ça sent mauvais, me dit Boissehler.  
- C'est vrai .... en route! "

Après avoir marché toute la nuit, en  
suivant un régiment d'infanterie, nous passons à  
cinq heures du matin la frontière belge. A la sortie  
d'un bois, un drapeau barre la route.



Bientôt nous entrons dans le village de  
Saint-Vincent-Bellefontaine, et nous faisons halte.  
Les habitants nous disent que dès la première heure  
il y avait là des ulhans. Ils nous offrent des  
cigares et du café.





Cimetière de St Vincent  
Belle Fontaine  
22 Oct 1914  
Fauconnier

Paul Fauconnier



# La Guerre

Garde à vous ! à cheval ! canonniers, montez !...  
On tire pendant quelques kilomètres,  
et halte sous bois.

Un sifflement, un déchirement dans l'air, une explosion... nous venons de recevoir le premier obus de 77, qui tombe dans notre voiture médicale. Un homme est blessé, et le cheval tué. La Guerre pour nous commence.....

Reconnaissance - mise en batterie - feu !.... nous sommes face à l'ennemi.... La batterie tire, et l'échelon, à l'abri dans un ravin, reçoit des balles qui s'écrasent sur les avant-trains et les caissons.

Sur la crête apparaissent des cavaliers.... les Boches ?.... non, ce sont des chasseurs d'Afrique, qui chargent vers l'endroit que nous leur avons désigné. Alors les canons, les mitrailleuses, les fusils entrent



tous en action, et c'est la bataille générale.... À cheval et au galop ! car il faut traverser la route et descendre un ravin sous une pluie d'obus et de balles pour gagner un bois.



Mon cheval est touché, et tombe. Je le déselle, et je cours vers les caissons, ma selle sur la tête. Un éclair vient arracher le cuir... Ce n'est plus autour de nous qu'un nuage de poudre et de poussière, une vision d'enfer affolante.... Nous continuons notre chemin à travers bois, et la batterie tue toujours, dans une mêlée formidable.

À cinq heures du soir, dans un désordre



indescriptible, nous repassons la frontière ....





## Retraite

Nous laissons passer des blessés qui sont emportés dans des voitures de tous modèles, et la retraite commence....

L'église de St Vincent brûle... De notre régiment, deux groupes restent aux mains des Allemands. Plus de cavaliers, et le restant de nos fantassins est dans un état lamentable.

L'échelon de combat attend la batterie sur le côté de la route, et de là nous assistons au défilé lamentable des blessés. Il sort des ces voitures des plaintes, des cris, des pleurs, et une odeur de sueur et de sang.

La batterie est reformée - le hasard fait de grandes choses - et, dans la nuit, nous fuyons en désordre. Derrière nous..... "ils" mettent le feu à nos villages.....

Le 23 août au matin, nous sommes en batterie près de Villers. Repérés par un avion











allemand, nous recevons des obus de 210.... — "Face en arrière, amenez les avant-trains !".

Sur les routes, des convois interminables de paysans fuient devant les soldats du kaiser. Fourragères et grandes charrettes pleines de paille se suivent, et dessus, vieillards, femmes et enfants, meubles, literie, ustensiles de cuisine, tout cela est pêle-mêle.



Les hommes conduisent, au milieu des soldats et des animaux. Ils jurent, et les soldats gueulent...

Des pauvres gens, sans doute, cette famille, dont l'homme tire une sorte de voiture à bras, où il a mis sa gorge et une partie de son mobilier, pendant que sa femme



traîne derrière une vache et une chèvre ...



Au carrefour des routes, c'est un embouteillage fantastique .... Gens et animaux ne font qu'un bloc vivant qui cherche à fuir .... et dans le lointain, le bruit du canon et de la fusillade roule ....

Et août 1914. — Nos vivres de réserve sont épuisés, le ravitaillement n'existe plus. On mange ce que l'on trouve : lapins, canards, poules. Pas de pain, et pas de sel. Nos pauvres chevaux mangent l'avoine sur pied, dans les champs où tout est abandonné.









16





Et la retraite se continue toujours, suite monotone de jours et de nuits....

Nous sommes sous bois. - Sur nos chevaux, nous luttons de toutes nos forces contre le sommeil, qui est plus fort que nous, car nous marchons au pas. Nos chevaux aux jambes poilues butent et entraînent dans leur chute les conducteurs. Sur les avant-trains, les servants dorment tant bien que mal. - Il fait froid... si seulement nous avions du tabac et du café'....

Soudain à coup, derrière nous, éclate une fusillade.... les balles sifflent aux oreilles.... c'est la panique! Les voitures se doublent dans un galop.





feu, puis le calme se fait. — Moi, qui marchait au moment de l'alerte à gauche de Bouvry, conducteur de devant, je me trouve projeté dans les broussailles. Je n'ai rien, je relève mon cheval : il est blessé à l'épaule et il boite... mais qu'importe ! en route ! — Qui est-il donc arrivé ? une compagnie d'infanterie, réveillée en sursaut par le bruit que nous faisons, nous a pris pour des Boches et a tiré sur nous : cinq blessés, dont un grièvement à la deuxième pièce.

Nous repassons la Meuse à Stenay, et au trot.... pourquoi ? cinq minutes après, le pont saute.... Mais alors, que sont devenus les fantassins qui tout à



L'heure tûcienne sur nous ?....

Notre marche continue.... Nous mangeons des biscuits trouvés en route. Nos chevaux sont blessés, car depuis la Belgique ils n'ont pas été déharnachés, et sous les couvertures, leur peau n'est qu'une plaie. Quant à nous, nos pieds et nos fesses sont dans le même état, et les estomacs sont creux....

Neuf heures du soir.... à ce moment nous mangeons un ragoût épateant :

- " Qu' qu'tu bouffes toi ?  
- Du lapin !  
- Et toné ?  
- Moi, d'la poule ! "

Quant à moi, je ne sais pas, ou plutôt je sais une chose, c'est qu'il n'y a pas de sel.... La halte se prolonge, tout le monde dort....

Le lendemain matin, nous mettons en batterie sur les hauteurs de la Meuse. Je suis avec le capitaine et le lieutenant. Nous voyons les Boches, mais nous ne pouvons les atteindre. - Une batterie de 155 est près de nous, mais ces pièces ne portent pas assez loin. Il nous faudrait des 105, et on n'en voit pas jusqu'à présent. - Nous recevons l'ordre de nous retirer.

Enfin, dans un pays dont j'ignore le



non, nous faisons halte. Il est quatre heures...  
Pour la première fois depuis le 20 août, je retire mes  
brodequins: débris de chaussettes, boue et sang, c'est tout  
ce que je vois de mes pauvres pieds....



A sept heures, alerte, et en route! J'en ai  
marre, et je ne suis pas le seul. Quelques uns  
de nous emportent des vivres du village où il n'y  
a plus personne.

Sur la route, nuit noire. Nous sommes  
tous plus ou moins saouls... Je viens de boire un  
demi-quart d'amer "Picon", je ne sais comment je  
fait l'étape.



Pour le moment, nous sommes en batterie près de la ligne des chemin de fer. Où ? je n'en sais rien, car nous perdons la notion des lieux, des heures et des jours. Le génie a enlevé tous les poteaux indicateurs, et même les boîtes aux lettres.



Nous tirons .... nous sommes comme soutien d'infanterie. Mais voici la nuit, et la retraite continue...

"Il me semble qu'on a déjà passé par ici," me dit Vanchel.

- Penses-tu ! répond Galichon.

- Hé vieux ! qu'est-ce que c'est que ce pays-là ?

Et dans le noir, une voix nous répond : "Grandpère !"



— En vois lin ! ”

Mince alors ! mais on recule donc encore, toujours ?  
Pourquoi, nous obliques à droite, et nous voilà partis  
pour une destination inconnue.

Dans un village, sans nom — nous trouvons du  
navitaillage. Vous sommes, depuis notre départ de Paris,  
sans nouvelles de chez nous.

Dans un autre patelin, Le Buisson, je crois,  
je mange deux œufs. Une femme, entourée de ses  
enfants et de ses parents, me demande "s'ils arrivent..."

— Eh ! oui, madame, "ils" nous suivent !

Les pauvres gens pleurent....

Avec le lieutenant Bland, nous buvons chez  
de vieux paysans deux bols de lait. — "Prenez ce que  
vous voulez", nous disent-ils. Peut-être s'en vont-ils  
pour toujours ?...





# Résistance

Cinq heures du matin .... — En batterie, face  
à droite ! correcteur 18 .... 3.800 .... feu !



Nous sommes à Blesmes - Chibblémont, au nord



de la ligne de chemin de fer de Vitry à Reims.  
La route, derrière nous, passe sous la ligne, et nos  
échelons sont à côté du pont. Nous tirons dans la  
direction de Changy. Si les Allemands ripostent, les  
coups, trop longs pour nous, tomberont juste sur la route,  
où passent les convois des gens qui s'enfuient....

L'infanterie demande notre feu, et les gendarmes  
font évacuer la route au plus vite. — Je suis à la batterie,  
et fais un croquis —

Un sifflement, deux, trois, quatre ! "Hé"  
nous tirent dessus, mais c'est bien trop long... Les coups  
vont frapper la ligne du chemin de fer, et nous avons  
des hommes blessés et des chevaux tués à notre échelon,  
qui va se mettre à l'abri, de l'autre côté de la voie.

Un coureur d'infanterie arrive, et demande  
que l'on tire sur "la ferme au toit rouge".... — Toutes  
les fermes ont plus ou moins des toits rouges ! — Les  
rafales de 77 se suivent sans interruption...

Dans un chemin creux qui longe la ligne,  
il y a des fantassins en réserve. — Un avion allemand  
nous survole.... il lâche au dessus de notre batterie  
une pluie de paillettes de mica qui brillent au soleil...  
nous sommes repérés ! Les fantassins ouvrent des feux  
de salve, et, soudain, l'avion pique du nez... Oui,  
mais sa mission est accomplie, et bientôt trois lourds



siffléments, suivis de trois explosions qui déchirent l'air, et nous sommes sous les 210. Le tir s'allonge, et les shus tombent sur la voie, à cent mètres du pont... les éclats nous reviennent dans le dos, et il y a des blessés. — Le souffle des shus soulève une terrible poussière. Nous ne voyons plus clair, nos yeux sont rouges à force de pleurer, et nos figures noircies. La batterie fait un feu d'enfer....

À l'abri derrière un caisson, nous sommes quatre blottis l'un contre l'autre... à ma droite, Gigly et Parocki, deux enfants de la Porse, et derrière moi le lieutenant Maucorb. La poussière et la terre nous recouvrent. Parocki tremble de tous ses membres. Gigly ne cesse de rire nerveusement. Le lieutenant fume, et mâche tellement sa cigarette qu'il en a la bouche toute laune. Moi, je suis glacé, et je gratte bêtement la peinture du caisson....

Un cri... "navitaillément!"

Le lieutenant me tend une cigarette... n'est-ce pas ce qu'on offre à un condamné à mort? Je monte à quatre pattes vers le capitaine, et alors je peux voir le but de notre tir. C'est un village dans le fond de la vallée, où les Allemands grouillent, une véritable familière battue par nos shus.

Il faut deux caissons d'explosifs. — Je rejoins mon



cheval qui, attaché, est comme fou, gratte des pieds, et ronge l'arbre.

J'attends la rafale, et au galop, vers l'échelon, je passe sous le pont. Deux fantarins sont là, tombés l'un sur l'autre, en croix ... morts ... Je traverse Bolesme, qui est sous le feu des batteries loches. — Devant l'église, ce ne sont que débris de toutes sortes. — Étendus en masse, des morts, des morts ... tâches bleues et rouges ...

À l'échelon, il y a des blessés, hommes et chevaux. Je pars avec deux caissons, dont les conducteurs pour l'un sont : Pourny, Galichon, Rahmard, et pour l'autre : Lajoie, Boisselier et Langlois.

Au galop nous franchissons le passage à niveau, et à deux cents mètres du pont, je fais arrêter, et explique qu'il faut attendre, pour passer, l'intervalle qui existe entre deux rafales. — Quatre fusants éclatent... "Allez-y les gars ! tant que ça peut !" et nous passons sous le pont à une allure folle ... La batterie est ravitaillée. C'est la même manœuvre pour le retour.

Je reviens à la batterie. Le feu continue sans arrêt, les servants sont noirs de poudre, d'huile, de sueur et de crasse. Le capitaine Beaudois, le lieutenant Guillemet n'ont plus figure humaine et ne peuvent plus parler.



Les Allemands répondent coup pour coup. La fusillade fait rage. Les fantassins reculent dans un triste état. Les 210 mettent le ballast de la voie dans un état inimaginable : rails, traverses, cailloux, tout est en éclats. Le pont seul tient bon. Les arbres sont mutilés eux aussi, et leurs branches disparaissent à vue d'œil.

" Ravitaillement !" — Je recommence pour la troisième fois la manœuvre. Blesme est balayée par les 77. Devant la porte d'une maison sur flote un drapeau de la Croix-Rouge, on charge des blessés dans une ambulance. Je franchis le passage à niveau ; dans le jardin qui entoure la maison abandonnée du garde-barrière, une vie attend .... sa fin, elle aussi ?...

La batterie ravitaillée, une fois de plus, je traverse à nouveau le pays. De l'ambulance, il ne reste que des débris de voiture, et les cadavres des deux mulets éventrés. Par la toiture effondrée de la maison, une fumée noire et quelques flammèches s'échappent.

En revenant de l'échelon, j'aperçois sous le porche de l'église trois hommes : un général, son officier, et l'ordonnance. D'un signe, le général m'arrête :

" Où allez-vous ?

— Ravitaillement batterie Beaudoin.

— Elle tire toujours ?



— Toujours, mon général....

— C'est bien, file, petit!

Je pars, mais mon cheval ne tient plus debout, il boîtie....

Pour la sixième fois, je passe sous le pont. Derrière l'église, je trouve un petit cheval de chasseur. Je déselle le mien, et garnis l'autre... mais je vois soudain qu'il est couvert, ainsi que sa selle, d'éclaboussures de sang... Tant pis, en avant quand même! Je suis comme ivre... Là, devant moi, traversant la rue, une vieille femme court... vision de quelques secondes.... un éclair... une masse roule dans la poussière, et la pauvre femme qui n'avait pas voulu quitter son pays en est partie pour toujours... J'ai fait: ah!... et revenu de nouveau près de la batterie, tremblant de tous mes membres, j'ai, pour la première fois depuis le Départ, pleuré.....

La nuit approche, les fantassins reculent encore..... et les Boches avancent toujours....

Nous manquons d'obus, et je vais en chercher dans un autre régiment. Pour la septième fois, je passe le pont, et, à la maison du garde-barrière, je prends l'sie, encore à la même place, et l'emporte à l'échelon.

Enfin, plus d'obus.... Le capitaine laisse tomber ses bras, et commande: "face en arrière, amenez les avant-trains..." La batterie se retire, les Boches nous



canonment moins. Les fantassins sont terribles à voir, en débandade, sans képis, plusieurs en marches de chemise, noirs, couverts de poussière. Nous traversons Chièblemont en flammes.

Après dix kilomètres, c'est la halte, et la soupe, avec ce qu'on a trouvé. Tobacilles, lapins, tout cuit ensemble; pas de sel, pas de pain. Un cuisinier donne au capitaine et au lieutenant une part de cette pâtée... J'écris à la lueur de nos feux de cuisine. Les hommes, les chevaux, foudrues, se sont couchés n'importe où.... Galichon écrit à côté de moi, et derrière nous, le capitaine parle avec le lieutenant.

"Dites, Guillemet, savez combien de coups ont été tirés aujourd'hui?"

— 2.700, Beaudois!"

Galichon se penche vers la droite.... j'é le regarde.... il dort.... Alors, tellement rompu, brisé, abruti, n'y voyant plus, brusquement mes paupières se ferment.

Le lendemain matin, dès cinq heures, on fait du "jus". D'où vient-il, je n'en sais rien. — Nous nous regardons tous, et vraiment nous sommes affreux, avec nos barbes de dix jours, nos cheveux trop longs, et la poussière et la crasse qui accentuent les rides; quant aux mains, mieux vaut n'en point parler. Les képis, les vestes, les culottes, les manteaux, manquent de boutons, et



sont souillés de boue, les brodequins n'ont plus de semelles. Nous sommes des monstres, et tout le monde en rit! Les chevaux ont de grands poils aux jambes, des crinières et des queues d'une longueur inaccoutumée, leur harnachement n'a plus de couleur.

Mais notre route continue. Nous passons la Marne aux environs de St Rémy en Bouzemont, et nous obliquons vers l'Ouest, en direction de Mailly.

Nous arrivons dans un petit pays - Poult-aux-Bois, je crois - où une grande joie nous attend, car nous y trouvons du ravitaillement en vivres, et des lettres! J'en reçois pour ma part un paquet de vingt-deux. Galichon en a trente-cinq, Bomvy sept, et Le Terq une. Nous les classons par dates, afin de lire d'abord... la dernière.

— "Tiens! un mandat, dit Bomvy. Qué tu veux qu'j'en f....!"

— Je suis heureux, tout le monde va bien, raconte Galichon.

— Et chez moi aussi, et jè t'assure que j'en suis bien content!

Mais voici Le Terq avec sa lettre à la main:

"Ché ben qu'c'est d'la mē, c'est signé, mais ché pas c'qui ya d'mus, ché pas lire!" Et Galichon lui lit...





Dans la grange, on fait sa toilette - sans se soucier - on mange enfin sa ration de pain, et, presque heureux, dans la paille on se couche. Touchel arrive avec Hébert: "Hé! les gars, une nouvelle! - Quoi? - Il flotte!".

Le lendemain, nous soignons nos chevaux. Pauvres bêtes! Que de pieds abîmés ou déformés! A dix heures, alerte. Nous passons à Compiègne... mais, bon sang, où allons nous? Et il pleut. Il ne manquait plus que cela. Nous sommes le 1<sup>er</sup> ou le 2 septembre. - Toute l'étape a été faite sous la pluie. A sept heures du soir, nous allons faire boire nos chevaux à Compiègne.

Dans un bois de sapins, et sous l'eau du ciel,



nous passons la nuit. Alors arrivent les "décisions de cuisine", et que ne dit-on pas ! que l'artillerie allemande est anéantie dans les marais de Saint-Gond ... que nous allons marcher avec la X<sup>e</sup> division, ... qu'il y a 150.000 prisonniers ... que bientôt on va attaquer ... que ... que....



Sous l'effet de la chaleur, une brume nous entoure ; nos effets se raïdissent. On croirait que l'on vient de nous tremper dans l'eau chaude, et nous avons les pieds gelés. — Sous un caisson, je fais un croquis. — "Quand je pense, me dit Galichon, que nous n'avons mis que neuf jours pour descendre de Belgique jusqu'ici !.... ils nous pensent dur, les Boches....



Après la répartition des chevaux valides, nous n'en avons plus que quatre par voiture. L'échelon de combat suit péniblement, traînant derrière lui les autres chevaux blessés, foudroyés, la plupart défermés, quoique les maréchaux aient fait en une journée un travail insouï, surtout dans de pareilles conditions. — On dirait que quelque chose presse....

Fait curieux, nous avons l'impression d'être seuls, rien ne marche avec nous, et à travers plaines et bois, nous avançons sans savoir vers quel pays. On s'arrête, on repart.... nouvel arrêt, on mange, on dort, puis on repart. Il pleut.... Il paraît que nous serions au sud de Vitry-le-François, c'est-à-dire que nous reviendrions sur nos pas. D'après un trompette, nous allons attaquer...

Attaquer quoi? encore une décision de cuisine!

Nous passons à Argillières. Il fait nuit, et il n'y a pas grand'monde. Halte à la sortie du pays. Aux environs de cinq heures — d'après la montre de Bomery — nous passons à Saint-Rémy. Quelle pagaïe!

Au trot!... qu'est-ce qui se passe? Nous traversons la Meuse, il fait nuit noire....

— Mais, vrai, me dit Galichon, où va-t-on?

— Chais pas!

— Oui, et puis on s'en fout!...

Et sur nos chevaux nous dormons à moitié. Voilà



le petit jour.

— Mince alors ! ça fouette ici , dit Vanchel .

— Hé les gars ! ça sent le rouspi , annonce Boisselier .

Lajoie : " j' donne cent sous à celui qui me refile une pipe !

— Ça queule ! réplique Bonury .

Attention .... halte !... en avant , marche !

— Eh ! mon cabot , dit Lajoie , donne - moi une peum' , pour descendre chercher du tabac chez le buraliste du coin !

Sur les coffres , les servants chantent : " Sur les bords de la Riviera .... " Comme ça pue ....

Halte ! Nous sommes à Chièblemont , qui finit de brûler ( 6 septembre , 4 heures ) . Seule une partie du pays a flambé , mais quel désastre ! Parmi cette misère , nous rôdons .... A la recherche de quoi , personne n' est fini , mais on ramène toujours quelque chose ...

Nous garnissons de volaille les cases de nos avant - trains . Nos sacs sont pêle-mêle sur les galeries , ou dans les cases à avoine de réserve , qui est mangée depuis longtemps .

Et dans ce va et vient d' hommes , de chevaux , de voitures , un bruit assourdissant s' élève .... des cris , des commandements , piétinements , chocs de ferrailles .... Tout à l' heure , nous étions seuls , mais maintenant de tous côtés des fantassins , des cavaliers nous dépassent .... Marches ,



roulements, grincements, gémissements .... odeurs de rouille, d'huile, de sueur ....

Mais .... d'où sortent-ils, tous ceux-là ? voici l'Anglais qui arrive avec un sac d'avoine sur le dos .... Alors c'est une ruée vers la grange !

— Oh ! que veux-tu, dit Bonny, si c'est pas nous, ce sera d'autres !

Les chevaux mangent ....

"Garde à vous !" — Le garde à vous vient de la tête de la batterie, et va jusqu'à la dernière voiture, en passant de bouche en bouche.

"À cheval ! cavaliers, montez !" — Au loin, quelques coups de canon, et une violente fusillade — Soudain arrêt. Les fantassins nous doublent ; voilà leur train régimentaire, voitures de compagnies chargées à craquer de sacs, de fusils, de marmites, de pelles, de pioches ....

— Écoute, me dit un fantassin, prends ça, vieux !

Et il me tend un bocal de cerises à l'eau-de-vie.

Pendant ce temps, Bonny mange des filets de hareng avec un biscuit. Galichon fume .... des feuilles. J'enfouis mon bocal dans une de mes saccoches, je plonge la main dedans, et, de conducteurs à servants, je fais une distribution de cerises, qu'ils prennent à pleines mains, ou dans le fond du képi.

Le capitaine passe au trot ... que veut dire cette



venue ? A Touchel de dire :

— " Avec des gueules comme ça, il doit être heureux, l'piston ! "

C'est vrai, car Bouvry a une face toute ridée de vieux Normand, dont la bouche n'a plus qu'une dent à faire voir. — Quant à Galichon, sa figure ronde du début accuse des traces de fatigue; ses joues se creusent, et la barbe lui fait un collier noir. Sa visière de son képi est décosue, et sa cravate, jadis blanche, a l'air d'une corde autour de son cou noirâtre. — Le grand Lajoie, lui, devient plus maigre de jour en jour — Touchel n'a plus de képi; son calot est enfoncé jusqu'aux oreilles, et de dessous sortent de longues mèches de cheveux ... un vrai diable ! — Mais le plus beau a une tête à faire peur, une barbe longue et presque pas de moustaches ... un képi sans jugulaire ni boutons, une veste sale, naturellement, qui lui forme une poitrine carrée, car elle contient dans les poches intérieures, à droite un calepin à dessin, et à gauche un autre. La culotte de cheval ? à la jambe droite le genou dépasse par une déchirure, les houzours baillent, le tout est poussiéreux, gras, poisseux .... Et les mains ? Zut, alors ! c'est avec ces pattes-là que j'ai servi les cerises ?....

Reconnaissance .... — Ça y est, ça va barder, je saute à cheval, et au trot ! Et de mon bocal sans bouchon, à chaque pas du cheval, je reçois sur les



jambes un jet de liquide sucré, qui vient se coller  
la poussière.

Officiers et agents de liaison sont réunis, et je  
retrouve Perret, mon chef de pièce. — Voici le passage  
à niveau, la maison du garde barrière qui n'a plus  
de porte, les murs noircis par la fumée, les rideaux  
arrachés, une partie des meubles dehors.... Les roses trémières  
qui garnissaient l'entrée sont couchées, mortes, elles aussi.  
Une odeur d'incendie flotte.... Des fusillades éclatent  
au loin, mais pas de canonnade.

Sur la place de l'église, à gauche, les débris  
de l'ambulance, et les cadavres des deux mulets sont toujours  
là. Le sol est couvert de toutes sortes de débris. Le clocher  
a reçu un choc, et, sous le porche de l'église, des fantassins  
assis sur les marches, au milieu de la paille et des panse-  
ments, attendent l'ordre d'avancer. Par la porte ouverte, on  
aperçoit l'intérieur, resté intact.

Pendant que les officiers discutent, nous faisons un  
tour. Le trompette qui m'accompagne est écorché.... A  
l'ambulance, les brancards, les paquets de pansements, le  
coton, tout est rouge de sang. Les mulets dégagent une  
odeur épouvantable.

Mes yeux se portent à l'endroit où la vieille  
femme est tombée.... je la vois encore rouler, la pauvre  
grand'mère.... je la verrais toujours...





Grand va et vient de troupes.

Les arbres qui entourent l'église ont leur écorce rongée, les branches sont arrachées et les feuilles roussies. Derrière la construction, une auto a l'arrière aplati comme par un marteau-pilon, et sur les pare-brise en miettes on peut lire encore : Etat-Major.

A droite, voici la fontaine, et là, des cadavres de chevaux éventrés, les jambes raidies, les lèvres ouvertes laissant voir les deux rangées de dents entre lesquelles la langue pend. Les intestins coulent dans le ruisseau, et le harnachement est rempli de boue et de sang. Pauvres bêtes! mais le conducteur, où est-il, lui?



Sur le rebord d'une fenêtre, un chat miaule,  
sur le rebord d'une cage à oiseaux.

Nous passons sous le pont, qui a servi à tout,  
de dortoir, d'ambulance, d'abri, et de ch..... Voilà cette  
fameuse route, où, il y a quelques jours, il ne faisait pas  
bon .... Et la ligne du chemin de fer, les rails arrachés,  
tordus, les traverses à moitié calcinées, les poteaux et les  
fils télégraphiques tombés à terre.



Le pont a la partie gauche de sa voûte en  
morceaux, et toutes ses pierres portent des cicatrices d'éclats  
d'obus; au pied, on trouve des balles aplaties qui ressemblent



à des gouttes de soudure.

Nous tournons à gauche, et, abandonnant la route, nous revoyons notre emplacement de batterie, et le tas des douilles qui brillent au soleil.

Nous avançons, parmi les arbres fauchés, dans la direction de Changy. — Mise en batterie.

— "Agent de liaison, allez demander au lieutenant Bland combien il reste d'obus !" —

Je reviens. — "Deux cent quarante obus, cent explosifs, et cent quarante à balles !" —

Nous ne tirons pas. Face en avant, en batterie.

Dans la plaine, les fantassins, en tirailleurs, avancent par bonds. Devant nous, à gauche, à droite, derrière, l'infanterie progresse. — Au loin, la fusillade fait rage.

Un cavalier arrive .... "Face en avant, amenez les avant-trains !" C'est en lui entendant dire ces paroles que j'ai vu, pour la première fois, le capitaine soulevé .....



## Victoire

Seconde position de batterie, sans tirer ; puis une troisième. Nous avançons par bonds de un à trois kilomètres.

— "Oh ça, mais où sont donc les Boches ?" me dit Galichon.

On se croirait aux manœuvres .... L'échelon suit paisiblement.

— "Oh ! il y en a encore, dit Bomvy, ... écoute ça !"

C'est vrai, dans le lointain, la fusillade est terrible, et le canon tonne dur....

Nous avançons sur la route, et nous commençons à comprendre. Chez les Boches, c'est la débâcle. Le chemin est comme défoncé par le passage d'un ouragan. Sur les bas-côtés, à droite et à gauche, on voit des semailles fraîches, et le piétinement des sabots de chevaux. Des



payans nous expliquent que les Allemands ne s'amusaient pas en route : l'infanterie marchait sur le chemin, l'artillerie sur les bas-côtés, et la cavalerie à travers champs.

Voici des sacs de fantassins allemands, recouverts de paille de chèvre, des fusils, les uns la crosse brisée, les autres enfouis dans le sol pour que les canons soient emplis de terre.

Dans les champs, une forme gris-bleu... un mort, puis deux, trois, quatre, partout.... Des nôtres aussi.... Français et Allemands sont mis dans la mort.

Voici des équipements de toute sorte, des bandes de mitrailleuses, des cartouches en tas, encore des sacs, vides, pleins, en éventres, une roue brisée ; et des bouteilles, des bouteilles. A dix mètres de la route, un sergent-fourrier est tombé, ses deux mains comprimant son ventre, quelques pièces de monnaie sont éparpillées autour de sa sacoche éventrée d'un coup de couteau. Un autre a la tête enfouie dans la paille. Enfin, partout, à perte de vue, des cadavres....

On marche au pas, on s'arrête, on repart. Les servants vont à pied, secouent des sacs d'où tombent du linge, des bibelots, des photos, des lettres....

— On n'y comprend rien, dit Laroocki.

Sur le rebord de la route, tué dans la position du tireur couché, un Boche met en joue....







Egily saute de voiture, va le voir de près, regarde son casque, et met un doigt sur la pointe...

— Ça pique, nous crié-t-il.

— Prends l'casque ! dit une voix.

Egily le soulève, et le lâche en faisant la grimace .... L'Allemand avait le crâne ouvert....

— Bonah ! Ah, le pauvre mec !

Dans un petit pays, des habitants nous disent d'aller plus vite : il y a à peine une heure que les derniers Boches viennent de passer. Aller plus vite ? avec quatre chevaux par voiture, et des bêtes qui n'ont pas grand'chose dans le ventre ?

À l'entrée d'un bois, où il a dû faire chaud, pêle-mêle sont étendus des fantassins Français et Allemands.

— "Appuyez à droite !" Plusieurs voitures, avec le drapeau de la Croix-Rouge, vont vers l'arrière, emportant leurs lugubres chargements. Dernière, sur un pauvre cheval, suit un livarou soldat, portant un calot, une soutane, un brassard, des bottes .... c'est un aumônier.

À travers bois, les débris se font de plus en plus nombreux. Et partout des cadavres ....

Nous faisons halte. Il fait nuit. Nous mangeons des biscuits, du singe, et du café sans sucre, tout cela bruni en route, car nous n'avons pas de ravitaillement en quoi que ce soit.





Puis, soudain, un murmure court parmi nous, nos figures alors éclairées par le feu qui nous réchauffe : il paraît que le capitaine va nous rassembler .... Mais non, car voici une note de lui, que chaque chef de pièce lit à ses hommes :

"Ce matin, 6 septembre 1914, les troupes françaises remportent la bataille de la Marne".

D'après le message, le corps d'armée dont nous faisons partie est au centre de la bataille, l'aile gauche française avançant, tandis que la droite fait résistance à l'ennemi. Les Allemands, craignant d'être pris dans cette



formidable charnière, battent en retraite. Devant nous, au centre, la position de l'ennemi forme une pointe très avancée, d'où la retraite précipitée, sans grands combats.

— 7 septembre .... On se trouve presque heureux, et notre marche en avant continue. Dans un fossé, qui leur servi d'abri, une vingtaine d'Allemands sont étendus, et ceux d'entre nous qui sont allés les voir assurent que certains vivent encore ....

Nous entrons dans un village, Dammartin-sur-Yèvre.



C'est un désastre .... Nous trouvons de tout sur la route : meubles, literie, vaisselle brisée, voitures et outils agricoles .... "Ils" ont fait du feu avec les portes, les fenêtres,



les parquets,...

— "C'est dégueulasse !" me dit Boisselier.

Halte. — Allons voir dans la première maison.  
Une chambre .... Le lit de bois est en miettes, et le panneau de devant a servi à faire du feu ; la literie est souillée de graisse, de boue et .... d'ordures. Sur la cheminée, une gamelle et un bidon boche ; au pied, les vases, le globe et la pendule sont brisés. Les tableaux sont crevés volontairement à coups de couteau, comme les dessus de chaises ou de fauteuils. L'armoire à glace est en équilibre sur le bord de la fenêtre, et le restant de son contenu pend au dehors.

La salle à manger a servi de réfectoire .... ou de lieu d'aisance .... Quelle saleté ! quels salauds !

La rampe en bois de l'escalier est détruite. Au premier, les chambres sont dans le même état pitoyable. Sur un agrandissement photographique, un Boche a signé son nom .... avec de la m ..... — Un berceau est rempli de bouteilles vides. Sur une table, des enveloppes, des biscuits à la cuiller, et un litre de "Dubonnet", un croûton de pain, une pioche.

Dans la cuisine, ils ont fait du feu à même le sol. Sur un appareil d'éclairage est perché un chapeau melon. Et au plafond de toutes les pièces de la maison, des taches, des crachats.

Dehors, dans la cour, quel spectacle lamentable !





A nos pieds, un album .... les photos sont là, éparpillées. Un grand'père .... Une toute petite fille qui ne de nous montrer son ventre .... Un monsieur et sa dame en grande toilette .... Un beau soldat du génie - on lit au dos : "Souvenir de la classe 08".

Je trouve Bomvy assis sur un petit banc, à côté d'une voiture d'enfant dont une roue manque, et d'un tas de bouteilles brisées de liqueurs de toutes marques.

A cheval ! - Nous roulons sur des cadavres, et toutes sortes de choses ....

Halte encore une fois - Nous avons fait 300 mètres. Allons voir la femme. - Quel gâchis ! Dans la



grande pièce, sur le sol, des marmites, de la vaisselle, des papiers souillés, des casques, des fusils, du charbon. Sur la table, des bidons boches, des assiettes, du pain, des boîtes à sardines, des bouteilles. — Dans le fond, un grand bahut, et des vêtements civils et militaires, sur lesquels on marche.

La porte d'une autre pièce a été ouverte à coups de crosse, et là, quel tableau ! Trois Allemands sont étendus, morts.... La tête de l'un n'est plus qu'une boule blanche et rouge. L'autre ne porte aucune blessure apparente. Le troisième, sur un matelas, n'a plus qu'un pied. — Fuyons ! l'odeur est épouvantable....

Dans la cour, ces messieurs ont dansé au son d'un phonographe, dont les disques sont à terre ; quelques uns, brisés, ont été lancés contre le mur.

La grange a servi d'ambulance.... Sur la porte, une inscription en allemand, et, sur la paille, des cadavres de soldats...

L'écurie est en partie brûlée, la toiture crevée, et il y reste le cadavre calciné d'un cheval.

— "J'en ai assez, me dit Galichon, j'fais le camp !"

— Quelle belle ferme ça devait être, reprend Bomery, en connaisseur.

— "A l'avoine ! donnez à manger aux chevaux !" crie une voix.



Mais, quoi... voici des hommes avec des sacs sur le dos... d'où viennent-ils? Et l'ordre est donné de faire à manger... Il y a du pain abandonné par l'infanterie, qui est passée devant nous, et a tout râflé.

Lajoie, qui est à moitié saoul, gueule "qu'il veut bouffer, que c'est honteux, que... que...". Boisselier et d'autres servants font la cuisine.

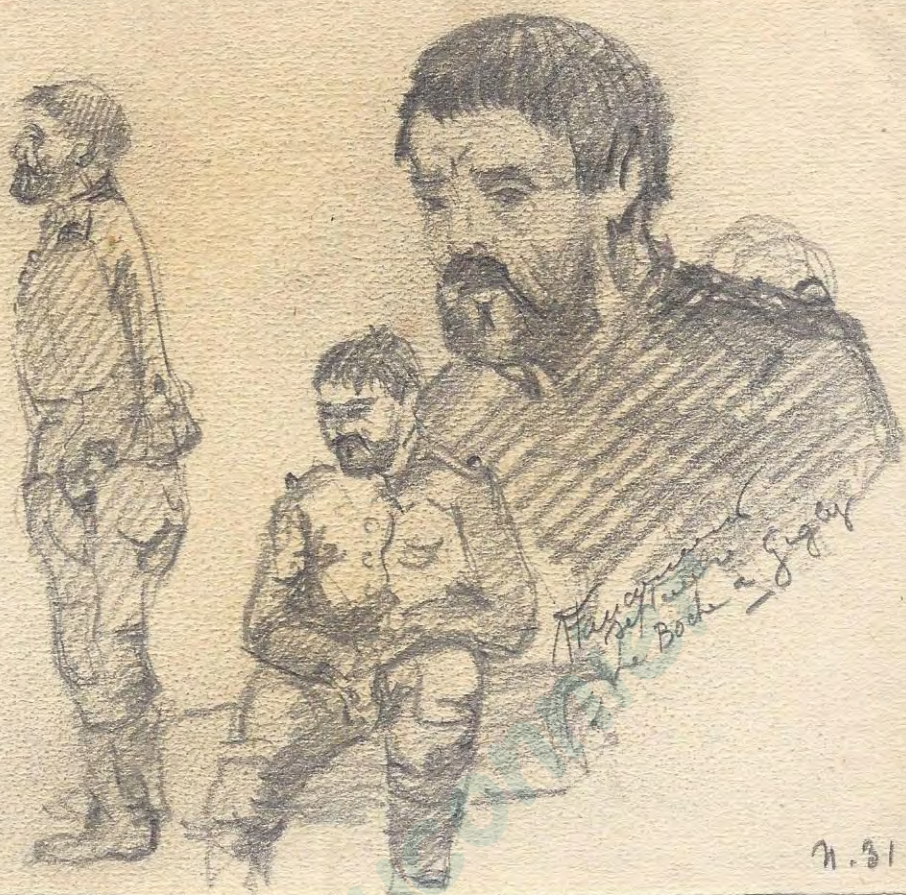
Soudain, stupéfaction! Gigly arrive en criant, tenant par la manche de la veste un artilleur allemand!

Il l'a trouvé caché dans la paille. On se rassemble autour de lui. Galichon parle un peu l'allemand, et le Boche un peu le français, mais il fait mine de ne pas comprendre. — Le pauvre diable fait peine à voir, il tremble de tous ses membres. Est-ce de froid ou de peur? Il n'a plus de casque; sur ses épaulettes, on lit le numéro de son régiment: 7<sup>e</sup>. Il se laisse tomber à terre...

Barrocki arrive en colère, et nous dit "qu'au lieu de regarder c'type-là, nous ferions mieux de nous démer...der." Il pose à ses pieds du café, du sucre, des boîtes de conserves, de l'amadou, des pruneaux, du bois de réglisse, des lentilles, et sort du fond de sa poche une poignée de caramels mous.

Galichon cause avec le Boche, qui explique tant bien que mal: "Lun partis... caché... peur des





fantasmes français .... alors trompé par .... (il désigne Gigly)"  
 L'rigole, puis, l'œil vague, il sort de sa poche un calepin-  
 portefeuille, et, au travers du mica, nous apercevons une  
 photo : une femme et deux petites filles .... Galichon lui  
 demande si elles sont à lui. Il répond oui de la tête, et  
 pleure ....

Boisselier, un bâton à la main, crie : " A la  
 soupe, là-d'dans !" Voilà longtemps que nous n'avons  
 pas entendu ces mots. - Vous mangeons, mais, bon sang,  
 quelle tamberie ! c'est infect .... Boisselier s'est trompé,  
 il a pris le sucre en poudre pour le sel ! Dans cette soupe  
 il y a de tout : lentilles, riz pas cuit, petits pois, haricots, ..



cela sent la graisse et l'oignon .... et c'est sucré....

— "Ah ! m..... ! dit Bomvy, c'est vraiment trop moche !" et il jette tout.

Galichon donne dans un couvercle de cette soupe au Boche, qui la mange, lève les épaules, et sourit....

Gigly prend deux seaux en toile pour aller à l'eau, et il emmène le Boche. Tous les soirs, Galichon et moi. — Les pompes du pays ne fonctionnent plus ; tous les robinets sont aplatis à coups de marteau. — Autour d'un puits, c'est la foule. Un servant en sort un casque en même temps que son seau.

— "Zut ! dit Gigly, il y a peut-être un macabe là-dedans...."

Toutes les maisons du pays sont dans le même état. Quelle misère ! — Sur les portes, des inscriptions à la craie : "Nach Paris — Kommandatur — etc...." Une inscription "Nach Paris" était accompagnée d'une flèche indiquant la direction ; un fantassin plein d'humour a retourné complètement la pointe de la flèche, et a écrit en dessous : "Demi-tour, droite .... en arrière, marche !"

Sur les avant-trains, les servants se font des chaussettes russes avec des draps neufs.

Des cris éclatent : "Vive la mariée !" C'est un servant, affublé d'un voile blanc sur le dos, et d'une couronne de fleurs d'oranger sur la tête .... Le Boche rit tristement....





Nous sortons du pays. — "Regarde", me dit Bourry.... A droite, à gauche, partout, des morts, français et allemands....

— "Ça a dû ch.... dans le coïstot" dit Vanchel.

Halte. — Les servants vont en tête, pour relever les cadavres étendus sur la route, et les placent sur les bas-côtés, afin que nous ne marchions pas dessus.... C'est ainsi pendant des kilomètres.... Nous avons tous le cafard.

Dans un bois, nous trouvons soudain une salle à manger.... la glace accroché à un arbre, la table et les chaises renversées.... On a dû danser et boire.

Enis, plus loin, un avant train et deux chevaux







morts, un canon de 77 qui n'a plus qu'une roue, à côté  
un arbre coupé en deux, tout cela criblé de balles.

De nouveau, halte, dans un village. Les  
Vandales sont passés dans une épicerie-buvette : tous les  
trois sont sur le sol ; leurs contenus ont été mélangés,  
le café avec le sel, les pâtes avec le riz, le sucre avec le  
poivre ... Tout le reste de la boutique est en miettes.  
Par la trappe, on peut voir dans la cave les tonneaux  
enfoués, et tout cela sent le vin, l'alcool, le pétrole.



Mayerne arrive ...  
- Hé, les gars, venez voir !  
Dans une petite maison de campagne, nous trouvons



deux vieux.

— Bonjour M'sieu dame !

Le vieux, hileté, nous regarde, les yeux rouges. Sa tête est toute blanche. Il marche, il marche, ne s'arrête pas de marcher.... Dans un fauteuil, sa femme est immobile, on la croirait de cire.

— Alors, grand'père, ça va-t-il ?

Il nous désigne le lit.

— J'avais là, durant trois jours, un Prussien, un officier. Il ne voulait pas de nous dans la maison. Il avait retourné le portrait de mon fils, et il n'y a que ce matin que j'ai pu le revoir. Mais, les enfants, regardez ma vieille.... les derniers mots qu'elle m'a dit, c'est : "les voilà !"....

— Qu'est-ce qu'elle a ? nous demande Mayeux.

— Paralysée .... lui répond une vois.

Sur la table est posée une gamelle de soupe.

— Au revoir, grand'père !

— Adieu, mes petits ....

Somery me dit : "Pauvres vieux !" Je ne peux pas lui répondre, j'ai la gorge serrée.... Dehors, Lajoie est en fureur.... Je l'entends crier : "Quelle bande de vaches, quand même ! Le premier que j'vois, j'lui brûle la gueule !"

Nous passons la nuit sur les bords de la route, et nous sommes gelés. Je ne dors pas, car je suis de garde.



# La Guerre n'est pas finie

Départ... — Il pleut... nous entendons de nouveau le canon et la fusillade... Dans les champs, les morts semblent s'aplatir, sous la pluie...

Du matériel allemand jonche le sol : paniers, dans lesquels les artilleurs portent les obus, bandes de mitrailleuses, fusils, balles...

Étape pénible sous la pluie — Halte... — L'eau est tombée toute la nuit, mais ce matin un peu de soleil nous laisse voir le clocher de Somme - Courbe.

8 heures... — Les fantassins sont dans la plaine, en tirailleurs, et nous, sur la route. — Un, deux, trois... quatre fusants éclatent... des 210 tombent au milieu des fantassins... Attaque subite et très violente...

Mise en batterie... nous tirons... les Boches répondent coup pour coup... Il y a des blessés à la 3<sup>ème</sup> pièce. On n'entend que des sifflements et des explosions d'obus.



Nos fantassins avancent, puis reculent... Les coups approchent de la route dont le remblai nous sert d'abri.



Alors les obus tombent sur nous... — A cheval! —  
Il y a des blessés... on les attache sur des avant-trains,  
et nous les emportons. Nous traversons le pays sous une  
pluie de fusants. Les toiles et les toitures des maisons sont  
réduites en poussière par les 210 qui tombent sans arrêt.  
Un cri derrière nous... Mayeux a deux doigts emportés...  
et Vincent, la figure couverte de sang, hurle en nous  
montrant son bras qui n'a plus de main... Les 77  
arrivent... alors nous fuyons à travers champs... c'est la



panique ....

Halte .... Perret, blessé à la tête, nous rejoint, et nous revenons sur nos pas. La batterie de tir s'en va sous un violent martelage. Nous laissons des pièces sur le terrain.

Avec deux chevaux, le brigadier Dufour retourne pour les ramener ... et il réussit.

Dans un galop terrible, nous traversons le village... ce n'est que fumée et poussière ... quelques maisons brûlent. Dans un coin, une poignée de fantassins est tapie ... La route est balayée par le souffle des obus et des balles ... Des cris ... des plaintes ... Des hommes courent, tombent, se relèvent ... d'autres ne bougent plus. — Nous galopons courbés sur l'encolure des chevaux qui sont fous de terreur ... A les retenir, les rênes nous coupent les doigts. — Dans cet ouragan, un caisson, attelé de six chevaux emballés, sans conducteurs, roule à une vitesse folle ... sur l'avant-train, un servent pousse des cris affreux ... A-t-il perdu la raison ? ... — Nous fuyons dans un désordre épouvantable, c'est à qui dépassera le voisin. Nous traversons Saint-Jean, Saval, Nargemoulin, Ainan-court, ...

Demi-tour. — Voici la nuit ... nous revenons sur nos pas, et faisons halte à Nargemoulin. Il pleut à torrents. Nous allumons du feu.

Perret, mon chef de pièce, déjà blessé, a été tué. Et où est l'adjudant Allard ? personne ne l'a vu. Près du feu, nous attendons des ordres, et nous donnons les premiers soins



aux blessés.

Il est neuf heures .... L'adjudant apparaît .... il était tombé de cheval. Le capitaine est blessé à la tête, et nous avons dans le groupe des morts et des blessés. Nous sommes rompus, et mouillés jusqu'aux os. Nous faisons du jus.

Sur la route de Somme-Courbe à Minancourt, une file de fantassins, masse boueuse et sanglante, se traîne lamentablement, en ne faisant entendre que des plaintes ou des jurons ....

— "Hé, les gars ! vous n'avez pas un peu de jus ?"

— "Si, vieux !"

Et dans la nuit, deux fantassins, leurs silhouettes éclairées par le feu, approchent péniblement .... L'un n'a plus de mâchoires, sa tête tout entière est enveloppée de pansements, et seul un œil est visible. L'autre a une balle dans le bras droit, et coupée sur la longueur, la manche de sa capote pend .... L'homme blessé à la tête se laisse choir. Son camarade, en faisant de grands gestes de son bras valide, parle, parle sans arrêt ... Sous l'effet de la chaleur, leurs pansements deviennent de plus en plus rouges ...

— "Bon Dieu, oh, mon père ! j'étais là-haut sur le plateau .... Tout à coup, coquine, tan, tan, tan ! trois fusants éclatent devant nous .... On se couche, on se relève .... Boum ! un quatrième ! Kingt Dieu !"



Je queue .... lui tombe .... Je le relève, et on court ... Ah !  
 pèchère ! on tombe dans des trous .... Un copain nous fait  
 un prassement, j'e soutiens le petit .... et nous voilà !



Gallichon prend son quart, et le tend au  
 pauvre diable .... Alors, on lui écarte son prassement, et  
 dans le trou sanguinolent et baveux, parmi les poils de sa  
 moustache, on lui verse le café, qui coule avec un glou glou  
 étrange ....



- Il est peut-être trop chaud ?

- Non, fait-il de la tête.

Et l'autre cause toujours ....

- Emmène-le à l'ambulance, dit l'adjudant.

- Ou que c'est, Bon Dieu !

- A l'église, dans la sacristie.

- Adieu, les amis, et bonne chance !

Gabichon me dit : " Tu viens voir l'église ?...  
et nous partons. Nous butons dans un tas de choses ....  
à tâtons nos mains rencontrent des chaises, des bancs ... nous  
sauteurs, nous glissons, et enfin nous y voilà.



A la lueur de quelques bougies, quel spectacle !



Sur de la paille répandue partout, des hommes sont couchés pêle-mêle .... On sent un courant d'air terrible, il n'y a plus de vitraux. Les chandeliers appliqués au mur servent de porte-manteaux. Les tableaux sont crevés.

Près de l'autel, les porte-cierges sont renversés, le tabernacle fracturé, les fleurs en cire à terre .... Deux boules de pain sont enfilées sur un porte-cierge. Des hommes dorment sur les bancs du peultour, au dessous. Près de la porte, le bénitier sert de râtelier d'armes .... Dans le confessionnal, un soldat dort, ses pieds boueux pendant sur les marches. Au milieu, sur deux chaises, un brancart .... Dans un coin, deux fantassins mangent en silence .... Il flotte une odeur indéfinissable de vêtements mouillés, de sueur, de paille, d'ail et d'oignons. Les bruits lugubres de la sacristie, les plaintes, la respiration ou les ronflements; au dehors, le roulement de voitures de ferraille, les gueulements des conducteurs, le piétinement des fantassins, la fusillade et les coups sourds du canon au loin, tout cela est d'une tristesse infinie....

Nous décidons de nous coucher-là, et nous nous étendons, enroulés dans nos manteaux mouillés.

Un chute .... c'est un corps qui roule d'un banc .... rompu de fatigue, il reste là où il est tombé ....



## Front de Champagne

Vangemoulin, 11 septembre 1914. —

Dès notre réveil, un bruit infernal vient de la route... Convois après convois d'infanterie, d'artillerie, trains régimentaires, sections de ravitaillement en munitions, vont, viennent, et parmi ce remous, circulent des fantassins conduisant des mulets, des infirmiers et des blessés, et rancardiers portant des morts...

Tout ce monde crie, hurle, gueule, se plaint et gémit. La route détrempée par la pluie devient boueuse, et ressemble bientôt à un terrain labouré. Les sabots des chevaux éclaboussent les conducteurs et les voitures, et tous ceux qui vont à pied marchent alors dans les champs, à droite et à gauche du chemin.

Nous couchons n'importe où, sur les avant-trains, sous les caissons.... Il pleut toujours.

Dans la nuit, un cri : "Ravitaillement !".... Et, au milieu de l'obscurité, dans l'eau et la boue, nous recevons la



nourriture, le fourrage et les abus. Nous sommes dans un état épouvantable, et pourtant il faut faire la cuisine, soigner les chevaux, abattre des arbres pour nos abris et pour la batterie de tir.



Le temps s'éclaircit un peu, et la pluie cesse. Mais la boue demeure... Quelle vie! Trempés, boueux, et privés de sommeil! Et l'eau retombe encore... Enroulé dans mon manteau, je cherche à dormir. L'eau imbibé mon képi, et coule par petits filets derrière mes oreilles. Le manteau devient de plus en plus lourd, et la pluie entre dans mes souliers. Le siège de l'avant-train fait un creux, et me produit sous les fesses une grande fraîcheur. Il est impossible



de dormir, et je reste là, à songer. Sur la route, les convois passent; on les entend, sans les voir....

Tout à coup, arrive une rafale de 77... Des cris... "En avant! au trot! au galop! garde à vous! alerte!..." Puis des sifflements plus puissants, des explosions, des lueurs, des cris.... La fusillade crépète dans Minancourt. Ses batteries de la crête tirent. Partout des lueurs, des appels, des galops de chevaux. Dans Minancourt tombent des obus de gros calibres, et des murs s'écroulent. On se cogne les uns dans les autres, on tombe, les pieds puis dans des fils de fer ou des branches, on culbute dans des trous pleins d'eau.

Un homme passe près de moi en gémissant: "oh! ma tête, ma tête!..." Dans un trou, non loin de la route, un cri.... "au secours!..." puis une plainte, et c'est tout.... Dans le pays, des hommes se battent corps à corps, éclairés par l'incendie.

Les obus tombent sur la route. Je me blottis dans le fossé, puis, ne me sentant pas en sûreté, je traverse la route, et de l'autre côté, je tombe dans un trou, où je trouve le maréchal des logis Mandelini. Nous restons blottis dans la boue. Nous rions, et pourtant nous sommes gelés... Que faire? pas de commandements, et on ne reconnaît plus personne.... Et résignés, nous assistons de notre trou à ce spectacle affreux.

Puis, comme sous le coup d'une baguette magique,



canons, fusils et mitrailleuses s'arrêtent.... Tout semble rentrer dans le calme. Le jour apparaît, et la pluie cesse. Nous sortons de notre abri. Quel spectacle ! quelle horreur !

Des arbres fanchés barrent la route couverte de débris, et sous les branches, des cadavres d'hommes et de chevaux. Des blessés passent, se traînant misérablement, et ressemblent à des hommes modelés dans la glaise.

Nous voici près de nos chevaux .... Pauvres bêtes ! Les uns courent, encore affolés, et sur leur poil les blessures font des taches brunes. D'autres, couchés et les jambes brisées, se débattent dans la boue qui leur bouche les yeux et entre dans leurs naseaux. Inentés, certains vivent encore, et on les achève à coups de revolver.

Nous finissons par nous rassembler, tous dans un état lamentable. Un cri arrête nos appréciations : "hé ! les gars, vite, par ici !..." Là, sous un caisson, étendu à plat ventre, un mort .... Nous le retournons .... Pauvre Gauthier ....

Puis, derrière un taillis, un faible appel .... Ils sont quatre, étendus, et un seul vit encore .... L'un a les deux jambes dans l'eau de la rivière. On le retire .... horreur ! il n'a plus qu'un pied ... J'en ai assez ...

Plus loin, un rassemblement autour de la fourragère : trois blessés reçoivent des soins du major.

L'adjudant commande six hommes avec pelles et



pioches... Ils partent accompagnés du fourrier Pellegrin.

Près de forge, un soulier en fer, - Cestant - perce, à l'aide d'un clou, une plaque de métal blanc, ancienne boîte de conserves. Je m'approche, et m'aperçois que les trous, placés les uns à côté des autres, forment les mots :

" Gauthier Louis - 3<sup>ème</sup> R.A.C. - mort le .... "

Alors je demande à Cestant : " Combien en as-tu à faire ? "

- Neuf, me répond-il.

J'aide des copains à dégager des chevaux morts. Le travail fini, je m'approche d'un groupe formé par le major Duhaucourt, du fourrier et du chef. Celui-ci inscrit les décès sur le livre de la batterie. Le fourrier range les libelots, livrets, calepins, montres, lettres, photos, pipes, derniers souvenirs, pendant que le major range soigneusement dans son étui une petite seringue.

Des hommes partent, emportant des brancards sur lesquels reposent des cadavres.... Deux heures après, dans un champ clos, à l'entrée de Minancourt, neuf petites croix blanches marquaient combien l'effectif de notre batterie avait diminué....

Hébert, qui n'a plus de chevaux, est devenu ciuistot. Il aide le fourrier à la distribution du finard... et des lettres. Chacun tend son quart...

- Il y a neuf rations de plus, dit le fourrier.



Qui est-ce qui en veut?

Personne ne répond. Dernière demande. Pas de réponse.... Alors, d'un coup de pied, le fourrier renverse le seau.... Fébert reste pensif, regardant le sol, une fois de plus taché de rouge....

Chacun lit ses lettres. Au bout d'un instant, Galichon me dit : "Regarde, qu'est-ce qu'il fait, Bouvry?". Je vais le voir, et lui demandes : "He', Bouvry! qu'est-ce que tu as?". Appuyé sur un caisson, la tête entre les mains, il me répond : "Laisse-moi...."

— Mais quoi, tu pleures ?

— Oui, depuis douze jours, le père est mort....





Après quatre jours, la vie est plus calme. Nous nous organisons. Le ravitaillement nous arrive, et c'est pour moi une course. Je monte avec quatre caissons approvisionner la batterie, où je trouve des hommes qui nous pétent en patageant dans la boue, car il ne cesse de pleuvoir. La direction de notre tir est "la ferme de Beauséjour" et "le bois en fer de lance".

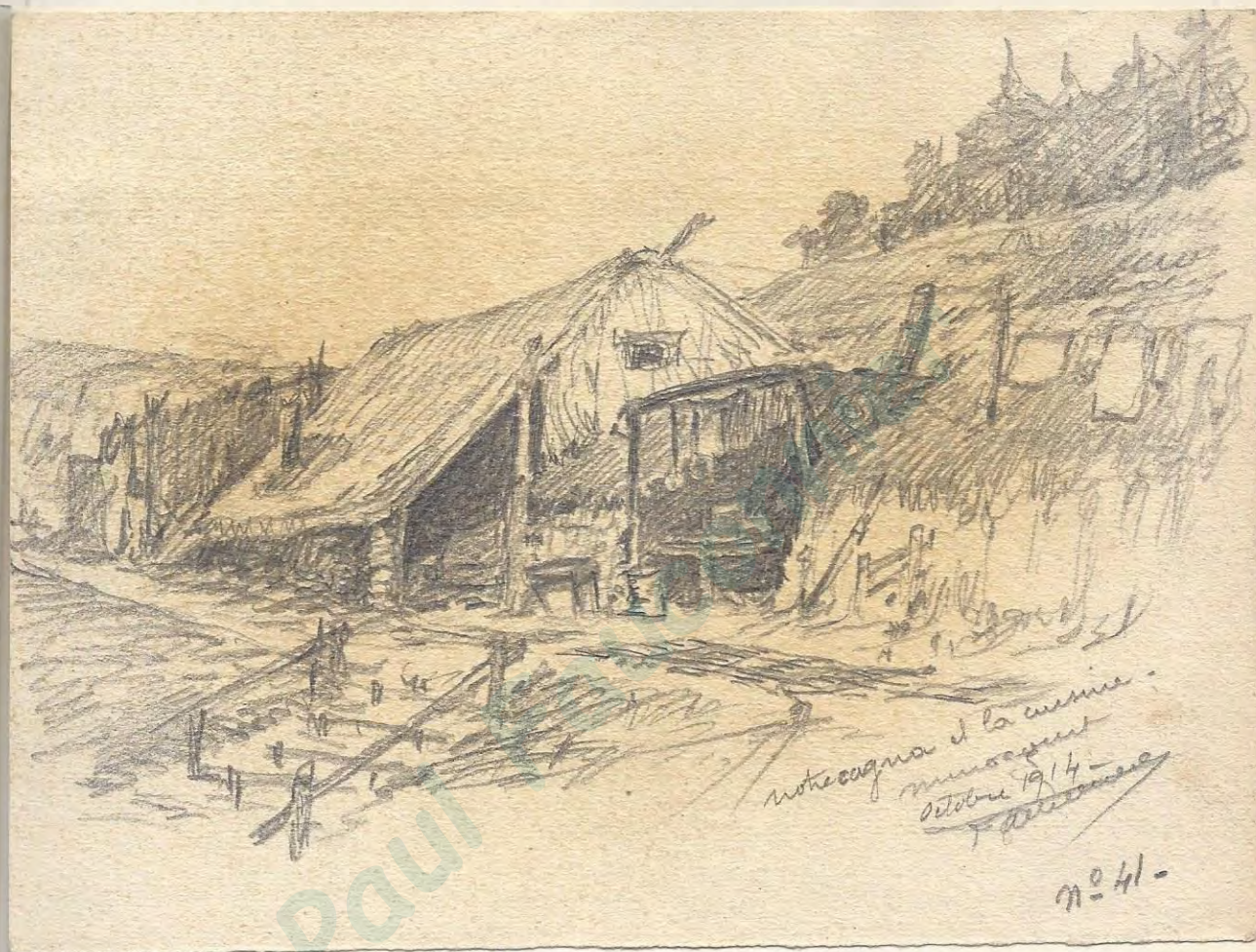


La batterie reçoit quelques obus ennemis, mais le tir des Allemands n'est pas bien méchant, et laisse nos hommes assez tranquilles pour faire leurs abris. Nous autres, de l'échelon, nous démenageons pour aller nous mettre à couvert derrière une forte colline, à gauche de Wargemoulin. Les



Allemands tiennent dans la plaine, derrière nous, avec des obus de 120 qu'ils nous ont pris dans le nord.

Ces obus éclatent en faisant beaucoup de fumée, mais peu de mal ... ce sont des obus d'instruction ...



Le froid arrive, et dans notre camp, le temps passe à la construction de "cagnas". Comme chaque équipe de conducteurs a le cœur de se faire la plus belle villa, les pauvres maisons du pays subissent un triste sort.

Nous recevons des vêtements chauds et du linge. Le ravitaillement est abondant et régulier.

Les arbres des bords de la Soube diminuent à vue d'œil .... il faut bien se chauffer et faire cuire la soupe!



D'après certains bruits, les fantassins occuperaient  
une partie de la ferme Beauséjour.

Les jours passent, monotones .... Mais voilà  
pour nous un nouvel adversaire ....





D'après certains bruits, les fantassins occuperaient  
une partie de la ferme Beauséjour.

Les jours passent, monstres .... Mais voilà  
pour nous un nouvel adversaire ....





# La Boue

Alors la vie devient plus pénible .... Chaque jour, nous travaillons sans relâche pour dégager les chevaux, le matériel ou le harnachement de cette glu terrible. En grattant jusqu'au sol dur, nous établissons des chemins de branches, mais, par le piétinement des hommes et des bêtes, la boue devient de plus en plus liquide, et envahit nos ouvrages.

Le découragement nous prend ... mais quasi, il faut en sortir, et chaque journée, nous repoussons la boue. Nous sommes dans un état pitoyable, nos bêtes également.

Le ravitaillement ne peut plus arriver jusqu'à nous, et reste sur la route. Et nous sommes obligés d'aller chercher, à pied ou à cheval, notre pitance ...

Le vaguemestre - homme de l'arrière - nous fait parvenir des conserves, des fromages, et des journaux ... qui nous en racontent de belles ....



Nos journées se passent à porter secours aux hommes tombés qui ne peuvent se relever, et aux attelages qui s'enlèvent. Des chevaux sont tués à coups de revolver, quand on ne peut les tirer de leurs tombes mouvantes. D'autres meurent étouffés.



La nuit, dans les cagnas, on s'enivre dans les couvertures, et ce sont des parties de cartes, où l'on joue gros jeu, car que faire de l'argent ?

Tout voilà du changement : le capitaine Beaudouin nous quitte, il passe commandant. Le lieutenant Guillemet passe à un autre groupe, et le sous-lieutenant



Mancort est nommé lieutenant à notre batterie. Le nouveau capitaine s'appelle Savard.

Depuis l'attaque allemande du 11 octobre, la situation est plutôt calme, sauf quelques petites escarmouches qui ne changent rien d'un côté ou de l'autre. C'est l'arrêt de tout effort devant un ennemi redoutable pour chacun des combattants : l'Hiver ....

Pour le moment, nous luttons toujours contre la faim, et, si ce soir, j'écris ces quelques lignes à la lueur d'une bougie, dans la cagna, en compagnie de Galichon, c'est par acquit de conscience, car des journées comme celles-ci ne peuvent s'oublier.

Notre sommeil, la nuit dernière, fut interrompu par un bruit bizarre : un murmure continu, puis des éclats de voix, des jurons, des grincements, et le hennissement des chevaux.... La curiosité nous a fait lever, et à travers la nuit noire, dans la plaine qui s'étend devant nous, des masses noires se débattant nous apparaissent.... Bientôt des silhouettes d'hommes viennent de notre côté, et nous accostent ...

— Salut les gars ! dans quel pays de Bon D....  
sommes-nous ?

— Et vous, d'où venez-vous ?

— De Tahmy ... on a débarqué à cinq heures ...



... Mais c'est pas tout ça ... vous n'avez pas un coup de pinard ou de jus ?

— Peut-être bien qu'il s'en dit Hebert.

Et nous faisons entrer les trois fantassins. Ils sont du 33<sup>ème</sup>, un régiment du Nord, qui va prendre le secteur vers Lahure. Ils nous affirment que plusieurs de leurs camarades, tombés dans la boue qui arrive à la hauteur des genoux, seraient restés ensevelis, sans que les autres puissent leur porter secours....

Ils nous quittent, et nous reprenons notre sommeil, avec dans les oreilles le clapotis que font ces malheureux dans cette mer fangeuse....

Un petit jour, ce matin, le spectacle rappelle les tableaux de Meissonnier sur la retraite de Russie... Les passages de centaines d'hommes ont fini par tracer un sillage dans la glaise, où restent abandonnés des chevaux, des voitures de compagnies, des fourgons chargés de sacs, de fusils, de toutes sortes d'ustensiles.... Nos yeux découvrent bientôt, près d'une voiture, deux chevaux couchés. Seul, une des pauvres bêtes remue la tête... De l'autre nous ne voyons plus que les quatre membres raidis qui se dressent en l'air.... — Plus loin, un mulet, attelé à un fourgon, par instants cherche à avancer, mais ses efforts restent vains....

La matinée se passe, sous une petite pluie fine,



à différents travaux ; mais nos regards ne peuvent quitter ce cheval qui agonise lentement à quatre cents mètres de nous ....

— On a beau en avoir vu d'autres , me dit Bomvy , mais vraiment ça fait quelque chose.

Cesrier a entendu .

— Oui , dit-il , j'en ai marre de voir ça .  
Qu'est-ce qui vient avec moi ?

Nous sommes cinq.... Nous sellons nos chevaux , et partons , emportant des pelles et des cordes . Péni­b­le­ment , nos bêtes avancent , la boue leur montant jusqu'aux jarrets , et dans certains trous , jusqu'au ventre . Par moments , nos pieds touchent cette couche de mortier .

Cesrier saute de cheval , en même temps que Colmar , ils ont de la boue jusqu'aux genoux . Et l'aide de pelles , ils écartent la boue du côté opposé aux pattes de la bête enlisée , jusqu'à ce que le sol dur soit atteint .

Nous , les cavaliers , nous tenons chacun l'extrémité d'une corde que nous attachons à nos selles , Cesrier et Colmar l'ayant passée sous les quatre membres du cheval , et nous faisons avancer nos montures . La corde se tend .... nos chevaux tirent davantage , et la bête couchée tourne sur elle-même ...

Les quatre pieds reposent sur le sol dur .... Un coup de furet , pour qu'elle se relève .... L'heure bête , elle fait de grands efforts .... " Allez ! Huez ! Huez là ! " ... Ça y est !



Elle est debout, elle est ramée ! Cernier et Colman, complètement recouverts de boue, affreux à voir, remontent à cheval, et, suivis par le rersapè nous prenons le chemin du retour.

Mais ... qu'est-ce encore ?... Là, à dix mètres de nous, un autre cheval est étendu... Son ventre sort de la couche de terre molle. La tête est presque entièrement recouverte, et seuls les naseaux apparaissent. Notre stupéfaction est grande lorsque nous nous rendons compte que la bête vit encore : sa respiration produit des ballons dans la boue, en sortant des naseaux.

Cernier saute de sa monture, et de ses mains dégage les membres du cheval.

— Rien à faire, il a une patte cassée !

La-t-on le laisser là, crever lentement ?... non ... Il n'y a que moi qui aie un revolver ... à mon tour, je saute dans la vase ... j'applique le canon sur le front du cheval ... j'ai peur ... ma main tremble ... mais tant pis ...

... La bête n'a pas fait un mouvement ... Un filet rouge teinte la terre jaunâtre. Nous remontons à cheval, laissant à la boue le soin d'ensevelir ... Alors Galichon me dit :

— Tu vois, c'est défendu de tuer une bête avant que le "vêto" l'ait vue ...



Je n'ai pu que lui répondre :  
— Le "vêto" ? ... j'en suis sûr !





## Au téléphone

**L**e nouveau capitaine va nous passer en revue, et faire notre connaissance ... Tout le monde est sens dessus - dessous ... Brancle-bas de combat.

L'heure approche .... nous sommes tous dehors, presque à l'alignement ....

Un groupe de quatre officiers vient vers nous. Nous regardons le nouveau ... il n'est pas bien grand. Alerté, il discute avec le lieutenant, en faisant des grands gestes de bras.

"Fini ! .... L'adjudant Allard salue .... Alors le capitaine s'avrite, tend la main à l'adjudant, et commande pour tout le monde : "Repos!".

Il arrive à hauteur de ma pièce, et demande le chef de pièce. L'adjudant lui répond que de Perret, il ne reste plus que le souvenir ...

— Le brigadier ? ...

— Présent ! ...



Il me regarde ... dit quelques mots à voix basse au lieutenant .... puis s'adressant à moi :

— Comment t'appelles-tu, toi, "l'homme à barbe" ?  
(rire général). Quelle classe ? quelle fonction ?

— Fauconnier, mon capitaine .... classe 10 ....  
agent de liaison ....

Brusquement, me désignant du doigt, il me dit :

— T'as une tête qui me revient .... A partir d'aujourd'hui, tu seras téléphoniste !

Abasourdi, j'ai dit : "oui" .... On me désigne mon nouveau chef de pièce, Brassaud, un vieux colonial qui a seize ans de service, le brigadier agent de liaison Schmitt, et quatre téléphonistes : Bollé, Métière, Gigly, et Larrocki.

Je fais, par la suite, un court apprentissage avec les appareils, tableaux, fils et bobines, et j'entre en fonctions.

Brigadier téléphoniste, voilà une fonction qui, pour le moment, ne me rapporte que des quolibets de la part de toute la batterie ....

Gallichon me tend la main et me félicite :

— C'est fier, dit-il, de coucher à côté d'un homme moderne ! ....



Herbert, tout en remuant le rata, me lance au passage :  
— Tu ferais bien de téléphoner à Guillaume qu'il nous fasse plus ch.... !

S'adjutant m'interpelle :

— Hé ! Fauconnier ! plus moyen de tirer au cul ...  
vous avez toujours un fil à la patte !

Cessier me dit en luvant son jus :

— Alors, mon cabot, tu vas nous laisser tomber ?...  
Tu feras mon dessin que je t'ai demandé....

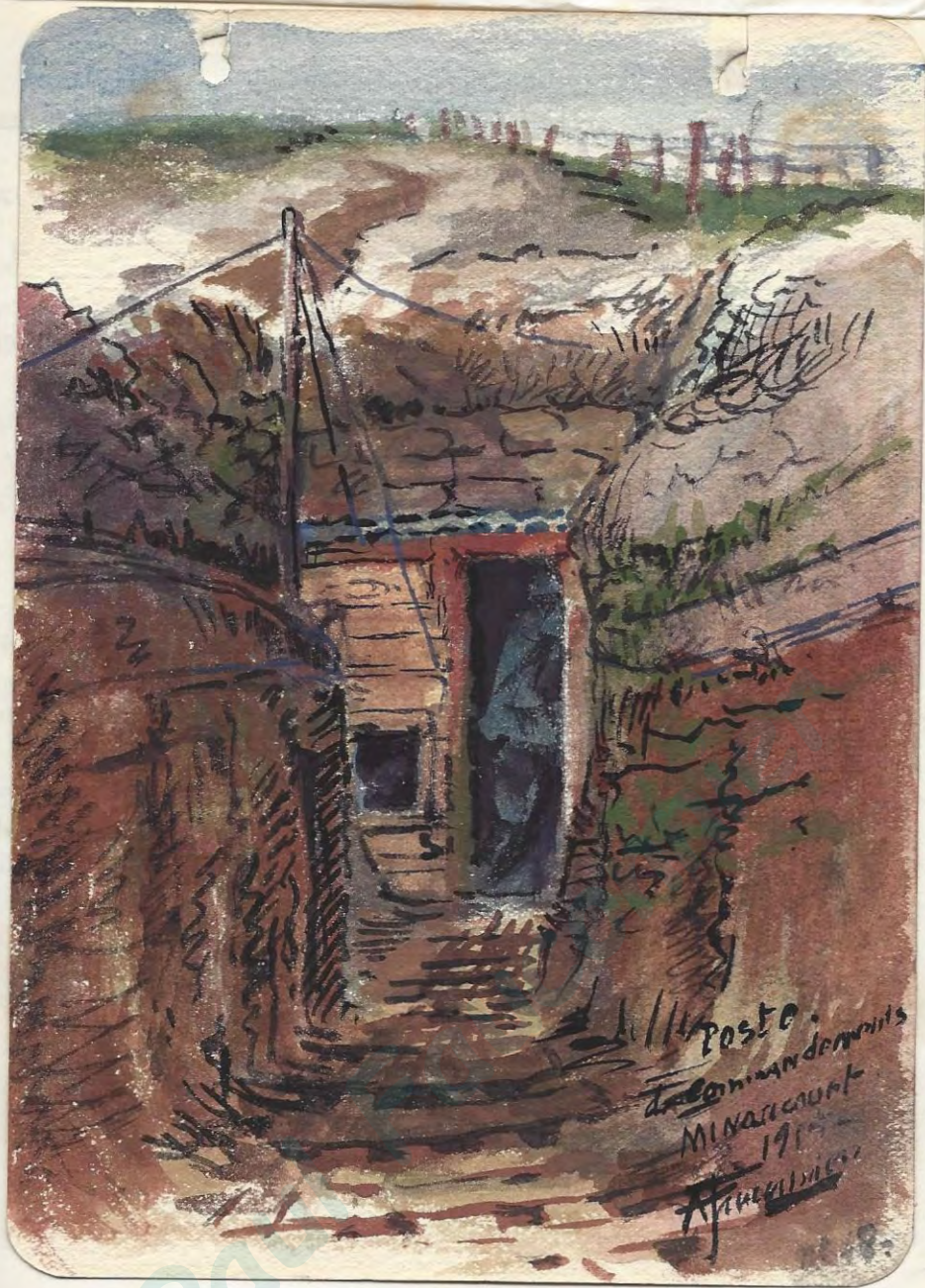
Jusqu'à Polmar qui, malgré ses rhumatismes, se jette à quatre pattes, sa tête touchant le sol, en criant :  
" Allah ! Allah ! ".

Nous installons une ligne reliant le poste d'observation du capitaine à la batterie de tir, une autre le reliant à l'échelon, et une troisième pour le commandant du groupe (commandant Jacquin). — Et voilà trois jours que nous travaillons, car cela représente six kilomètres de fils à travers la plaine et les boyaux.

Tout fonctionne à merveille .... aussi, comme récompense, une quatrième ligne nous est commandée, pour le lieutenant orienteur, situé dans un poste latéral.

Je suis désigné pour rester au poste d'observation du capitaine, en seconde ligne. Quel travail ! Montée des rondins — sapins de deux mètres de haut et trente centimètres de diamètre — plaques de tôle ondulée, sacs à terre





47

Les travaux de terrassement ont lieu sans lumière.  
La terre ne peut être rejetée sur le haut de la tranchée, pour  
ne pas changer le profil, et est emportée dans des sacs, à  
dos d'homme, vers l'arrière.

De jour, le capitaine règle les tirs .... j'ai du  
temps à moi ; j'écris et je dessine ....

Le poste est terminé. Par la visière - ou la

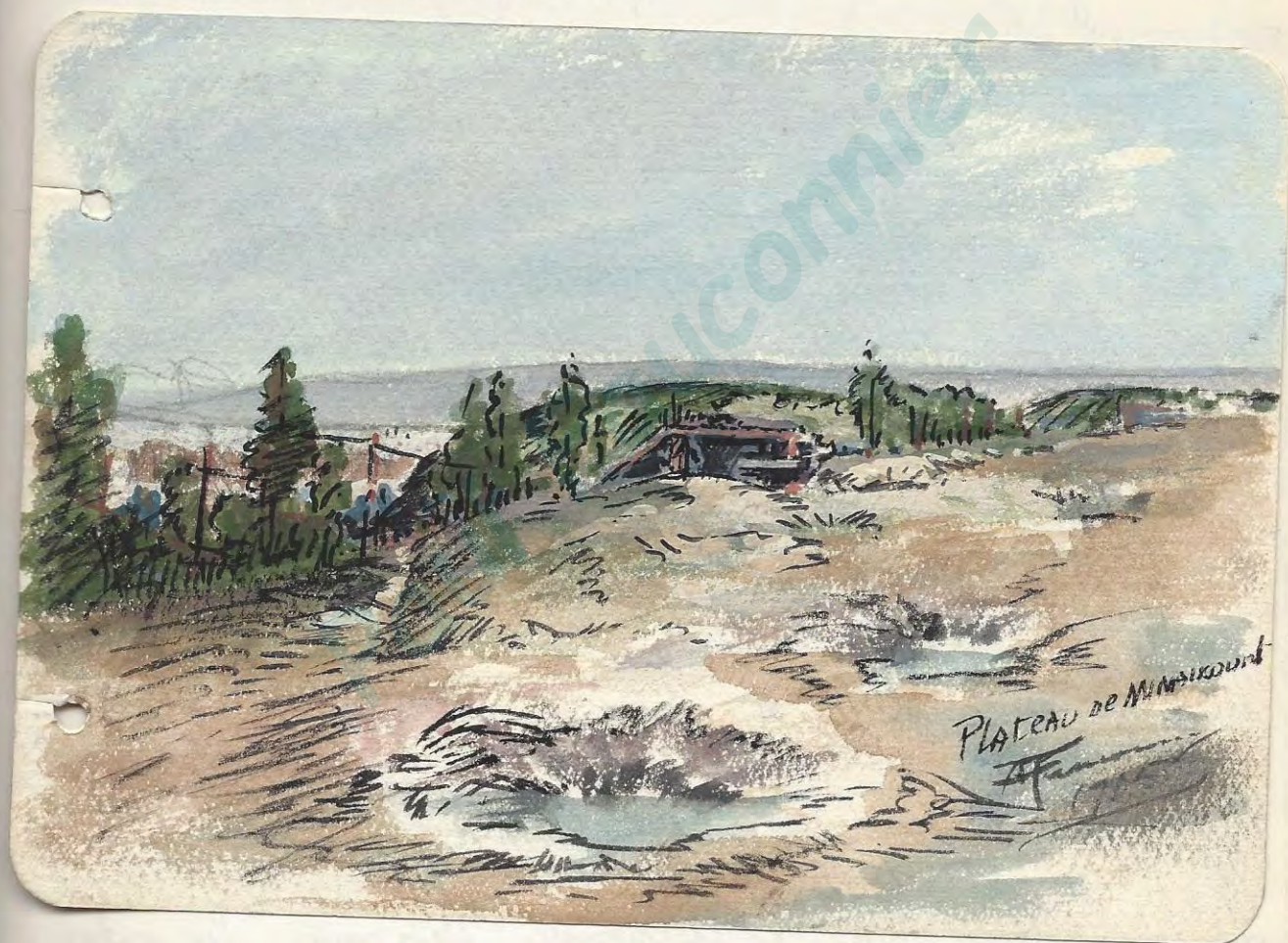


meurtrière — la plaine devant nous s'étale, sur la gauche jusqu'au pied de la "Main de Massiges", sur la droite dans le haut de la butte. Au centre, et beaucoup plus loin, la ligne d'horizon violacée forme un entonnoir: dans le creux, c'est Couziers. Au premier plan un réseau de fils barbelés, et plus loin, serpente parallèlement à notre poste une grande tranchée, de laquelle partent une multitude de boyaux allant dans toutes les directions. Enfin notre tranchée de première ligne.... Puis un espace de terrain de quatre-vingt à cent mètres de large, bosselé, troué, crevé de partout, et dans cette terre labourée par les obus, des cadavres —





allemands et français - gisent au milieu des fils barbelés.  
Et une grande tranchée coupe la plaine par le travers :  
c'est la première ligne allemande ... La droite part du  
"Bois Carré", passe par le "Bois en fer de lance", et  
va se perdre derrière l'index de la Main de Massiges.  
En avant du Bois Carré, des ruines, que domine une  
grande cheminée de briques : la ferme de Beauséjour.  
Voilà le secteur à battre ....



Je passe mon temps à observer ... Le profil  
des tranchées change chaque jour ; on creuse, on s'entère  
toujours davantage.

Les fantassins nous signalent un nouveau poste



de mitrailleuses ... Nous tirons dessus, avec succès.

Je suis chargé, à chaque tir, d'inscrire les dérivés et les distances, le nombre de coups tirés, ainsi que la date et l'heure.

Aujourd'hui, nous profitons du beau temps pour régler le tir, mais il ne fait pas chaud. — Le réseau devient agité, le canon tonne partout, et les Boches répondent coup pour coup.

Le capitaine arrive en courant ...

— "Pour toute la batterie, garde à vous!" —

Correcteur 18 - 3800 - Par la droite par batterie ... première, feu! ... deuxième, feu! ... troisième, feu! quatrième, feu! ...

Quatre flocons de fumée noire se traînent sur le parapet de la tranchée allemande.

— Première, diminuez de 10! deuxième, de 5! mêmes éléments! Par la droite par la batterie ... 3.750 ... feu!

J'entends dans les écouteurs les différents commandements transmis par le téléphoniste Delaporte, les ordres du lieutenant, des chefs de sections et de pièces, puis quatre départs ... J'annonce: "C'est tiré!"

— Fusées H - 3725!

J'observe ... quatre gerbes de terre et de fumée



noire entre les tranchées de première ligne .... Notre barrage est réglé.

— Halte au feu ! Repos !

Notre poste est divisé en deux compartiments : l'un sert de chambre au capitaine, l'autre d'observatoire et de poste téléphonique. A côté, une petite sape, creusée à même la tranchée, forme notre dortoir. Nous prenons la garde à tour de rôle pendant quatre heures. Par précaution, nous errayons les lignes toutes les dix minutes.

Je suis de garde depuis deux heures. Les Allemands tiennent beaucoup en ce moment. Ils règlent eux aussi leurs barrages.

— 14 heures 20 .... une sonnerie .... une fiche qui tombe .... je branche le commandant et le capitaine .... Par les réponses de ce dernier, je comprends qu'il faut s'attendre à quelque chose .....



# Un barrage

ou ce que le téléphoniste voit d'un coup  
de main

15 novembre 1914 .... — 11 heures 10. — Un avion  
allemand nous survole .... Le guetteur placé  
près du poste du commandant crie : "Abritez-vous !"  
Et tout le monde, tel des rats, rentre dans les trous ....

Nuit noire .... Une pluie fine qui tombe ....  
Des pas dans le boyau .... un homme nous pète .... c'est  
un fantassin qui, chargé d'un ballot, s'empêtre dans des  
fils et s'enfonce dans la boue ....

Je pense à chez moi .... j'ai de bonnes et  
de mauvaises nouvelles .... Le passé et le futur dansent  
devant mes yeux .... — Afin que le temps passe plus  
vite, j'écris et je dessine, à la clarté d'une bougie qui  
brûle à l'intérieur d'une boîte à conserves, pour voiler  
"les trop grandes heures" .... — Légers bruits .... Le tic-tac



de ma montre .... le grignotement d'une souris ou d'un  
rah .... De temps en temps une goutte d'eau tombe sur ce  
qui me sert de table .... — Vérifions la ligne ....

— Allo ! .... c'est toi Delaporte ? ...

— Oui !

— Ça va ?

— Je me barre .... Dis, attend .... je me suis  
fait une mandoline avec des caoutchoucs ...

Et je l'entends chanter en s'accompagnant :  
" Viens Poupoule ! viens Poupoule ! viens ! .... "

3 heures 20 .... Je regarde ma bougie qui  
lentement se meurt .... Au loin, un coup de feu, puis  
plusieurs qui éclatent de plus en plus précipités .... Je saute  
à la visière, et aperçois des lumières dans la direction de  
notre secteur .... Je réveille le capitaine ....

— Mon capitaine, ça tire dur !

Une fiche tombe, celle du commandant.

— Allo !

— Allo ! troisième ?

— Oui !

— L'infanterie demande le barrage ....

— Allo, batterie .... Barrage ! .... oui, barrage !

Bientôt, dans les écouteurs, j'entends partir  
les quatre coups. Le capitaine est à la visière. Je suis  
branché avec le commandant qui reçoit les indications de



l'infanterie.

— Allo ! activez la cadence !

"Foncez à volonté !"

Dans la nuit, les éclairs, les sifflements des obus se succèdent, au milieu de la fusillade... et les deux lignes de tranchées sont éclairées par une lueur rouge....

Puis la fusillade diminue, et bientôt le commandant envoie : "Halte au feu !".

— Allo ! la batterie... halte au feu ! et que les hommes restent auprès des pièces... ils pourraient remettre ça !

Il est 3 heures 40 .... Voici le petit jour .... Le restant de la nuit a été calme. Dans les boyaux, c'est l'arrivée des hommes de l'arrière, porteurs du jus. Et le défilé des blessés..... Ses téléphonistes partent vérifier les lignes. Je sors de l'abri, et questionne un fantassin blessé.

— Hé ! vieux, qu'est-ce qu'il y a eu cette nuit ?

— C'as pas un coup de pinard ?

— Si, vieux, raconte....!

— Et bien ! voilà .... il pleuvait .... Alors on était dans nos trous, sauf les guetteurs, naturellement. En v'là un qu'entend du bruit.... Il gueule, et tire ! On cavale à nos flingots, et pan ! pan ! Mais alors, mon vieux, les boches qui se glissaient à plat-ventre, se lèvent et nous balancent des grenades ! Tu parles d'un





barouf ! Tous .... ah, vieux ! comment qu'on trait ! Oui, mais, dis, c'est qu'il étaient une ch.....e ! Tout à coup, v'là les sbus qui leur tombent dessus .... Tu parles d'un demi-tour ! — Alors, mon pauvre vieux, qu'est-ce qu'il y a dans le bidet comme macabes ! On en a poiré quinze...  
En vois, j'en ai pris un coup, un bout d'éclat dans le bras .... c'est la bonne blessure .... j'me fais la paire



pour un mois .... Au revoir, mon vieux pote, et merci!

— Hé! dis, y-a-t-il beaucoup de casse chez vous ?

— Oh! une quinzaine d'amochés, mais pas de macabre .... balue-e.....!

Il ne pleut plus. Le temps s'éclaircit. Par la visière, à l'aide de jumelles, je regarde en avant de nos lignes .... A terre sont allongées des taches grises, et dans les fils barbelés, des Allemands sont restés suspendus.... De loin, on dirait des épouvantails à moineaux....





## Guerre de tranchées

Les jours sont longs, et les nuits paraissent interminables. Nous n'avons qu'une joie, c'est de recevoir le courrier.

Un avion français prend des photos .... il est bombardé .... Il rentre après deux heures de ce travail.

— Allo, l'échelon !....

Je tourne la manivelle, mais pas de réponse.... la ligne est coupée. Poellé me remplace, et je pars pour réparer.

À l'échelon, c'est magnifique comme on a fait de belles choses avec des moyens de fortune : cagnas, cuisines, écuries, forge, parc à foinage. — Je retrouve les copains : Bonvay est malade. Galichon écrit toujours. Hébert, cuisinier, devient de plus en plus noir et gras. J'apprends un tas de choses, bois un jus, et je repars.



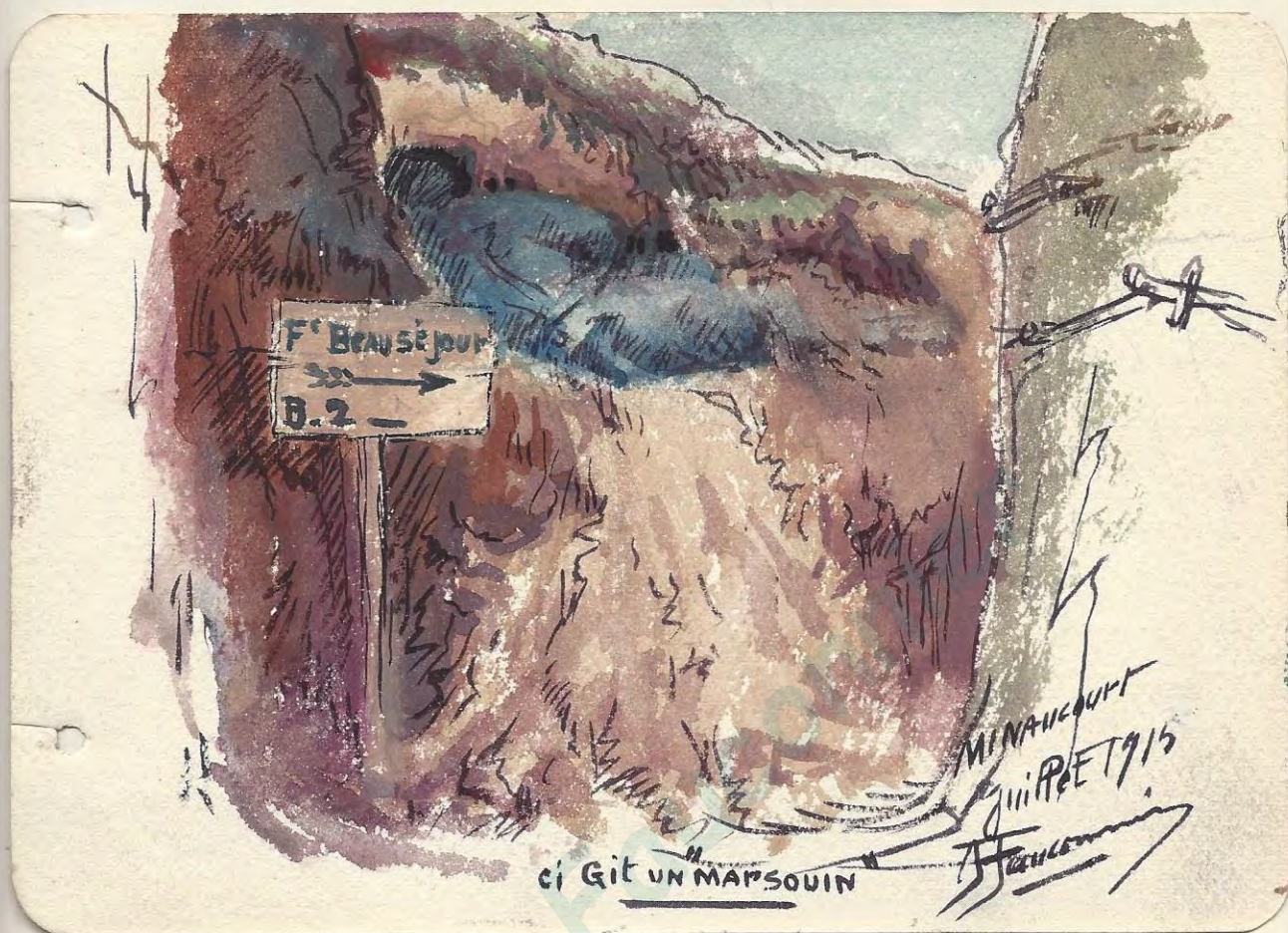
— 16 novembre — La batterie garde la même position, mais change la direction de son tir, pour battre le terrain en avant de l'ouvrage de "la Défaite". — Parvènes de nuit pour la construction d'un nouvel observatoire. Le poste est construit tel que le précédent.

20 novembre — Dès la visibilité totale, les Allemands nous bombardent avec des shus de marine de gros calibre.

Notre poste est établi au croisement d'un boyau et d'une tranchée de soutien. Je vois la tranchée en enfilade. Les shus qui entrent dans le parapet n'éclatent qu'à trois ou quatre mètres de profondeur: la terre semble se gonfler, se fend, puis monte en gerbe, suivie d'une épaisse fumée noire.... Les coups se rapprochent... Le capitaine est dans la tranchée, observant à la binoculaire. Je suis au téléphone. Le charpentier Le Vesque construit un nouvel abri avec les téléphonistes.

Un souffle formidable .... je reçois comme une pression de haut en bas .... je suffoque, je respire de l'air chaud .... mon cœur bat à m'en faire mal .... mes oreilles bourdonnent; j'ai l'impression d'être serré de toutes parts .... mes yeux pleurent, un tremblement secoue tout mon corps .... J'aperçois, au milieu d'une poussière et d'une fumée atroces, le capitaine renversé cherchant à dégager ses jambes de la terre éboulée. Il y parvient....





.... un autre coup éclate .... je reste aplati au sol, le  
 fusil près de moi; nous recevons sur le dos une pluie de  
 terre et de cailloux. Nous restons là, seuls .... à quoi sert  
 de courir, et pour aller où? — Un troisième et un  
 quatrième coups ébranlent l'air, la terre tremble, et la  
 première nous cingle par le déplacement d'air. Les boisages  
 du poste se disjoignent, les fiches du tableau tombent, la



sonnerie fonctionne, les gamelles, les bibelots roulent à terre, et tout se recouvre de poussière. L'air, dans ce bout de tranchée, est irrespirable .... Je relève les fiches; l'une d'elles tombe ....

— Allo, allo ..... oui ....

On demande tous les hommes disponibles au poste du colonel : cinq téléphonistes sont enterrés. — Nous partons à six .... voici la nuit, heureusement ....

3 heures du matin .... Travail sans lumière, avec mille précautions. Nous dégagons les pauvres diables... Trois sont morts, écrasés ou étouffés... Des deux survivants, l'un est grièvement blessé, et l'autre n'a rien. Quand nous l'avons





tiré de là, nous pensions qu'il allait réclamer de l'air...  
il ne nous a dit qu'une parole, très faiblement... "Merci!"

Nous rentrons, et nous trouvons notre soupe, qui est  
là depuis hier soir à six heures... Je bois une goutte de  
quino, et m'endors...

Pluie .... Vent .... Froid .... Neige ... —

Après plusieurs attaques, les Boches se rendent compte que  
nous tenons solidement, et de leur côté, ils se fortifient.

Décembre .... voilà la gelée .... nous sommes  
heureux d'être au sec.

Dans les postes de commandement, les consignes  
sont plus compliquées. Comme il y a perte de temps par  
les transmissions téléphoniques, on emploie des fusées de couleurs  
différentes. Nous avons des guetteurs qui se relèvent toutes les  
deux heures. Trois fusées rouges nous avertissent que l'infanterie  
demande le barrage.

Finie, la guerre en campagne, où il fallait  
se voir pour se tuer. Maintenant, c'est automatique : un  
doigt sur un levier, et toutes les bouches à feu crachent la  
mort .... Lâcheté, ruse, espionnage .... Chaque  
mouvement est surpris par des yeux que l'on ne voit pas...  
Chaque bruit est un repère .... Sur cette terre crevasée, pas  
un homme n'est visible, et pourtant, chaque jour, combien  
de blessés et de morts ? — Tout est repéré à l'avance,



le moindre abri sur les cartes est marqué d'un trait rouge.

On se sert de tout, car il faut tuer, et quand le matériel est réduit en miettes, c'est l'anéantissement complet. Quelles pauvres choses nous sommes, au milieu de toutes les forces mauvaises liguées contre nous ! La terre nous protège, mais souvent nous tue .... la boue nous empêche de courir, de dormir .... l'eau nous chassé, et nous empoisonne .... les fils barbelés nous ligotent dans nos trous que les avions, du haut du ciel, écrasent sous leurs bombes, ou que la dynamite, soumise, réduit à néant ....

Les tranchées et les boyaux s'approfondissent de plus en plus. Ils se garnissent de créneaux, de boîtes à cartouches, de sonnettes d'alarme, de pare-balles, d'escaliers, de tunnels, de grillages contre les grenades et de caillbotis.

Selon le temps, les hommes changent de couleur : quand il pleut, ils sont terreux, et lorsque le sol est sec, ils deviennent blancs, par la craie qui affleure la terre de la Champagne. — Les figures disparaissent sous les pare-montagnes et les cache-nez. Le bas des capotes, usé par le frottement le long des boyaux, semble rongé par les rats. Les poitrines et les épaules deviennent poilues .... avec les peaux de moutons .... On peut confondre facilement une paire de brodequins et une motte de terre. Les jambes sont entourées de bandes molletières, de journaux, de bouts de toile cirée, de chiffons. — Les fusils mêmes





sont emmaillotés, et le canon recouvert d'un petit capuchon,  
pour que la terre n'entre pas....



## Relève

15 décembre. — Je suis relevé pour vingt jours par Schmitt. Je rejoins l'échelon en passant par la batterie de tir... Là aussi les hommes sont dans un triste état... Que de boue ! A l'aide de rondins, on a élevé des casmates : six rondins sont posés en chandelles, une dizaine d'autres en forme de traverses, le tout est recouvert de sacs à terre, et de quelques touffes d'herbe, pour dissimuler la batterie à la vue des avions. Cela ressemble à la carapace de quatre tortues géantes. Autour, des petites tranchées et des pare-éclats. — A l'écart, dans un trou recouvert d'une toile et de sacs à terre, je trouve Gigly, devenu signaleur.

J'arrive sur la route, après beaucoup de glissades... Malgré la température froide, je suis en sueur. Voici les maisons de Wangemoulin.... La première, à droite, n'a plus de toit, ni fenêtres, ni portes ; elle est pourtant





"Prêt" La B. tire  
Minaucourt

P. B. B. B.



la femme Beauséjour  
n° 46



occupée par des cuistots qui ont remplacé la toiture par des toiles de tente. A gauche, un hangar à fourrage... il ne reste que la charpente; à l'intérieur - si l'on peut dire ainsi - des chevaux, et une voiture médicale.

Le pays est établi à droite et à gauche de la route. Toutes les maisons sont dans un état lamentable.... Les murs en torchis sont écroulés; plus de volets, et les portes tiennent par des rafistolages. La boue, éclaboussée par les attelages, reconstruit ces ruines.

Au centre du pays, une route transversale. Au coin à droite, une maison, où les shus n'ont touché que la toiture, sert de quartier général. Une sentinelle et un gendarme montent la garde.

Je tourne à droite, et je retrouve l'église de construction récente, où nous avons couché la première nuit passée dans ce pays. A l'intérieur, de la paille; aux murs, rien.... sur l'autel, rien.... aux fenêtres, des restants de vitraux....

Je traverse le pont enjambant la Courbe. De l'eau boueuse émergent une foule de choses: des sacs, des roues, une voiture, deux chevaux, des outils agricoles.... Quel désastre! Plus loin, à droite, à gauche, des pans de murs, des ordures, du fumier, tout cela boueux et sale. Il ne reste que des fondations et des caves... Je suis dans la partie du pays qui a le plus souffert, et qui souffre



encore.... Les sous-sols sont occupés par des téléphonistes, des cuisiniers, des bureaux de compagnies ou de batteries.

Quelle odeur ! un mélange de charogne, de bois brûlé et de fumier... des bouffées de tabac et de soupe aux choux... Cela pue épouvantablement... je fais demi-tour....

Entre une grange où des fantassins sont au repos et la maison du général, je m'engage dans un petit chemin qui conduit à nos échelons. J'ai de la boue jusqu'à la cheville.... Zut ! c'est impossible de s'y rendre à pied.... Je cherche à passer par la plaine.... Non, c'est une mer de boue.... Mais voici un caisson, attelé de huit chevaux, qui monte ravitailler la batterie. Je reconnais au passage Galichon et Boisselier... les deux autres, je ne les connais pas. J'attends leur retour, et c'est après une traversée sur une mer boueuse, où par endroits les voitures s'enfoncent jusqu'aux moyeux, que j'arrive à l'échelon....

Ici, tout le monde parle du Noël du soldat. Dans notre cagna, il fait bon, mais notre poêle, un ancien bidon à essence, ne tient pas bien. Nos jours s'écoulent au milieu de la fumée des branchages et des pipes. La nuit, enroulés dans nos couvertures, nous jouons aux cartes...



Nos parties sont souvent interrompues par le fourrier, car le ravitaillement arrive à toute heure. Dans la nuit, la distribution se fait à la lueur de quelques lanternes .... Un homme pour le pain .... un pour le "pinard" et la "gnole" .... le cuistot pour la viande, le sel, la graisse, les signons .... quatre hommes pour le fourrage et l'avoine .... un autre pour les lettres .... Ce ne sont que cris, chicanes, enquerelades, jurons, glissades... c'est à qui barbottera le voisin - système D - et lorsqu'il pleut c'est le comble ....

- 22 décembre .... Nous recevons les "cadeaux" de Noël : deux oranges, une tablette de chocolat, et cinq noix.

- 31 décembre .... Il fait un froid sec .... Il paraît qu'à l'église, l'aumônier dit une messe. - 20 heures...

- Tu viens ? me dit Galichon ..

Et nous partons tous ....

Des murmures à l'intérieur .... nous poussons la porte .... Des voix crient : "Fermez vite ! la lumière !".

L'église est pleine. Elle est éclairée par quelques bougies. Les fenêtres sont bouchées par des toiles ou des couvertures. A terre, de la paille. Dans le fond, sur l'autel, quelques fleurs naturelles - d'où viennent-elles ? - et quatre bougies.

L'aumônier se silhouette en noir. Quatre brancardiers servent la messe. Dans un angle, un harmonium. La voûte est trouée par un oculus, et, par la déchirure,





on aperçoit le ciel, où clignotent quelques étoiles ....

Parmi tous ces hommes tête nue, il y a des blessés, et les taches blanches des pansements font un effet bizarre.... Toutes les régions sont représentées : des gars du Nord, des Normands, des Bretons, des Juraïens, des "ceusses du Midi" et des Parisiens.

Silence .... Seuls les bruits du dehors accompagnent la voix de l'aumônier, qui nous demande du courage, car, dit-il, "vous avez encore de longs jours à souffrir"... Et la messe commence.... Toutes ces têtes sont pensives, le regard est loir,



comme perdu .... De l'harmonium s'envolent quelques notes .... et alors, de toutes ces gorges, à pleins poumons, monte sous cette voûte sacrée le cantique de "Minuit, Chrétiens ...." Des larmes coulent des yeux de l'aumônier. C'est fini ...

Dehors, là en face, dans la maison du général, par la fenêtre éclairée, on peut voir trois hommes, coiffés de képis aux reflets dorés, qui discutent ...

Au loin, le canon tonne .... Sur la route, une masse noire de fantassins s'en va là-bas, vers cette tranchée qui pour le moment limite la France ....

Gallichon me dit :

"Qu'en penses-tu, de cette messe ?

— C'est un magnifique tableau ... mais, écoute, il y a un vers qui ne peut pas quitter ma pensée ... je le répète malgré moi ....

— Quoi, lequel ?

— "Peuple, à genoux ! .... attends ta délivrance ...."

Près de nos cagnas, nos chevaux nous demandent à manger. Alors Bernier prend un sac d'avoine, et le distribue en disant :

"Pour eux aussi, c'est Noël ! demain ? on sera peut-être crevé !"



## L'espion malgré lui

Rien à signaler, pendant une huitaine de jours, longs et tristes ....

- Fauconnier ! à l'adjutant !

- Mon adjutant ....

- Voici un ordre du capitaine. Va te mettre à la disposition du lieutenant orienteur, tranchée B 2.

- Où est-ce ?

- Ça, mon vieux, j'en sais rien !

Je pars. Après deux heures de marche, je retrouve enfin le lieutenant Phazelle, qui me conduit à mon poste. C'est un petit abri creusé dans la tranchée, recouvert de tôles et de sacs à terre. Dans le fond, une visière, une planche qui sert de table, et un banc. Le lieutenant me remet une paire de jumelles, et me donne la consigne : " Observer pendant les tirs de la batterie,





pour éviter les coups trop courts, qui peuvent tomber sur nos premières lignes." Je reste seul, avec un téléphone pour compagnon.

Première journée calme, mais à signaler.

Aujourd'hui, j'ai signalé des fantassins allemands. Je suis relevé le soir à cinq heures...

- Salut, mon vieux ! ça colle ?

- Oui ....

- Allez, va-t'en ! Ça barde, dans le secteur !

Sentinelles doubles, espions, un tas de trucs !...

Je descends vers le restant de route, qui est celle



allant de Lahure à Minancourt, et qui débouche au centre du pays.

La nuit tombe .... Je ne vois des maisons qu'une silhouette confuse, dans une brume d'hiver où se mélange la fumée des cuisines. Dans ce bleu indigo, seuls les points rouges que sont les feux révèlent la vie sur ce coin de terre .... Je m'arrête pour souffler et contempler ce tableau. Alors seulement, je perçois des bruits et des murmures. Dégringolant le talus, j'entre des deux pieds à la fois dans une épaisse couche de boue ... Je cherche un terrain plus ferme, à chaque pas, et j'avance péniblement ....

Une odeur indéfinie m'arrive par bouffées : bois vert qui brûle, odeur de soupe, d'aiguës, d'incendie parfois, odeur écoeurante de cadavres, de chevaux, ou d'obus lacrymogènes ...

La route maintenant est encaissée, la nuit plus dense, la boue plus épaisse ... Je pose mes pieds au hasard ... à quoi bon chercher ? Je sens l'eau entrer dans mes brodequins. Malgré tout cela, une certaine gaieté est en moi ... je pense que demain j'aurai une journée de repos des lettres qui m'attendent, un colis peut-être ? et enfin, une nuit à dormir ... Je butte des deux pieds, un tas de briques tombe, et avant que je sois complètement rétabli, un cri retentit :

Halte-là ! qui vive ?



En l'espace de quelques secondes, tout me revient dans la tête .... l'espion, les sentinelles, le mot .... Oui, le mot, que j'ai oublié de demander ... Une deuxième sommation retentit .... Je réponds : "Téléphoniste d'artillerie !"

— Avance, et lève les bras !

J'avance, et j'entends le chic-clac de la culasse.

— Avance encore !

J'entrevois la silhouette d'un fantassin ... Je mis pourtant sûr de moi, mais je me à grosses gouttes, et j'ai froid dans le dos ... L'aiguille brillante de la baïonnette pointée vers moi, et la voix me dit : "Halte !"

A distance, après avoir cherché à me voir, l'homme me demande :

— T'as donc pas le mot ?

— Non ...

— Et bien, marche devant moi !

Et cela pendant cinq minutes, au milieu des ruines, où nous nous tordons l'un et l'autre les pieds, je dis "que je viens de la tranchée" B 2", ou "Masnières"... que je ...

— Tu t'arrangeras avec le pitain !

Sur notre gauche, à hauteur du sol, filtre un rayon de lumière ... L'homme me dit :

— Arrête-toi ! et, frappant de la crosse dans



une porte :

— Eh ! sergent ! en voilà un qui a pas l'not !

Comme sortant d'une tombe, une voix répond :

— Conduis-le au piston !

J'ai le sourire, me demandant comment cette histoire va finir. Mon bonhomme me prend par le bras : "Viens par-là !" Nous passons devant des cuisines. A la lueur des feux, je regarde mon gardien .... lui aussi .... Je souris .... lui aussi .... Il a compris, car il me dit :

— Qu' tu veux, la consigne est sévère, mon ieu !

Aveuglés, nous ne savons ni l'un ni l'autre où nous sommes .... Les yeux se font pourtant à l'obscurité, car bientôt il me dit : "Huis-moi !" ....

Belle occasion, pour un espion, de fichir le camp !

Nous descendons quatre marches, et nous sommes devant une porte de cave, derrière laquelle on entend des voix.

Il frappe ....

— Entrez !

Une violente lueur nous aveugle .... une bouffée d'air chaud et de fumée de tabac nous suffoque ...

— Mon capitaine, c'est un ....

— Fais entrer !

Mes yeux enfin s'habituent à la lumière,



et autour d'une table, je distingue un colonel, un capitaine, un commandant et deux lieutenants. Dans le fond, en train de faire la soupe, deux cuisiniers.

Je dois faire une entrée sensationnelle, car tout le monde s'arrête de parler, et un des cuistots, ébahi, en reste la poêle à la main. Le capitaine me dit :

— Avancez, et d'où venez-vous ?

— De la tranchée B2, mon capitaine.

Un lieutenant se renseigne sur une carte posée sur la table.

— Qu'est-ce que vous faites, à cette tranchée ?

— Je suis téléphoniste, à un poste d'observation latéral ....

Brusquement il me coupe la parole :

— Quel est le nom de votre capitaine ?

— Lavarde ....

— Que faisiez-vous, au moment d'être arrêté ?

— Je venais d'être relevé, et regagnais l'échelon ....

— Qui vous a relevé ?... Et puis d'abord, videz vos poches !

Le colonel, assis dans le fond, ne me quitte pas des yeux, pendant que sur la table je dépose un mouchoir, du tabac, des allumettes, un morceau de



bougie, un bouton et un bout de chocolat. De mes poches de veste j'ai sorti un premier calepin, que le capitaine regarde : c'est mon calepin de brigadier de pièce.... puis un deuxième, qui fait dire au capitaine :

— Tiens, tiens ! des croquis ?...

Il le passe au colonel. A l'intérieur j'ai deux croquis de mon poste, une tête de fantassin, et un ensemble du secteur à battre.

— Dans quel but faites-vous ces dessins ?

— Histoire de me distraire, et comme souvenirs, mon colonel.

— Comment se fait-il que vous n'ayiez pas le mot ?

— On ne peut le communiquer par téléphone.

Celui qui m'a relevé a oublié de me le donner, et moi de lui demander...

Le capitaine passe derrière moi, ouvre et bascule mon étui-révolver, d'où s'échappent une lime, une bague en aluminium, un blaireau et un rasoir....  
Prie général.... et le colonel de dire :

— Méfiez-vous, l'assureur, il ne faut pas jouer avec les armes à feu !...

Puis, revenant à moi, il me demande, plus amicalement, ce que j'ai vu aujourd'hui.

— Mon colonel, j'ai signalé à mon capitaine



une douzaine de boches tirant en direction du carrefour  
Boyan Be - Tranchée Eahure....

- Qu'est-ce que l'on a répondu ?

- De demander au chef de bataillon, avec  
lequel le poste est relié, si le tir gêne les fantassins...

- Qu'est-ce qu'on vous a répondu, au bataillon ?

- J'm'en fous ! .... mon colonel.

Sourressant général.... Le colonel dit au  
lieutenant : " Prenez-note, Berthier. " - Un silence gênant  
régne .... Et il me dit : " Ramenez tout cela ! " Ce que  
je fais, tout en donnant un coup d'œil aux lieux.

C'est l'intérieur d'une cave, divisée par deux  
cloisons. Dans le fond, la cuisine et les lits des deux cuistots ;  
à droite, une porte : je devine la chambre des officiers.  
Partout les murs sont tapissés de toiles de tente, sur  
lesquelles sont épinglés des cartes et des dessins, tirés de  
journaux humoristiques. A des clous sont pendus des  
équipements, au plafond une lampe à pétrole.

L'ameublement se compose d'une table recouverte d'un  
tapis, de chaises de salle à manger, et d'une armoire  
à glace. Seulement, de la glace, il n'en reste plus  
que la moitié...

Mon carnet de dessins me revient.

- J'ai gardé la tête du fantassin, me dit un  
lieutenant ; comment vous appelez-vous ?



Je lui dis ...

— Qui est ce qui le prouve, reprend le capitaine, à qui sûrement je n'inspire pas confiance.

Je lui tends mon livret individuel en lui disant : " Ça ! "

— Ça va bien, vous pouvez vous retirer !

J'ai déjà salué, prêt à partir, quand une idée me vient.

— Pardon, mon colonel, pourriez-vous me donner le mot, pour me pas que je sois arrêté et puis pour un espion une seconde fois ?

Ensuite, le colonel me répond : " Parfaitement ", et, s'adressant au capitaine ; " Donnez-lui, l'assureur ! "

Tous se questionnent des yeux ... et je ne peux m'empêcher de rire ... Un lieutenant sort, puis revient, en me disant presque à l'oreille :

— Le mot, c'est ... Pasteur ...

Souriant, je salue, fais demi-tour, et j'accroche au passage le pavillon d'un phonographe, que je n'avais pas vu.

En dehors, l'air frais me fait pleurer les yeux. Le fantassin fumant sa pipe est toujours là.

— Alors, vieux, me dit-il, c'est fini, l'interrogatoire ? ... Quoi, tu pleures ? ....

— Non, il fait tellement chaud, là-dedans !



— Alors, viens prendre un jus à notre existence!

La nuit est noire comme de l'encre, et il fait froid. J'ai traversé le pays sans m'en rendre compte, tout à mon aventure. Dans une des dernières maisons, sous une porte, une ligne lumineuse apparaît. J'entre, c'est le bureau de notre batterie...

— Salut tout le monde! et bon appétit, mesieurs!

— Tiens, te voilà, toi! me répondent des bouches pleines. Tiens manger avec nous!

Je m'assoie à la place de Tellerim — logis fourrier — entre le chef, toujours frais et coquet, et le cabot fourrier Maillard; en face sont le secrétaire, le cycliste et le cuistot. Je raconte mon histoire, et tout en vidant son quart, avec la grâce qui le caractérise, le chef dit, plein d'importance:

— J'en parlerai au capitaine!

Je couche là, et, pendant que notre lampe répand ses dernières lueurs, je remarque sur la table, couverte de papiers, de livres, d'états, une note.

— Qui, me dit le chef, on va recevoir des renforts.

— Quel boulot, reprend Maillard.

C'est sans doute pour cela que tout le monde se couche! — Au mur, j'aperçois un carton rectangulaire,



sur lequel l'effectif de la batterie est représenté par de petites fiches, portant le nom de chaque homme, et rangées par pièces. Mince ! il en manque déjà ! 12 morts et 16 évacués sur 182. Je suis étonné, car dans ma pièce, Colmand a disparu.

- Qui est ce qu'il est devenu, Colmand ?

- Evacué d'aujourd'hui, malade ....

Tout le monde dort, maintenant, bercé par de lointaines et sourdes explosions ....

Le réveil, je suis surpris d'abord de trouver au dessus de ma tête un plafond, puis des murs, un parquet, une fenêtre, des chaises, une cheminée, et une glace ... qui n'est pas cassée !

- Ah !... oui !... j'y suis, je me trouve avec ces messieurs du bureau ...

Sur le dossier d'une chaise repose une veste fantaisie ... C'est celle du chef. Le col en celluloid est remplacé par une bande de papier plié. Où la coquetterie va-t-elle se placer ? J'en fais la remarque au cuistot, tout en avalant mon jus.

- Lui, y me fait mal au ventre ! Y en a, s'pas, qui partent en guerre avec de la poudre... Lui aussi, seulement, la sienne, c'est de la poudre de riz ! une vraie gonzesse, j'te dis !



Tout le monde se réveille. — "Salut à tous!"  
 Je cours, le froid m'arrête sur le seuil de la porte  
 J'avance, mais, après quelques pas, tout d'un  
 coup, à terre .... je m'aperçois qu'il y a du verglas!



Poste Tétéb. Tranchée MASSIGES  
 Hancquior 1915  
 n° 54-

59



## Attaque et contre-attaque

Me voilà de nouveau revenu dans ce trou.  
Il fait très froid. Par la visière, je jette un  
coup d'œil : le noir partout. Là-bas, une  
fusée éclairante monte d'un trait et retombe lentement :  
c'est une boche. Puis en voici deux autres, qui ont  
l'air de monter avec peine. Au loin, une fusée rouge.  
Je bouche les ouvertures avec une toile de tente. J'allume  
ma bougie... un appel au téléphone.... tout fonctionne...  
A ma montre, il est 20<sup>h</sup> 30.

J'allume par intervalle une boîte d'alcool  
solidifié, pour me réchauffer, et j'écris. Mais la chaleur  
fait dégeler la terre, et mon alibi fond. La terre glisse  
lentement, et les gouttes d'eau tombent du plafond, jusqu'au  
moment où l'une d'elles éteint ma bougie. Il est 21<sup>h</sup> 50.

— 0<sup>h</sup> 10 .... Des pas dans la tranchée .... des voix....  
" Halte ! .... — Doucement en tête .... En avant ! .... Attention aux





fils ! .... Avance-toi, N... de D... — Défense de fumer,  
 faites passer ! .... Allez, allez ! .... Avancez .... Par ici, à  
 droite ...." — Des fièlements contre les parois, des bruits  
 de bidons qui se choquent avec des quarts, des fourreaux  
 de baïonnettes qui résonnent contre des cailloux ....

Je risque un œil .... une masse d'hommes est  
 arrêtée-là .... une voix commande : " Apprêtez-vous à  
 passer la nuit !" — J'allume, et bientôt, par l'ouverture,  
 une tête barbe, entourée d'un passe-montagne, apparaît...

— Rh ! l'ami ! y a pas une petite place  
 pour moi ?

— Si, vieux ! ....



Alors, en voici deux, trois, puis quatre ....  
le cinquième ne peut entrer .... Chacun raconte une  
histoire. Une tête apparaît ....

— Il n'y a plus de place ! c'est complet ! ....

— Et que n'as-tu dit ! et il entre ....

Ah ! que diable, j'ai les pieds gelés, coquinne ! ...

Et voilà, encore une nuit sans dormir ...

Il est 4 heures ....

5 heures .... — Allez, dehors, là-dedans !

— Eh, Bon Diable ! qu'il fait fraisquet !

— Hé, les amis, voilà le jus ! par ici, petit !

Donne un quart à l'artilleur, que je te dis, coquinne  
de sort ! Au revoir, l'ami !

Il pleut, il gèle, c'est le mois de Février.

Je quitte la tranchée Marigot, et rejoins le poste du capitaine.  
Nous recevons des masques à gaz, et des appareils  
Venturel pour les postes de commandement. Et ainsi la  
chimie s'en mêle !

Une violente explosion, suivie d'une  
multitude de petites, nous fait tourner la tête .... une  
gerbe de petits flocons de fumée blanche monte à cent  
mètres de hauteur .... C'est un obus qui vient de tomber  
dans un dépôt de grenades.

Le secteur est loin d'être calme.

4 heures du matin .... Des fantassins se



suivent, arrivés sous une petite pluie fine ... Heureux ceux  
qui passeront les premiers, car maintenant la terre  
détrempée rend la marche pénible, et il y a vingt  
centimètres de boue dans le boyau.



- Un coup de téléphone du commandant ...
- Vous êtes prêt, Savarde ?
  - Oui, mon commandant ...
  - Mettez votre monde à l'heure !... 4 h 30 ...

Le capitaine est à la visière — on ne  
voit encore rien ...

5 h 10 ... Les fantassins montent toujours ...



Où vont-ils donc ? J'écoute leurs réflexions, au hasard....

— J'te dis qu'on remet ça au "Bois en feu de lance" !

— Allez, allez, à l'abattoir !

— Ça gueule ! toi ! tu nous fait ch.... avec tes bobards !

— Avance donc, coqu'enne de Diest !

— Tu parles d'une vache de temps !

— Hé', les artilleurs ! faut pas nous tirer sur la gueule !

— On les aura, les pieds gelés, eh ! figure de boue !

— Oui, et le c.... dans la m.... !

Un plus riffe, tout le monde boime la tête....

— Dans les choux ! dit une voix....

— L'attaque de la "Défaite". —

— Pour la batterie.... garde à vous !

— Allo ! batterie prête ?....

— Fusils F.... 4.200.... Pour toute la batterie....  
feu !

Il est 7<sup>h</sup> 6. Tous les canons du secteur tirent.... on ne s'entend plus.



— Allo !... mêmes éléments, jusqu'à nouvel ordre...

C'est un roulement ininterrompu... Derrière nous, des grosses pièces tirent aussi, et à chacun de leurs départs, notre poste résonne comme une grosse caisse.

— Allo ! 4.300....

Le jour se lève. Je risque un œil à la visière. Là-bas, à gauche, ce ne sont que des explosions, la terre crevée, soulevée, volée de toutes parts. — Malgré le jour qui lentement se lève, les Allemands lancent des fusées rouges, demandant leur artillerie.

La fiche du P.C. du commandant tombe, et la sonnerie retentit.

— Allo ?... bien, mon commandant. — Mon capitaine, à l'appareil....

— Allo ! oui, Savarde.... bien, c'est exact.  
7 h 22.... bon.

— Allo ! la batterie ! 4.400 .... à droite, deux tours....

— Allo ! 4.200.... à gauche, quatre tours !

— 4.300 ... à droite, deux tours...

Le barrage roulant continue et balaye la plaine, jusqu'au commandement : "4.800 ! feu à volonté !"

7 h 30. — Notre infanterie est sortie. La fusillade fait rage. Les mitrailleuses, sans arrêt, fauchent.



Du milieu d'une fumée bleue qui ne peut s'élever sous la pluie, des silhouettes d'hommes courent.... Certaines sont couchées en deux, disparaissent, puis, visibles à nouveau, roulent et tombent, pour ne plus se relever.... Les Allemands tirent sur nous avec du 210.

— Allo ! allo ! Eh bien, quoi ? allo, batterie, 5.200....

Une voix lointaine me dit : " combien ? "

— 5.200 ... oui ... plus fort dans le téléphone !

— 5.200 .... on ne s'entend plus.... cadence par pièce : trois coups à la minute ...





— Allo ? combien de coups tirés jusqu'à présent ?

— Allo ! environ 460 ....

— Allo ! bien, mon commandant ....

Je m'adresse au capitaine : "Mon capitaine, le commandant vous fait dire que nos fantassins ont pris l'ouvrage de la "Défaite" .... Il est 8 h 5.



63

10 heures. Calme partout. Dans les boyaux,



c'est le défilé des blessés et des prisonniers.

23 heures. — Il fait noir comme dans un four, et il pleut... — Piétinements, chutes de corps, jurons d'hommes qui glissent et clapotent dans la boue... Plaintes, cris, des blessés passent toujours...

Voilà deux jours qu'il fait un brouillard glacial. Je viens de recevoir des lettres et un colis; nous sommes trois pour le dévorer. — Carocky est malade, c'est donc à moi de prendre la garde toute la nuit.

24 heures. — Le capitaine est demandé au poste du commandant.

23<sup>h 10</sup>. — Fusée rouge... les fantassins demandent le barrage. Après une demi-heure, le calme revient.

6 heures. — Attaque brusque. Nous sommes sous le feu des batteries allemandes.

7<sup>h 15</sup>. — Nous sommes prêts. Le bombardement est très violent.

8 heures. — Des fantassins montent en renfort. Nous avons deux morts et trois blessés à la batterie.

8<sup>h 50</sup>. — Nous répondons coup pour coup. — Les Allemands envoient des obus à gaz lacrymogène, qui tombent à 200 mètres de nous.

9<sup>h 30</sup>. — L'air est irrespirable, nos yeux pleurent, nous mettons nos masques.

9<sup>h 40</sup>. — L'infanterie demande que nous



activions notre feu. — Des obus de tous calibres tombent autour de notre poste. Le bruit est épouvantable.

10 heures. — Notre situation est pénible. Je téléphone avec le parleur placé à l'intérieur de mon masque. Le capitaine inscrit sur une ardoise les commandements ... on étouffe ...

10<sup>h</sup> 28. — Les fantassins allemands attaquent. Tout ce qui est bouche à feu entre en scène. Un "210" vient de tomber tout près de nous, et la terre projetée bouche l'entrée de notre poste.

10<sup>h</sup> 38. — Un obus éclate devant la visière, et une gerbe de terre entre à l'intérieur du poste. Le capitaine est blessé légèrement au-dessous de l'œil. La visière est bouchée, et je la dégage à l'aide d'un bâton. Le capitaine saigne abondamment et ne voit clair que d'un œil.

11 heures. — Les Allemands ont repris l'ouvrage de "la Défaite."

Un téléphoniste du commandant est tué.

Métier, qui est ici, va le remplacer, mais il est blessé à dix mètres du poste, et il revient vers nous. Bollé part à sa place. Métier se fait un pansement sommaire à la cuisse, et se dirige vers le poste de secours.

13 heures. — La terre tremble à tel point que, dans ce poste, j'ai l'impression d'être dans un wagon qui roule ....



13<sup>h</sup>20. — Allo ?... on demande un télépho-  
niste au commandant....

Étant seul disponible ; je suis désigné par le capitaine... Merci, c'est vraiment un beau temps pour sortir.... Muni d'un appareil téléphonique portatif, de mon casque et de mon masque à gaz, je pars....

— Mon commandant....

— Vite, rétablissez-moi la ligne avec le commandant de bataillon.... Il est à la tranchée "Ton Kluck", vous n'avez qu'à suivre, en tenant le fil....

Je descends le grand boyau, qui n'est qu'un ruisseau de boue ; certains points sont complètement nivelés. Le fil tourne à gauche. Des fantassins blessés me croisent... Au dessus de nous, des  $\frac{1}{2}$  éclatent...

quelques uns entrent en terre, avec un "floc" mou...

Je lâche mon fil pour franchir un entonnoir, mais je le suis des yeux. Sur les rebords de ce trou, quatre fantassins sont étendus, morts, au milieu de débris.

J'avance courbé en deux, prenant la moindre élévation de terre comme abri. Je cours dans un bout de tranchée, empli de cadavres, de sacs et de débris d'équipement.

Les nappes et les abris sont écroulés. De nombreux fils sont coupés, mais le mien tient toujours, malheureusement ! Là, il n'y a que des trous de marmites...



Il y a une odeur épouvantable, où le gaz lacrymogène domine... Je tousse, mes yeux pleurent... Je saute de trou en trou.

Trois sifflements, suivis d'un souffle chaud et formidable... Je me jette à plat ventre... Un craquement à faire croire que la terre s'ouvre en deux...

J'ai l'impression que mon cœur s'arrête... je tremble de tous mes membres, des masses de terre me recouvrent, et un coillou, que j'ai reçu sur l'épaule, m'engourdit le bras... Je repars... Tous les fils sont tombés, mais aucun n'est coupé...

Dans une sape effondrée, j'entends des appels... Je marche presque à plat ventre, les balles sifflent et claquent sur la terre... J'ai du mal à me dégager des fils barbelés et des chevaux de frise. Mon fil, enseveli par place, tient toujours, quoique en cet endroit le sol soit nivelé.

Je cours et je saute... à droite; à gauche, des mourants, des morts... Est-ce les nerfs?... est-ce la peur?... j'ai envie de pleurer. Je pense tout à coup à ma femme, à tous... je rage, tout en rompant je crie: "Mais arrêtez-vous, bandes de vaches!"

Dans un coin de tranchée, des fantassins perdus me demandent où est l'arrière... Je leur désigne de la main, en disant: "Tout droit..."



Quel ravage ! tout est tordu, cassé, anéanti.  
Mon fil descend dans un trou d'obus ; je le tiens, je  
tire, il lâche .... enfin voici la coupure. Je l'attache  
contre un morceau de bois. Puis bientôt je trouve  
l'autre bout, et je fais la ligature. Je branche mon  
appareil, et je tourne, je tourne la manivelle .... Une  
voix me dit : "Allo ? ..." puis un autre son de voix  
se fait entendre : "allo ?..."

— Allo .... commandant Jacquin .... j'entends...  
oui .... c'est ici .... 2<sup>ème</sup> Bataillon .... qu'est-ce qui ....  
allo ! .... quoi .... qui ....

Qui importe ! la ligne fonctionne. Tout  
cela s'est fait à plat ventre dans la boue. Par le  
même chemin je vais tâcher de rentrer ....

Voici ma rape. Je suis fourbu, je m'étends  
couvert de boue, dans le fumier qui nous sert de  
litière ....

15 février 1918 — 7 heures. — Le brigadier  
Schmitt me réveille .... J'ai dormi toute une nuit,  
sans faire un mouvement, et j'ai les pieds gelés.

— Que veux-tu ?

— Le commandant demande ton nom, ton  
prénom et ta classe ....

— Quoi .... je pars en perm ?

— Non, c'est pour ta citation ....



## Retour à l'échelon

20 février 1915....

**J**e suis relevé, et je descends à l'échelon en traînant la jambe.... j'ai mal au genou.

Chemin faisant, je rencontre des fantassins. Ils me demandent "si ça barde par là".

- Ben, pas de trop... de quel régiment êtes-vous?

- Fenest du 22<sup>ème</sup> colonial, classe 14...

Leurs yeux sont rouges, ils pleurent tous : ce n'est pas d'être là...

- Qu'est-ce qui pue comme cela?

- C'est le lacrymogène... salut!

Dans les contours et les coins de boyau, le gaz, très lourd, demeure, malgré le vent...

Le promontoire est un véritable village. D'abord un centre de ravitaillement : des cuisines roulantes alignées, et près d'elles des tentes de toutes formes et couleurs;





à chaque piquet pendent des quartiers de viande. — Plus loin se trouvent des écuries, des parcs à outillages et à munitions, du matériel de tranchées, des dépôts de bois, de fer, des forges, des rails, des tôles ondulées des fils barbelés, des dépôts de sacs à terre.

On aperçoit une multitude de gîteaux. Les flancs des collines sont percés de trous, de sapes, d'abris : des sentiers les relient entre eux, et dans tout cela grouillent des hommes.

Un peu à l'écart sont des voitures, des camions, et un autobus, pour le transport de la viande. Puis un chemin de fer Deccauville. Les yeux s'arrêtent



sur des pancartes garnies d'inscriptions et de flèches, l'une plus grande que les autres avertit : "Attention au train".

L'odeur est compliquée... cela sent la soupe, le crêtin, le bois brûlé ou mouillé, le charbon des forges, la rissole, le lacrymogène, et la charogne.

Voici une ambulance. En flânant, je vois la voir. Percée dans la colline, une sape forme un long couloir, et au fond se trouve une longue pièce, boisée. Des hommes sont là, et un brancardier me demande ce que je veux...

— Rien, je viens voir...

— T'as tous tes abats ? me dit-il...

— Oui.

— Alors, t'as rien à faire ici !

Dehors, à gauche, j'aperçois une longue tranchée de quatre mètres de large. Puis, étendus sur des toiles de tente, parfois recouverts d'une couverture, alignés en longues files, les morts de la dernière attaque.... De dessous les couvertures dépassent la tête, les pieds, ou un bras terminé par un paquet de terre, la main...

On les a ramassés tels qu'ils sont tombés, les uns pliés en deux, courbés comme pour faire une prière, d'autres à genoux... L'un d'eux tient encore son casque





dans sa main écorchée.... J'avance.... celui-ci repose sur  
 le dos, les mains jointes sur la poitrine; il dort, et il rit...  
 mais avec une raideur effrayante... — Et ce pauvre diable,  
 dans quel trou a-t-il roulé ? c'est une tête modelée dans  
 la glaise, en face de laquelle je me sens pâli, devant  
 ces yeux vitreux qui me fixent .... Comment dépeindre



ce masque aux lèvres ouvertes et tirées en arrière comme par des ficelles, les dents mates semblables à du plâtre. Le menton a raboté le col, et au cou, un trou d'où sortent des filets rouges, qui coulent vers l'intérieur de la veste. — À côté, on voit d'abord un casque, crevé, bosselé, aplati, et dessous, gardant la même forme, une tête... les deux choses n'en font qu'une.

— On est obligé de l'enterrer comme cela, me dit un brancardier, on ne peut pas lui enlever son casque!

— Pourquoi celui-ci a-t-il la face contre terre?

— Pourquoi? me répond le vieux brancardier... Mais, fiston, il est trop laid! tout le bas de sa tête n'est plus qu'un paquet de chair et de boue... ses yeux? mon pauvre, des yeux il n'en a plus!

Et ceux-là? "Ceux-là", à gauche, ce sont des Boches...

Je fais demi-tour, laissant les brancardiers à leur triste besogne. Pourtant mes yeux se portent sur deux mains sortant de dessous une couverture. Je m'arrête... À la main gauche, toute terreuse, seule une alliance brille; à l'autre main, l'index et le médium sont tachés de couleur violette... Pauvre gars... il a écrit, avec un de ces fameux crayons-encre, juste avant l'attaque... La dernière pensée a été peut-être: "... Ne t'en fais pas, je vais bien..." Et la lettre est partie... et lui...



— Voici deux jours que je suis parmi les copains  
de l'échelon. Mon genou me fait de plus en plus  
souffrir. Je ne peux monter à cheval, et je vais à  
la visite ....





## Vers l'arrière

**J**e suis évacué. — Départ ce soir. — J'écris...  
Sous une pluie battante, je fais mes adieux  
aux copains. Dans un fourgon, je monte tout bien  
que mal...

— 18 heures. — Au revoir, les gars ! — Crie-  
nous ! — Oui !... Et, assis sur des caisses, bien cahoté,  
je roule, et traverse Laval, Saint-Jean, Somme-Courbe.  
— Ahuy ! tout le monde descend !

20 h 30 — J'entre à l'ambulance, encore tout  
étonné de cette nouvelle aventure.

Il fait grand jour lorsque je me réveille.  
De mon lit de camp, j'examine les lieux. C'est une  
maison de campagne transformée en ambulance : des lits  
de camp, des bancs, une grande table. Quelques  
poilus se réveillent, et me regardent : comme moi, ce ne  
sont que des éclopés. La porte du fond s'ouvre pour



laisser passer un médecin - un aspirant - et l'infirmier.  
Ni l'un ni l'autre ne regardent mon genou : seule ma  
fiche d'évacuation attire leur attention. Deux mots sortent de la  
bouche du médecin : " Aux Maigneux ! " - Un  
fantassin couvert de clous, qui se trouve près de moi et  
à qui le médecin dit les mêmes paroles, me demande :  
— Aux quoi ? aux Maigneux ? Qu'c'est  
qu'ça ??

— Moi, mon vieux, j'connais pas !

— 10 heures. — " A la soupe ! .... Tous en bas ! "  
Nous sommes réunis dans une grande pièce, et on nous  
distribue deux sardines, une cuillerée de lentilles et un  
quart de boule ... Quel festin ! Le fantassin me dit :

— Y a pas d'pinard dans c'te fole-là ?

Hi, car voici un infirmier, porteur d'un  
sac et d'un quart, qui arrive en disant :

— Les ceusses qui n'ont pas d'quart  
n'auront pas d'pinard ! d----- des-vous !

15 heures. — En route pour "les Maigneux".

Dans une prolonge, nous traversons Tahmy, grand centre  
de ravitaillement. C'est la cohue .... Presque toutes les fenêtres  
sont transformées en vitrines, où sont exposés : de l'amadou,  
des briquets, des camemberts, des ceintures de flanelle, des  
bouteilles de vin de Bordeaux, de Bourgogne, de Champagne  
même ! Devant la porte des maisons, une grappe de



poilus se disputent la place. Et à l'intérieur, une chose que moi et ceux qui sont dans la voiture regardons étonnamment, une chose que nous n'avons pas vue depuis des mois, ... une femme ... qui voit ces hommes se disputant un coussinet à cinq francs.

Une forte côte, où les chevaux trébuchent, du haut de laquelle on découvre toute la campagne. Puis, plus haut encore, une statue.

— Qu'est-ce que c'est que ce citoyen-là ? dit l'un de nous.

C'est Kellermann, qui contemple une fois de plus un champ de bataille.

Un choc ... "Descendez !" ... Nous entrons à l'intérieur d'une grande ferme moderne ... — 1<sup>re</sup> douche — 2<sup>de</sup> visite. Et me voici, toujours accompagné du fantassin, au demi-régime. Le grenier à grain nous sert de dortoir, qui forme au centre une grande allée bordée à droite et à gauche de planches qui maintiennent la paille. Il n'y a pas à choisir ... ici ou là, c'est du "kif", et nous déposons notre fouragement.

Nous nous trouvons au milieu d'un mélange de soldats de toutes armes, qui circulent, causent, fument ou dorment, dans une odeur de désinfectant.

— Qu'est-ce que tu as, toi ?

Je montre mon genou ....





— Fais marcher ta jambe ... phé-la ....

Bon ! teinture d'iode ! .... A un autre !

Le demi-régime est bien maigre. Heureusement, le matin et à quatre heures, une femme vient vendre à la porte du chocolat.

D'après X.... cette "ferme des Moigneux" serait la propriété d'un Allemand, maintenant en fuite. Toutes les dispositions étaient prises pour que l'ennemi puisse être renseigné : téléphone, etc.... L'étable est interdite. Il paraît que le sol, en ciment de 0<sup>m</sup>,40 d'épaisseur, était destiné à servir de terrain pour les grosses pièces à longue portée. Ceci S.B.D.G....



Voilà huit jours que j'ai mis ici .... Je me fais des cheveux ... et les poux viennent y loger ...

Demain, départ pour Châlons. Il faut faire de la place, car, paraît-il, il va y avoir une attaque.

En camion, et en route pour Châlons-sur-Marne ....

Quartier Forgest .... voilà notre nouvelle résidence, où nous sommes parqués dans les chambres par groupes de quarante hommes. On nous distribue des paillasses, dont la paille réduite en miettes soulève une poussière qui pique le nez et démêche la gorge. Elles sont posées sur le sol, car il n'y a pas de lits ... Allongés dessus, nous attendons les ordres .... — Comme nous sommes arrivés après six heures, nous comptons à l'effectif du lendemain. Donc pas de soupe ce soir, et défense de sortir en ville. C'est gai ! ... La cantine est fermée, par ordre du capitaine de casernement. Nous mangeons ce que nous trouvons, et à huit heures, tout le monde dort.

Une trompette nous réveille ... Cela me semble très drôle, je rajeunis de six ans !

La visite .... Il y a huit majors. Nous sommes disposés en trois colonnes, par rangées de deux.



Ces colonnes, je les évalue à cent mètres de longueur. Faites le calcul... je compte en gros mille hommes.

Badigeonnage de teinture d'iode, pansements humides, comprimés de quinine, etc.... Cela pendant quatre jours. La nourriture est plus que médiocre et en quantité insuffisante. — Le cinquième jour, je suis de ceux qui partent à Mailly, parce que je suis inscrit sous le numéro 238... nous nous apercevons que les numéros pairs vont à Mailly, et les autres vers l'intérieur. Ici aussi, c'est le système D....

Nous embarquons. Les trains sanitaires retiennent notre attention, ainsi que les canons montés sur rails, les camps de prisonniers, tout le trafic enfin d'une gare de l'arrière front.

Mailly! — Dès notre arrivée, visite et douche, et nos effets à l'étuve. Puis distribution de linge et de vêtements neufs. Nous sommes bien couchés, la nourriture est bonne, et nous avons cantine et cinéma.

C'est la vie de caserne. Après la visite médicale, je suis commandé avec quatre hommes pour aller relever les tas de fumier, c'est-à-dire en



faire de beaux tas carrés.

Le troisième jour, pour être sorti dans  
Mailly et être rentré dix minutes après l'appel du  
soir - 9 heures - je suis puni de corvée. Dans la  
journée, en armes, je dois surveiller la promenade  
des hommes punis de prison. J'ai quinze hommes,  
que je fais tourner autour du bâtiment pendant  
une heure. - Au cinquième tour, il n'en reste  
plus que douze. Au sixième tour, il n'en reste  
plus que cinq. Au septième tour, il n'en reste  
que trois. Au dix-neuvième tour, ils sont ....  
quatre, car l'adjudant est avec eux!...

- Où sont les autres ? me dit-il.

- Ça, je n'en sais rien, mon adjudant.

- Vous êtes-là pour les surveiller !

- Oui, mais il faudrait que je marche  
avec eux pour les voir, naturellement. Alors, je ne  
peux pas, je suis exempt de marche et de corvée ....  
rhumatismes articulaires....

- Et pour aller en ville, avez-vous des  
rhumatismes articulaires ?

- ?....

- Bon, je vous signalerai demain à  
la visite !

Et pendant ce temps, les derniers hommes



munis ont disparu.

Quatrième journée. — A deux heures, le brigadier de garde appelle dans les couloirs un nom qui m'est bien connu : Fauconnier !

— Présent !

— On te demande au "parloir" !

— Qui ?

— Une petite femme ...

Je cours — car mon genou va beaucoup mieux — et je trouve ma femme. J'ai déjà eu bien des surprises dans ma vie de prison, mais pas encore comme celle-là ...

Le règlement dit ceci : " Pour sortir en ville, la personne qui rend visite au militaire doit demander une autorisation au capitaine du dépôt, et présenter des papiers certifiant un degré de parenté."

Munis de notre autorisation, qui nous donne la liberté jusqu'à neuf heures, nous filons en ville. Nous sommes heureux de nous retrouver après huit mois de séparation. Nous dînons en ville, et ... je ne fiche pas mal de l'appel ! Trois jours se passent ainsi dans les meilleures conditions.

Le quatrième jour, je rentre pour l'appel, et j'apprends que j'ai récolté cinq jours de prison. — Je me salue après l'appel, déguisé en



garde d'écurie. Après avoir sauté un ruisseau, je me trouve parmi des jardins clos. Rupture de treillage, un coup d'œil pour éviter la patrouille, et d'un bond je suis près de ma femme. Alors se font les adieux, et, le cafard en tête, par le même chemin je regagne ma paillasse.

19 mars — J'ai assez de la vie de caserne. J'ai le cafard. Je vais au bureau et demande mon départ. Mais il faut que j'attende l'avis du major. — 9 heures : visite...

— Qu'est-ce que c'est ? dit le major en regardant ma fiche. Rhumatismes...

— M'sieu le major, je n'ai plus rien, je demande mon départ !

Sans plus m'en demander davantage, le major inscrit ces mots : "au front."

Je pars pour Châlons, et arrivé en ville, je fais des achats. Le lendemain à 11 heures, en route pour Tahmy, où j'arrive à 14 heures. Je couche dans la gare. Demain à 7 heures, je partirai avec le ravitaillement de notre groupe.











## La Main de Massiges

24 mars 1918. — Je suis de nouveau parmi les copains. L'échelon a changé de place, l'adjudant Allard est évacué, il y a eu quelques blessés. La batterie de tir se trouve en position dans le Forêt de Massiges.

Notre nouvel adjudant, nommé Petitechin, veut nous mener ici une vie de caserne. Pour ma part, je ne dois pas avoir une tête qui lui resiste. Et je suis heureux lorsque le capitaine Savard me fait reprendre mon poste de téléphoniste.

Je remonte à l'observatoire. — Calme sur tout le front.

12 avril 1918. — Je suis commandé à 15 heures pour aller retrouver le maréchal des logis Hilaret, observateur au P.C. du chef de bataillon du 22<sup>e</sup> régiment d'infanterie coloniale. Je pars, et





emporte des vivres de réserve, des bobines de fil, un appareil téléphonique portatif. Il pleut...

Quelques heures avec les "marouins".

Bon sang! qu'il fait noir dans ce coin-là! Entre deux élévations de terre, seul le ciel, se reflétant dans l'eau croupie au fond du boyau, m'indique mon chemin. Je marche depuis une heure.... Je glisse, car la pluie a rendu le sol mou et glissant, et mes pieds s'enlisent dans une boue épaisse et collante. Terriblement, dérapant





sur des formes arrondies qui sont des casques aban-  
-donnés, pendant l'équilibre, je m'agrippe aux deux  
travers du boyau, où pendent des fils téléphoniques.  
Je déboulotte mon manteau, car je sue à grosses  
gouttes ; la température est lourde dans ces couloirs  
humides, et les courroies de musette et de bidon qui  
se croisent sur ma poitrine m'empêchent de respirer.



librement. Par instant, l'espace entre les terres est tellement étroit qu'il me faut me dégager par un mouvement des épaules. Après une glissade, en reprenant mon équilibre, mes pieds frappent le sol, et alors l'eau ou la boue jaillissent sur mes bandes molletières, sur les pans de mon manteau, et entrent dans mes brodequins. Il faut faire effort pour marcher, et lorsque les pieds quittent le sol, ils produisent le bruit d'une ventouse que l'on détache. — Je grogne contre la pluie, contre cette terre de Champagne semblable à du mortier, contre le ciel noir, contre moi-même, car je sens la fatigue, contre ce boyau, contre ce chemin qui a l'air de ne pas finir, et dont l'extrémité semble s'éloigner à mesure que j'avance... Je fais halte pour souffler un peu.

Alors, plus de bruit. Je ne vois que deux choses, une masse noire, la terre, et le bleu du ciel. L'air que je respire fait un léger bruit. Il me semble que je suis seul... ce calme fait peur... je repars...

Plus j'avance, plus ma marche est pénible. Ce ne sont que des trous dans lesquels je culbute en prononçant des jurons. Je m'accroche à droite, à gauche... rageusement, je tire, et le morceau





de l'isim y reste. — La pluie coule de mon front,  
ruisselle sur ma figure. Des gouttes rejoignent le  
bout de mon nez, et de là, tombent; d'autres font  
le tour de mes oreilles, et glissent dans le col de  
ma veste. J'ai soif, je tâte mes bidons. Celui  
qui contient du "jus" est encore tiède... d'un revers  
de manche, je nettoie le goulot sali par la boue,  
et j'avale quelques gorgées.... Désagréable surprise!  
Hébert, le cuisinier, ne m'a pas mis de sucre!

Une odeur fade envahit le boyau....  
Je lutte dans une masse molle.... je me baigne, à



tâtons mes mains cherchent, et rencontrent une  
couvercle, puis une cartouchière... je palpe, c'est un  
dos, puis le col d'une vareuse, un cou, des cheveux...

Je saute par-dessus ce cadavre, empyant mes mains  
n'importe où, en un geste d'insurmontable dégoût...

Les deux parois du boyau n'existent  
plus, et je dois me frayer un passage dans un  
amoncellement de planches brisées, de piquets, de  
fils barbelés ou téléphoniques. Plusieurs barrent le chemin  
et des morceaux s'enroulent dans mes jambes. Proté-  
geant ma figure, j'avance lentement, en contournant  
un grand trou d'où s'échappe une odeur écœurante...

Je marche tel un ivroque, seul un choc à gauche  
me fait tourner à droite, et inversement, jusqu'au  
moment où un espace libre devant moi me fait  
arriver à un carrefour. Devant la tête, j'entrevois,  
dans la teinte bleu foncé du ciel, une grande toile  
d'araignée : ce sont des fils qui se croisent dans toutes  
les directions, soutenus ensemble par une perche.

Des pas se font entendre... je m'arrête,  
inquiète... Je devine une masse sombre, venant vers  
moi. Elle s'arrête, comme surprise... nous nous  
rapprochons. Sa forme se dessine, peu à peu, je  
distingue deux yeux qui brillent, un reflet sur  
un casque, semblable au mien.





— Où vas-tu, mon vieux ?

— Et toi, qué tu fous-là ?

— Je vais au P.C. du chef de bataillon du  
22<sup>e</sup> colonial...

— C'est mon bataillon, j'suis de la quatrie !

C'as qu'à suivre tout droit, te gouvres pas ! après  
l'entonnoir, tourne à gauche, là, tu trouveras des petites  
balues, j'vais au jus !

Je m'écrase contre le boyau pour qu'il  
puisse passer avec ses deux douzaines de bidons.

— Tu parles d'un pays ! me dit-il. Ah !  
dis donc, vieux, un conseil : quand t'arriveras à





l'entonnoir, s'pas, tu baiseras ton crâne, car il vole  
des "mouches" dans ce coin-là ! Alue ! à l'envoyeur !

Dans le demi-jour, je distingue le  
paysage lunaire qui m'entoure. Quelle catastrophe !  
Un cyclone a passé par ici.... Des trous, des crevasses,  
des plaques blindées qui, près des créneaux, sont percées,  
fendues, des fusils cassés, des casques bosselés, des cantou-  
chères éventrées, avec leurs cartouches répandues, des  
caisses brisées, des abris effondrés... Puis des boîtes de  
mange à moitié vides, des gamelles, des bidons, des plats,  
des bouteillons, tout cela crevé, rouillé, boueux.... Des  
coups de fusil claquent dans l'air matinal... et l'écho,



qui les répercutent dans tous les coins, fait croire à une frêle. - Je regarde ma montre, il est 5 h 20 ....

Un bruit de pas .... Des hommes causent, là, tout à côté .... A droite ? à gauche ? je n'en vois rien. Je me rends compte qu'ils approchent, et maintenant je perçois leurs paroles ... Le boyau fait un coude, je ne les vois pas.

- Fais attention à sa tête ...

- Oui, mais soulevé de ton côté, et tire ...

- Là, tu vois bien qu'on peut passer ...

Apparaissent alors à l'angle du boyau, le dos d'un poilu, puis la tête, les bras, chaque main





servant la poignée d'un brancard sur lequel un homme est étendu, recouvert d'une couverture. La tête seule est visible, entouré d'un pansement tout rouge ; un de ses bras pend, tout recouvert de terre, à force de frotter le long des parois. Puis le deuxième porteur apparaît, maigre, les traits tirés par la fatigue. - Je me range pour les laisser passer.

Les premiers rayons du soleil éclairent la terre crayeuse. Au détour du boyau, la silhouette d'un fantassin se dessine .....

- Tiens, bonjour l'artilleur ! Que vas-tu faire dans ce b....l de coin-là, que diable !





Puis passant à autre chose :

- Dis donc, il est loing, le copain ? tu vois t'e, moi aussi j'en ai pris un coup, dans le bras !

- Et lui ?

- Oh ! mon cher !... le pône, dans le buffet, et dans la tête ! Penses-tu, nous faire faire une patrouille ! Que diable ! on le sait bien qu'ils sont toujours là ! Moi, je te le dis, que ce sont tous des vaches ! Il faut qu'on se fasse tous casser la gueule, quoi ! Mais attend, mon cher, quand ce sera fini, tu verras, tu verras, que je te dis.... Quand je pense que Louis, le sergent-mai, c'est vrai, tu ne le connais pas, toi ! - et bien, tu vas le voir, le pône .... il est mort... nous avons été le chercher ce matin....

Il crache, puis reprend :

- Dis donc, il y a longtemps qu'il est parti, le copain sur le bancard ?

- Oh ! dix minutes....

- Alors, adieu, mon ami, il faut que je le rattrappe, j'ai un papelaud à lui remettre !

Je remarque que de son bras, du sang tombe goutte à goutte... Le bas de sa capote en est rouge, ainsi que la pointe de son brodequin, et les miens sont aussi éclaboussés.



J'avance dans cette tranchée, qui était en première ligne il y a trois jours. Plus de parapet, des effondrements partout, devant lesquels il faut que je marche courbé en deux ou parfois à quatre pattes....



Les abris sont écroulés ... Ici, des équipements ... là, un morceau de bougie est encore pendu à un fil de fer ... de vieux journaux, peu de paille, des paquets de coton, des plats, des gamelles, d'où se répandent des haricots. L'odeur de l'urne domine ...

Coups de feu ... Les balles passent en





mianlant, s'appplatissent contre le métal où s'enfoncent en terre avec un bruit mou. Mais attention ! voici l'entonnoir .... Tout autour, des blocs de terre rendent la marche pénible. Le diamètre du trou mesure de cinquante à soixantes mètres, les bords sont déchiquetés, crevés. Ainsi je me figure la bouche d'un volcan. — La terre et les cailloux ont roulé vers l'intérieur, et aplani la pente, sur laquelle reposent des cadavres, à demi enfouis. Et dans le fond, stagne une eau noire, aux reflets verdâtres.

Les fantarins ont fait un chemin à



mi-hauteur, pour rejoindre la tranchée. Courbé en deux, me bouchant le nez, tellement l'odeur est épouvantable, j'avance, et au passage, je distingue une pancarte, en partie enfouie, sur laquelle je lis :  
 " 3<sup>ème</sup> compagnie - 2<sup>ème</sup> escouade !



Je parviens à la tranchée. Des fantarins sont là, armés de pelles et de pioches ; ils sont tous terreux, lous même : c'est une équipe dite de "travailleurs" qui est venue cette nuit remettre en état les tranchées conquises.

— Salut, les gars !

Un fantarin me répond en me disant :



- Dis, vieux, t'as pas une pipe ?

Je tends mon paquet de tabac, qui passe de main en main, et diminue à vue d'œil.

- La pomme, me dit un grand type, n'y a pas droit ?

- Pourquoi pas ?

Alors, vidant le restant du paquet dans le creux de sa main gauche, il en fait une boule et l'introduit dans sa bouche .... "Merci" dit-il, pendant qu'un jet de salive jaune s'échappe de ses lèvres ... Et en même temps, un éclat de rire général anime toutes ces faces blafardes.





Enfin, me voici dans le repaire des  
fontanins. Les uns dorment, d'autres causent, certains  
écrivent. Quelques uns ne font qu'aller et venir,  
tête baissée, ayant l'air de prendre plaisir à voir  
leurs brodequins s'enfoncer dans cette boue qui ne sèche  
jamais. — A un groupe qui discute, je demande  
le P.C. Vous me l'indique, l'un d'eux précise :

— Prends pas la première tranchée à droite,  
c'est... les ch....!

Plus loin, j'aperçois un guetteur...

— Alors, vieux, ils sont toujours là ?

De son poste, il me fait "oui" d'un  
signe de tête. Je passe par-dessus un dormeur couché  
en travers du chemin. — Puis voici deux autres pauvres  
diabes. Le premier, son col de capote ouvert, cherche des  
petites bêtes dans le haut de sa chemise crasseuse. Le  
second fait la chasse dans son pantalon. En passant,  
je leur dis : La chasse est bonne ?

— Ah tu parles ! et encore, moi, j'attrappe  
que les plus gros !

Je me trouve, à un détour du chemin,  
face à face avec un autre "chasseur". La triste figure  
sourit, en me regardant. Il lève d'un geste découragé  
ses épaules, et murmure : Faut bien passer son temps  
à quelque chose... Et qu'est ce que tu cherches ?



— Le P.C.

Il m'indique la direction de la main, tenant entre le pouce et l'index le dernier poux qu'il vient de capturer.



Derrière une toile de tente qui masque l'entrée d'une espèce de caverne, deux sergents sont accroupis devant un capitaine assis en tailleur, qui s'écrit en se servant d'une planche et de ses genoux comme table. Trois têtes se lèvent à mon arrivée...  
Je m'explique.

— Bon ! attends une minute ! fais une pipe.  
me répond le capitaine.





Je me rends compte qu'ils sont occupés à faire le rapport de la patrouille, car le nom du sergent Louis revient souvent à mes oreilles. Les deux sergents saluent, sortent. Le capitaine me dit d'aller me mettre à la disposition du maréchal des logis observateur. On m'a envoyé là pour le seconder, en cas de coup dur... J'ai envie de dire : merci ! — J'observe à la dérobée le capitaine : grand homme, presque tout blanc, l'air bon enfant, et ligature dans sa tenue. Il me fait penser à un "piston" de réserve se rendant à la revue du 14 juillet. Je pars, accompagné d'un sergent.



- On parle d'un brave type que c'ni-là !  
Y a pas longtemps qu'il est avec nous, et faut qu'on  
l'mette à la page .... Parce que lui, les papelards, il  
n'y connait que dalle ... Mais je t'assure que si c'était  
une boumque, comme c'ni qui nous a plaqué y a  
quinze jours, comment qu'on l'laisserait nager !

Nous marchons depuis un moment. Des  
obus sont échangés de part et d'autre, et l'un d'eux  
nous fait faire un plaquage de tout notre être contre  
la paroi de la tranchée, pendant qu'une pluie de  
terre et de cailloux nous fouette.

- Dis-donc, reprend le sergent, quel drôle  
de type que ton sous-off !

- Qui ça, Alphonse ?

- Oui, c'est ça, Alphonse .... Il nous a dit  
qu'il ne voulait pas qu'on l'appelle autrement.

Puis il reprend, l'air étonné : Qui est-ce  
que c'est que ce mec-là ? Tiens, avant-hier, quand  
la mine a sauté .... tu as passé près de l'entonnoir ?

- Oui ...

- Et bien, toute la 2<sup>ème</sup> escouade y a resté.  
Lui il était avec nous pour rechercher les copains  
maccabes .... Hier soir, j'étais relier un gnetteur.  
Alphonse était déjà à sa place ... Alors, s'pas, j'ai lui  
demandé ce qu'il fait là .... vois-tu ce qu'il m'a répondu ?



- Non !

- Qu'il prenait l'air sur l'balcon ! On parle d'un type ! Il y a longtemps qu't'es avec ?

- Depuis le début ...

- Il n'a pas l'air d'un c.... Poillot ?

- Non, mon vieux, seulement il aime le pinard et la quole. - Il a déjà été sous-off, puis capitaine, de nouveau sous-off. Au Boukin il était adjudant. Il a dézingolé encore pour être cabot. La guerre lui a donné des galons de sous-off une fois de plus. -

Il avait tout pour faire quelque chose. Il est instruit, son père est un ancien officier, son frère est actuellement





lieutenant de vaisseau. Il a dix-huit ans de colonies, vingt deux décorations, je crois, de tous les pays, et il est à sa quatrième citation. C'est un brave type, qui a le cœur sous la main; seulement, pour un verre d'alcool, il vaait le chercher sur le parapet d'en face!

Mon guide tend le bras en me disant :

"Viens, regarde-le !" et j'aperçois Alphonse, le corps aplati sur le sol, la tête enfouie entre des sacs de terre, qui observe les Boches trépillant sans arrêt.

— Viens, te voilà, toi ? Dépose tout ça dans la villa, là, à gauche. A propos, as-tu apporté du pain ?





— Oui ; m'sieu Alphonse, j'ai une boîte, deux boîtes de singe, une boîte de sardines, un bidon de jus et un de pinard.

— Et la quole, morbleu !

— Ça, Alphonse, macache !

Les mâchoires serrées, l'œil furieux, il entrouvre alors la bouche pour dire ce seul mot : "Connecre !" Et de nouveau, il reprend son poste en disant entre ses dents : Je me demande ce qu'ils peuvent foutre, je me demande ce qu'ils fabriquent-là !

Ah ! le soleil a beau briller, quelle misère, quelle désolation règnent ici ! Ses fantassins, la mine diabolée, les traits tirés, fatigués, terreux, sales, lamentables, les équipements se confondant avec les capotes, sont plutôt des statues de terre. — Des abris sont creusés à même le sol ; une toile de tente sert de porte, des brins de paille ou de vieux journaux servent de litier. — Près des postes de veille, une guérite construite avec planches, des bouts de tôle ou de toile. Une vieille marmite est accrochée à l'un des montants, pour servir de cloche en cas d'alerte. — Plus loin, une auge, profonde de dix mètres, est un dortoir, où un homme dort sur chaque marche, dans une pose tourmentée.





Quel curieux spectacle que cet enchevêtrement de têtes, de bras et de jambes. Lorsque remue l'un des hommes de cette masse, c'est pour se gratter. —

A l'entrée de cette raze s'étale une réunion d'ustensiles dans lesquels sèche au soleil de la nourriture, et quand on passe auprès, des légions de mouches s'envolent. Une odeur suée et un relent d'urine piquent le nez et la gorge.

Comme tous ces hommes, venant des quatre coins de la France, les uns écrivent, d'autres disent. Plusieurs sont en train de se confectionner des abris plus



au moins confortables. D'autres encore mangent, pendant qu'à côté des voisins cherchent leur vermine.

Que l'on prenne au hasard un cultivateur, un ouvrier, ou un intellectuel, tous, à la même question : "eh ! vieux, ça va ?" vous répondent : "Oui, vivement la fin..." Mais de quelle fin ces hommes veulent-ils parler ? Est-ce de l'arrêt de cette abominable tuerie, ou du terme de leur pitoyable existence. Certes, ils disent encore : "Crever aujourd'hui ou demain, c'est toujours crever, alors autant que ce soit tout de suite !". Mais qu'un obus ou une balle passent trop près, et tout le monde baisse la tête, se courbe en deux, et cherche un abri... Non, tous veulent vivre, et ces instants de dépression morale, qui reviennent souvent, hélas, s'appellent au font "le cafard".

Le cafard prend naissance dans des cas différents et très variés :

- Mon vieux, tiens, si je pouvais en prendre un bon petit coup dans une patte ... Hosto ... convales... j'irais passer un mois près d'elle.

- Ben moné, j'perds des gros sous... pense que ma femme, elle est seule à la ferme avec les jeunes types qu'elle prend... ils font c'qu'ils veulent... une femme qu'a des gones peut pas avoir l'œil sur tout !  
D'ailleurs, au milieu d'un groupe, un homme



qui a du mal à retenir sa colère, clame :

— J'te dis que j'lui casseraï la gueule, à cette p..... là !

— Mais mon iœur, faut pas te fier aux racontars !

— Des racontars, des racontars ? Hé, ballot ! quand je pense que depuis le début, j'suis avec vous, et qu'elle en a un dans l'train ! des blagues, ça ?

— Vos gueules ! j'sais plus ce que j'écris à la petite, moi !

Deux autres font les cent pas :

— Il y a longtemps qu't'es marié, toi ?

— Juste deux mois avant la guerre ....

Pendant de groupe en groupe, je suis interpellé par un grand maigre, à faire croire que ses os vont transpercer sa peau, qui me dit, en regardant mes écussons :

— T'es du 3<sup>e</sup> colonial, toi ?

— Ouï ....

— Dis donc, tu n'connais pas Givard Louis ?

— Si, il est à l'échelon.

— C'est loin, ça, l'échelon ?

— Non, c'est à Wargemoulin.

— Sans blague ? j'irai le voir ! Tu lui diras le bonjour, c'est un pays ....





- Entendu ... de la part de qui ?
- T'as qu'à lui dire : "Capucien" ... y m'connais ben !

Un bon gros père s'approche .... il frappe sur l'épaule de "Capucien", et, me désignant de l'autre main, il lui dit :

- Capucien, quand tu vois des artilleurs dans nos avenues, tu peux être sûr qu'on va y mettre ça bientôt !

La conversation est interrompue par l'arrivée d'un sergent qui réclame quatre hommes pour aller chercher des créneaux .... Capucien et le gros père



se sont faits cueillir....

— Onze heures.... Je suis de nouveau près d'Alphonse. Nous mangeons. Le soleil chauffe dur, il n'y a pas d'air, et l'odeur est presque intenable. Les tranchées ne veulent pas descendre. En voyant toutes ces mouches qui se posent sur le pain et la viande, je suis écœuré. Je bois, et entre dans l'abri pour dormir un peu. La chaleur et la puanteur me chassent bientôt de cette niche, que je me mets à contempler du dehors. Ses briques proviennent sans doute de la ferme qui, voilà trois mois, était encore debout. Une tôle sert de toiture. Elle est soutenue par deux bancards de voiture. A l'extrémité de l'un d'eux pend une chaîne, qui sert maintenant de porte-manteau. Ses parois sont tapissées de vieilles toiles de tente, et sur le sol s'étalent quelques brins de paille et de vieux journaux. A quatre pattes, je range mon équipement, et c'est alors que j'aperçois dans un coin l'appareil téléphonique...

— Que faire ? J'écris, et dessine deux croquis.

Cous deux, la figure plaquée entre des sacs de terre, nous observons les tranchées allemandes, qui se trouvent à moins de cent mètres. Le soleil éclaire en plein les parapets de terre crayeuse que les Allemands ont rejetée — Leur première ligne est parallèle à la



notre sur la moitié de notre secteur, puis brusquement, elle vient vers nous. Cette partie n'est pas occupée, étant prise en enfilade. Elle est bouchée par des sacs de terre et des chevaux de frise. Certainement deux yeux guettent derrière ce barrage. Plus en arrière, à gauche, on voit un amas de briques et de poutres calcinées, où l'on devine des fondations et la route crevée des caves. Au milieu de tout cela se dresse une cheminée rectangulaire qui tient debout on ne sait comment sur la route d'un four à pain. Toute la terre environnante est crevée de trous d'obus, où gisent pêle-mêle, canés, fendus, des piquets de fils barbelés. Puis, des formes grises et bleu-horizon... les victimes de la dernière attaque attendent d'être enterrées. Plus loin, les restes d'un bois, dit "Bois-sabot". Les arbres brisés servent maintenant pour la défense, étant reliés entre eux par des fils barbelés. Près de nous, au premier plan, s'étend un réseau de fils de trente mètres de profondeur, où notre artillerie a fait deux passages de dix mètres de large: c'est ce qu'on appelle des brèches. Le sol est bouleversé, et ce sont des cadavres allemands, non ensevelis, qui dégagent cette odeur.

— T'as vu ? me dit Alphonse, voilà notre secteur à battre. Mais fais attention ! la femme n'est pas occupée, et en avant du "Bois sabot", il y a



un petit pote .... Tu le vois bien d'ici, il y a deux arbres fauchés, qui juste au-dessus forment une croix?

- Tu ....

- Et bien, il n'est occupé que le jour ...

- Compris !

- Tiens, regarde, face à nous ! il y a sûrement un abri de mitrailleuses ... ce matin, j'ai vu qu'ils y travaillaient .... Faut prévenir le pitaine.

- Quel pitaine ? le nôtre ?

- Non, le chef de bataillon.

- Mais quoi, on va donc attaquer ?

- Oui, les renforts montent cette nuit ... c'est pour demain au petit jour ...

Le soleil va disparaître derrière nous, et lance ses derniers rayons qui rougissent le ciel sur les lignes allemandes, pendant que du sol s'élève une brume blentée qui voile les tranchées de premières lignes. Pas un souffle de vent ne vient chasser cette odeur écoeurante ... Et penser que cela fait quatre jours que ces cadavres sont là ... Un fantassin qui tout à l'heure me parlait de la dernière attaque, en me désignant le cadavre d'un boche, m'a affirmé que le pauvre diable, blessé, avait hurlé toute la nuit ... ce n'est que le matin qu'une balle est venue le frapper à mort.





Il est là, à dix mètres, couché sur le dos. A la jumelle, on distingue très bien qu'il n'a plus qu'un pied. — Ce même fantassin m'a dit :

— Va donc voir la vache !

— Quelle vache ?

— Va ! prends la tranchée à droite, tu verras des copains !

Comme je ne sais que faire, j'y vais.

— Tiens, un artilleur !

— Salut, les amis, ça va ? Dites-moi, qu'est-ce que c'est que cette histoire de vache ?



— Qui aussi viens voir la vache ?

Qui général... Une voir domine le tumulte :

— Dis, caporal, faudra désigner un guide à tour de rôle....

— C'est pas moi qui bougerais pour voir c'te charogne-là ! répond un grincheux, qui lime un morceau d'aluminium dans l'espoir d'en faire une bague.

— Mais qu'est-ce que cela peut te faire, à toi, plat de nouilles ? Et s'adressant à moi :

— Viens avec moi, je vais te conduire.

Je suis mon guide, et j'entends encore une réflexion :

— J'mis d'avoir, les potes, d'faire ragner dix pèles, et avec le platte, on s'payerait un seau de pinard.

— T'as raison, Lafarfeuille !

— Viens fais le tour du trou, et suis moi....

A un carrefour, j'aperçois le cadavre d'une vache en décomposition. L'odeur est épouvantable, des centaines de mouches s'envolent, et pourtant nous ne sommes qu'au mois d'avril. J'en fais la remarque au fantassin....

— Ici, me dit-il, il n'y a qu'elles qui ne





crevent pas !

Les entrailles de la vache s'échappent du ventre, où sont plantées des baïonnettes. L'une de ces armes porte une pancarte où on lit : "Ci gît une vache, qui a donné son lait pour la France"...

— Mais, dis-moi, vieux, d'où peut-elle être venue, cette bête ?

— Figure-toi, quand les Boches ont occupé la ferme, il y restait du bétail. Ils avaient gardé cette vache pour son lait. La veille de notre attaque, la bête a fichu le camp, sans doute, et elle est tombée dans leur tranchée, puis a été tuée ... Voilà ce qu'on suppose.



— Mais crois-tu qu'il ne faut pas que les hommes soient devenus fous ou idiots pour avoir mis cette pancarte ?

— C'est juste, d'autant plus que c'est les Boches qui ont lu le lait !

Je ne sais pourquoi nous nous sommes regardés tous les deux.... Je revois encore sa face maigre et pâle, sa petite moustache noire, ses mèches de cheveux pointus dépassant sous son casque, et ses binocles qui lui grossissent seulement les yeux.... Il me dit :

— D'où es-tu ? de Paris ?

— Oui... et toi ?

— Idem, j'ai été employé dans une banque...  
Et toi ?

— Dessinateur.

— Ah!....

Des coups de feu éclatent au-dessus de nos têtes, des balles passent en miaulant, et quelques-unes frappent la terre.

— Foutons le camp ! on va pas se faire brauziller pour une vache, car ils doivent nous voir dans ce coin-là, les Fritz !

À son retour, l'un des copains nous demande :

— Y a pas de case ?



— Non ...

— Ce l'avais bien dit, reprend alors le grincheux. J'bougerais pas pour ça ... Vas de gones, tout de même ! fait-il en haussant les épaules.

Depuis deux heures, la nuit est complète et je rejoins enfin mon poste, après avoir bavardé avec les fantassins. Dans l'angle de la tranchée, je devine, perché sur une marche taillée à même la paroi, et à l'abri d'un créneau, la silhouette d'un quetteur...

Chaque fois que la lune se dégage des nuages, elle éclaire la plaine; alors l'homme se penche et fouille de ses yeux l'espace qui nous sépare des lignes allemandes. Il se retourne, entendant mes pas.

— Alors, rien de neuf, mon vieux ? lui dis-je à mi-voix.

Il me fait signe que non, et me demande :

— Quelle heure est-il ?

— Tu tombes bien ... 10 heures 20.

— Encore trente broquilles et c'est marré !

Presque tout le monde dort ... J'ai du mal à retrouver mon abri. J'entends le ronflement d'Alphonse, que je réveille en m'étendant près de lui. D'une voix pâteuse, il me demande :





— C'est toi ?

— Oui ... dors !

Mes yeux se ferment, mais ma tête travaille.  
Je songe que le calme de cette soirée ne présage rien  
de bon, et que parmi tous ceux qui dorment en  
ce moment, il y en a qui ne verront le jour demain  
que bien peu de temps ....





— Eh ! les artilleurs , debout !

Cet appel nous réveille en sursaut ,  
et nous apercevons alors la silhouette d'un homme , à  
genoux dans l'entrebaillement de notre entrée d'abri , et  
qui nous dit à mi-voix :

— Les renforts arrivent... voilà que ça  
commence .... salut !





Au dehors, nous trouvons déjà de l'animation. La lune est complètement cachée, et les Allemands lancent des fusées éclairantes. C'est à l'aide de ces lueurs que j'aperçois des figures. Un fantassin arrive, nous regardant sous le nez pour mieux nous voir....

— Ah vous voilà ! Voilà une heure que j vous cherche ! Quel est le sous-off de vous deux ?

— C'est moi, Alphonse .... et alors ?

— Allez trouver le chef de bataillon.

Alphonse part avec le fantassin, et seul je vérifie le téléphone.



— Allo, batterie Savarde ? (notre capitaine)  
— Allo ! c'est toi, Popol ?  
— Oui, c'est toi, Schmidt ? (brigadier  
téléphoniste au poste du capitaine).

— Dis donc, me répond-il, je crois que ça  
va ch....!

— Oui, un peu ! Bonne toutes les dix minutes !

— Oui, compris !

Dans la tranchée, des pas résonnent,  
des voix confuses chuchotent, des baïonnettes frottent  
les parois, des bidons et des bouteillons s'entrechoquent.

Un appel : " Par ici la deuxième ! Pas de bruit,  
Bon Dieu ! " — Je me fais tout petit pour  
laisser passer des hommes qui se suivent en rampant.

Une odeur spéciale se dégage de cette masse mouvante  
et mouillée de sueur. Il en passe toujours, et ce  
n'est qu'un murmure continu, coupé par des ordres :

" Pas si vite en tête ! — Attention, halte ! — En avant !  
silence, Bon Dieu ! — La troisième, faites passer ! "

De bouche en bouche l'ordre s'éloigne...

— Halte ! demi-tour la troisième !

Alors des grognements sortent de toutes ces  
bouches :

— Mais qu'est-ce qu'ils foutent ! Y en a  
donc pas un qui sait où on va ?



- Quelle ch....! voilà deux heures que ça dure!
- F'te dis, y s'sont gournés!
- Que tout le monde reste sur place!

Alors, dans ce sourd bruhaha, malgré l'ordre de garder l'équipement, on entend le bruit sourd des sacs et des musettes qui tombent à terre. Un casque, lancé nerveusement, vient rouler à mes pieds. Une fusée éclaire ce tableau... Les hommes à la figure blanche de poudrière, où la sueur a tracé de longs sillons, les traits fatigués par une marche de nuit, demeurent là comme étourdis, et ne bougent plus. Des caporaux passent, les sergents, les adjudants donnent des ordres... certains cherchent leur escouade, d'autres leur compagnie. Ils trébuchent dans les sacs, dans les jambes de ceux qui sont étendus et tiennent toute la largeur de la tranchée. — Tout ce monde cause, et pourtant un ordre s'impose : "Silence!" Quelques coups de feu, venus des Boches, arrêtent un peu ce bavardage, qui reprend aussitôt.

- Eh! les gars, d'où venez-vous?

Plusieurs voix me répondent en même temps :

- De Saint-Jean, voilà deux jours que nous sommes débarqués à Tahmy, après un repos de cinq jours .... — Qui es-tu?



L'homme qui me fait cette demande est à côté de moi depuis un moment, sans que je l'ai remarqué. Je réponds :

— Téléphoniste artillerie....

— Ah ! Où est-on exactement ici ?

Les fantassins se rapprochent pour entendre...

— Juste en face de la "ferme Beau-séjour".

Un homme à ce moment s'adresse à celui qui m'a questionné, et lui dit :

— Voyez, mon lieutenant, je vous l'avais bien dit!...

### — L'attaque. —

À l'horizon, un filet de couleur bleu clair sépare le ciel de la terre. Le vent se lève... on distingue de gros nuages bordés d'une teinte jaunâtre vers l'est. Puis, peu à peu, la lumière augmente, et le vent soulève maintenant la poussière; enfin les choses prennent forme.

Étonné, on regarde autour de soi, et on se demande comment tous ces hommes sont ici, et d'où ils viennent. Les uns sont calmes, réservés, soumis, et d'autres d'une nervosité extrême. — Le sifflement de mon appareil retentit, et m'arrache à ma contemplation.





— Allo ! ça va ?

— Oui !

Alphonse, maintenant, arrive et m'explique :

— Se toi va commencer à cinq heures trente ... Vers six heures, les fantassins partiront, mais l'heure exacte va nous être donnée par le télé au dernier moment. Prépare une ou deux bobines en plus, nous partions avec eux ... pour ça, attendre les ordres ... Et voilà ! Tiens, bois une lampée, j'ai de la quiole !

Instinctivement, je regarde ma montre : il est cinq heures sept ... Puis mes yeux vont se fixer







- sur tous ces hommes, et je suis étreint par une émotion impossible à contenir.

- Allo! c'est toi, Paul?

- Allo! oui ....

- Prends l'heure exacte ... il est 5 heures 8.

- Compris!

Dans la tranchée, on distribue de la "gricole" et du café... Une pluie fine fait luire les casques et rend le sol mou. Des mitrailleurs se disputent en passant avec les hommes qui ne se dérangent pas. Arrivent des brancardiers .... une voix se fait entendre:





— Tiens, voilà nos futures voitures ! Prenez vos billets !

Un officier passe, et demande de la place, vaguement. Quand il est éloigné, quelqu'un fait une réflexion, dont je n'entends pas la fin :

— T'as vu la bouaïque ? S'il n'est pas crevé aujourd'hui, c'est que ....

— Allo ! préparez vous à observer ... on va tirer !

La pluie a cessé, et la brume a disparu.

— Hé, Alphonse, il est 5 heures 48 ...

Lorsqu'enlevant les jumelles de ses yeux, il me répond :





— Ça va ....

5 heures 29 ... encore quinze secondes...  
Une pièce, puis plusieurs ... un roulement... on  
dirait un orage formidable qui déchire l'air matinal.  
Puis des miaulements, des riflements plus ou moins  
aigus .... Des explosions soulèvent la terre des tranchées  
allemandes, le sol tremble sous nos pieds. Je suis  
couché, aplati contre la terre ... des secousses sèches  
détachent les cailloux du parapet ... j'ai l'impression  
que la terre fuit sous moi ... Les écouteurs aux oreilles,  
j'entends une multitude de commandements, de sonneries  
et d'appels.

— Allo, batterie Savande ?

— Allo, Paul ! ça va ? les fantassins  
partiront à 6 heures 5, heure H.

— Oui.

Les hommes sont là, équipés, tous debout.  
Par leurs gestes, je devine leur état d'esprit. Voilà  
vingt huit minutes que le bombardement est commencé,  
et grande est leur surexcitation. Les uns courent,  
d'autres circulent, couchés en deux, en se bouchant les  
oreilles de leurs mains. Les commandements sont lancés  
à pleine voix, ou par gestes. — L'air est lourd,  
de la fumée se répand. Des balles viennent frapper  
les parapets, ou passent, tels des insectes invisibles,





avec un bruit comme feraient des doigts pinçant les cordes d'un violon.

Une explosion violente a ébranlé tout ce coin de tranchée... une fumée noire nous environne, une pluie de terre s'abat sur nos épaules... Les Boches répondent... Courbés, aplatis sur la terre, tous, nous attendons... quoi? la fin, peut-être.... Des fusants éclatent, une grêle de billes de plomb nous fouette, les culots tombent en lourdonnant, et l'un d'eux vient briser la jambe d'un homme, tandis qu'un éclat en blesse un autre. Plus loin, on entend des cris de douleur, malgré le tumulte, et des lance-canoniers courent.



- Quelle heure est-il ? me demande Alphonse.
- 5 heures 52.

Ses chefs de section entraînent leurs hommes vers les escaliers de départ.... Ma poitrine se gonfle, un sanglot me monte à la gorge, un tremblement nerveux me secoue, mes dents claquent.... Les hommes se regardent, leurs yeux sont fous, leurs gestes brusques, ou alors complètement brisés. Certains rient, d'autres marchent comme des ivrognes... deux malheureux pleurent... Un coup de poing me frappe le dos, et un grand diable, les yeux rouges, me crie :

- Cachez, vous, de ne pas faire comme ceux de la dernière fois, ou j'vous sors les tripes !

- De faire quoi ?

- Vous tirer dans les reins !

- C'est pas un peu dingue ?

Pauvre type.... est-il fou?... non....

Nos obus continuent de passer au-dessus de nos tranchées, si près que malgré soi, on baise la tête, et le bruit est assourdissant. Là-bas, les lignes boches sont presque nivelées, et dans la fumée montent des gerbes de terre d'où jaillissent des débris de toutes sortes.... Je distingue un corps qui retombe après avoir plané dans l'air durant quelques secondes.... Le téléphone m'annonce :

- Heure H : 6 heures 5, et halte au feu



jusqu'à nouvel ordre ....

Dernière moi, dans la tranchée retentit un commandement, suivi d'un cliquetis d'acier :

— Baïonnettes aux canons !

Une heure ... six heures une ... ils sont tous prêts ... Une heure deux ... trois ... quatre ... un hurlement, puis des cris incompréhensibles lancés à pleins poumons par des milliers de poitrines ... Les hommes, comme poussés par une force insoupçonnée, bondissent hors de la tranchée ...



Ils sont tous partis ... Les mitrailleuses allemandes fauchent.



Dans ma poitrine, mon cœur bat à tout rompre... Là, à quelques pas d'Alphonse, un corps se tord, et par ses multiples soubresauts, glisse jusqu'au fond de la tranchée. À droite, je n'entends qu'une plainte et le bruit mou d'un corps qui s'effondre... J'aperçois une tête recouverte d'un casque qui cache la face, et un bras qui remue de droite à gauche, ayant l'air de commander : "halte !"

Ses balles allemandes sillonnent l'air, les fusants se succèdent sans arrêt, pendant que les 130 explosent en projetant dans l'espace leurs éclats qui bourdonnent. Je me fais de plus en plus petit, je voudrais devenir de la grosseur de ce minuscule animal, de cette fourmi, qui sur la terre, devant moi, court, affolée par la bêtise humaine. L'air est épouvantable, le nez et la gorge se dessèchent, les yeux piquent et pleurent. Alphonse me hurle :

— Allonger le tr sur tranchée VK !

— Allo .... oui ....

Dans la plaine, à trois cents mètres de nous, un fantassin, à moitié tenu dans un trou d'obus, fait à l'aide de panneaux le signal : "au trot !" Dans la tranchée, les renforts sont prêts à partir....

— Allez, la cinquième, par ici !

Une galopade, des hommes qui se bousculent,



des cris, des appels, et dans ce tumulte, une clameur :

— Allez les gars !

Et les parapets s'effondrent sous les pieds des hommes qui s'élancent.... Ils sont partis, ils courent dans la plaine sous une pluie de fer et de feu... les mitrailleuses boches tirent sans arrêt, et les obus fracassent tout. La première ligne allemande est prise... on aperçoit au milieu d'une fumée intense le dos de nos fantassins. Des signaleurs demandent d'allonger le tir.

— Allo, observatoire ?

— Allo, mon capitaine ?

— Aussitôt la tranchée VK prise, vous vous y rendez, et ferez le réglage sur le boyau BVK, en avant du bois "en fer de lance"....

Nos canons bouleversent le sol, qui saute, qui se disloque... Une gerbe de terre me frappe, je ne vois plus clair, je suffoque, je veux cracher, et je n'ai pas une goutte de salive. Les yeux larmoyants, j'entrevois Alphonse qui saigne à la figure.

— C'est rien, me dit-il, ... et toi ?

Un 77 percutant est tombé à un mètre devant lui.

Par instant apparaît l'amas des matériaux de la ferme Beausséjour. Sa grande cheminée de briques s'est écroulée dans un tourbillon de poussière rouge. Nos



fantamins progressent, se faufilent, courbés en deux; et ceux que les balles frappent culbutent.

— Le "bois en fer de lance" et la tranchée VK sont prêts, m'annonce le téléphone.

— Bien, mon capitaine, nous partons...

Je déroule une centaine de mètres de fil, et passe dans l'axe de la bobine un morceau de bois, pour que celle-ci tourne et divise le fil à mesure que j'avancerai. — Notre tir devient furieux, tous les départs se confondent, et c'est un roulement continu.

— Mais?... je ne me trompe pas, nos fantamins font demi-tour... les Poches reviennent! me crie Alphonse.

Notre tir redouble d'intensité, nous apercevons nos fantamins tapis dans les trous d'obus. Ils tiennent, la fusillade fait rage, les grenades entrent en jeu. Deux avions nous survolent... des Allemands? non...

La troisième vague part... les hommes courent, se couchent, font des bonds à droite, à gauche, et les voilà à cinquante mètres de nous...

— Allons-y! me crie Alphonse.

Quelle force mystérieuse nous pousse, me fait courir ainsi, équipé, encombré de quatre bobines, d'un appareil, de musettes et de bidons? Est-ce la peur? non, nous faisons demi-tour...



Est-ce de voir les autres, ceux qui courent, ou la rage  
de voir ceux qui ne courent plus ? Je ne sais pas,  
mais on y va, sans penser, la tête vide.

Après cent mètres de course, le fil  
me retient. Je me couche, je déroule cent mètres, fais  
une ligature, et je repars. Je saute dans un trou,  
et je tombe près d'un fantassin tué...



Par bonds, les fantassins avancent...  
Mon Dieu ! que les cinq ou six cents mètres qui nous  
séparent de cette tranchée me semblent longs !

— Allo, capitaine Savarde ?

— Oui !



— Allongez ... les fantassins le demandent.

— Encore deux cents mètres, et nous y sommes!  
me crie Alphonse.

Une ligne de fantassins creuse des trous, les autres troupes avancent toujours. Quel terrain! on se batte dans des débris de toutes sortes, dans blés, dans des cadavres.... Je saute dans un tronçon de boyau, en même temps qu'une dizaine de fantassins.

Une rafale de 77 nous couvre de terre, la fumée est atroce, les mitrailleuses allemandes, affolées, fanchent dans toutes les directions. Mon téléphone appelle :

— Allo ! êtes-vous à la tranchée VK ?

— Non, à cent mètres ...

— Bon, dépêchez-vous !

Chose bizarre, à ce moment, une grande joie m'envahit : ma ligne n'est pas coupée ! —

Il nous semble alors qu'il y a du flottement dans la mêlée, et que se produit une légère accalmie. Que se passe-t-il ? J'en profite pour dérouler du fil, pendant qu'Alphonse observe. Un bond, et nous voilà dans un creux de terrain. La canonnade reprend de plus belle, les Boches contre attaquent. Nous aplatisant le plus possible, nous ne bougeons plus. Seuls nos yeux remuent dans notre figure collée au sol. Les obus éclatent tout autour de nous, les



déplacements d'air nous collent les vêtements sur le corps, et les graviers, projetés dans souffle chaud, nous cinglent la figure et les mains. Alphonse est si près de moi que nous ne faisons qu'une même masse, ... pas une parole ne sort de nos bouches. A dix mètres de nous, un fantassin s'abrite derrière un Allemand mort. Plus loin, j'aperçois trois casques qui remuent, juste au niveau du sol. Plus loin encore, deux corps bleu-horizon



sont étendus. Morts ? peut-être ....

Je ne regarde plus rien, je cache ma tête dans mes bras ... et soudain, je pense à ma femme, à tous ceux que je connais, et toute ma vie



défile dans ma pensée... Je me sens perdu, c'est la fin... à chaque marmite qui éclate, je me dis : c'est pour la suivante... mon cœur bat, ma tête me fait mal, je me recroqueville nerveusement.

— Allons, vite par ici, vient de faire entendre une voix derrière moi. Et quelques fantômes s'écroulent littéralement dans notre trou, l'un si près de moi que le canon de son fusil me frappe derrière la tête.

— Allons-y ! prononce la même voix. Ils se relèvent... un sifflement déchire l'air, une explosion fait trembler le sol... des cris, des plaintes se





font entendre, une pluie de terre s'abat.... Affolés,  
d'un seul élan, nous parcourons cinquante mètres,  
puis, dans un entonnoir, nous reprenons respiration.

— Allo, capitaine !

— Allo, où êtes-vous ?

— Allo, à cinquante mètres de la tranchée...

Alphonse me dit :

— Votre infanterie avance... la contre-attaque  
boche est dans les choux !

Des hommes passent en courant... une  
grêle de balles s'abat...

— Tu viens ?

— Oui !...

Nous dégingolons dans la tranchée VK,  
nervis par un fantassin... Il est essouffé, rompu. Sa  
sueur coule sur son visage comme le ferait l'eau de  
la pluie. La bouche est cerclée de noir, et ses lèvres en  
se relevant laissent voir ses dents sèches... Il nous  
demande à boire. Nous n'avons plus une goutte de  
liquide. Alors, avec sa langue, il ramasse autour de  
ses lèvres la sueur qui perle...

— Allo ?

— Allo ! ici, capitaine Savard.

— Bon, tirez avec des fusants, pour régler.

— Bon....



- Eh! Alphonse, attention!
  - Allo, on tire!
  - Bon ... ou! Première, trop à droite cent mètres, trop long cinquante mètres.
  - Compris!
  - Allo, deuxième trop long cinquante mètres.
  - Allo! on tire .... attention .... parti!
  - Allo, ou! Première trop long vingt mètres.
  - Allo, observateurs ....
  - Allo, ici!
  - Allo, revenez aussitôt que ....
  - Allo! allo! .... allo! ... allo! ... Bon Dieu!
- Plus rien! Bon Dieu! Alphonse, la ligne est coupée!
- J'm'en fous, le tir est réglé! me répond-il. Et qu'est-ce qu'ils disaient?
  - Revenez aussitôt que .... et puis macache!
  - Et bien, restons-là jusqu'à ce que le calme soit revenu un peu ...

Je regarde ma montre ... elle n'a plus de verre ... il reste juste une aiguille, la petite, qui marque huit heures. — Les Allemands tiennent en arrière de nos anciennes lignes avec de grosses pièces, et arrosent la plaine avec des 77. Quelques rafales de balles. C'est le calme après un tel tumulte. Nos 77 ne tiennent plus. Nous marchons avec quelques





hommes qui reviennent blessés de l'engagement. En  
 suivant cette fameuse tranchée V K, nous arrivons à un  
 carrefour où le sol est presque nivelé. Nous trouvons là  
 des prisonniers boches. Tristes figures, pleines d'effroi, de  
 fatigue ... et de saleté.

J'avance péniblement, j'ai un mal de  
 tête fou, mes oreilles bourdonnent, je suis "vanné". Nous  
 marchons à découvert, tellement les restes de boyaux sont  
 encombrés. Nous rencontrons sur notre chemin un tout  
 jeune signaleur, tombé la face contre terre, ses mains  
 tenant encore ses panneaux tordus. — Alphonse et moi,  
 nous cherchons à nous orienter pour retrouver notre point



de départ, mais c'est civieux, comme nous n'avons  
jamais vu le profil du parapage de ce côté, rien ne  
nous procure un repère, et nous avançons au hasard.

Je songe enfin à suivre ma ligne : c'est ce fil qui va  
nous guider. Alphonse me tend son bidon de goutte...

— Bois ! me dit-il.

— Bien, t'en as donc encore ?

Nous trébuchons dans un trou. Le fil,  
dans ma main, n'a plus de résistance... Coupé !  
Zut ! je ne cherche pas l'autre bout .... En route vers  
l'arrière par n'importe quel chemin... Nous glissons dans  
un bout de tranchée. Là, gisent des Allemands, morts.  
Et sur le parapet, des nôtres sont étendus, inertes.  
Des blessés attendent du secours. D'autres, qui peuvent  
marcher, se soutenant mutuellement, s'en vont vers l'arrière.

Entre deux mamelons de terre, nous découvrons une  
mitrailleuse allemande entourée de ses servants morts.

Plus loin, nous croisons un Allemand au visage  
ensanglanté. Un de ses bras tombe inerte le long de  
son corps, et avec sa main valide, il cherche à se faire  
un pansement à la tête.

Nous marchons dans ce chaos, luttant,  
tombant, fatigués, l'estomac vide. La tête me tourne,  
mes yeux se voilent, j'ai faim. Etouardi, une peut-être  
de la queue d'Alphonse, j'avance péniblement,





au milieu des blessés et des morts, sur cette terre trépidée, bouleversée, éclatée, sans entendre presque les balles perdues qui passent en chantant dans l'air empesté. Je sens que je faiblis, mes jambes s'amollissent. Je veux marcher quand même, et je rage de me voir ainsi. Un blessé m'appelle : je l'aide à faire son pansement... il me raconte des choses que je n'entends pas. Je suis semblable à une brute... je le laisse-là... il me quitte un moment, puis s'arrête. Je me retourne... Où est, mais, où est Alphonse ? Nous nous sommes perdus... tant pis !

Des brancardiers transportent des mourants...

Que ces cris sont donc terribles ! Et là, des morts, à droite,





à gauche, partout... Il y a trois heures, tous ces hommes criaient en se ruant à l'avant... maintenant, toutes ces poitrines sont trouées, toutes ces bouches sont muettes...

Je me traîne, j'ai envie de pleurer... Ce que j'ai sur le dos me pèse terriblement... Avance donc!... je suis en rage, j'ai faim, j'ai soif... Je m'étourdis de plus en plus... suis-je fou? non, c'est





pourtant vrai, tout ce que je vois là... Je suis saoul  
d'horreur, de bruit, et d'alcool...

Alors, encore un effort, il faut que  
je sorte de ce boyaux... marche à découvert, et avance,  
Paul... — Des obus éclatent encore, les boches arrosent  
leurs morts de ferraille... Je me couche sur le sol,  
et alors j'entends des appels et des plaintes... A dix  
mètres de moi, dans un trou, sont étendus deux fantassins.  
Je me glisse vers eux... mon sang se glace... je ne  
puis parler ni agir... L'un a les deux jambes brisées,  
ses yeux vitreux dans sa face blanche regardent le ciel...  
il ne bouge pas. L'autre se tort sur le sol, et ne cesse



de crier des mots incompréhensibles ... Je ne vois pas sa blessure. — Que faire ? appeler ? il ne passe personne. Je demeure près d'eux, la tête vide, hébété, sans volonté, devant ces corps qui souffrent ... Tout à coup, la main de l'un d'eux serre fortement ma jambe, son autre main griffe la terre, et un râle sort de sa bouche en même temps qu'un flot de sang. Puis ses yeux s'ouvrent tout grands, se voilent ... un hoquet ... Enfin sa main desserre son étreinte ... je la prends, et la pose sur sa poitrine ... c'est fini ...

C'est un fou, droit devant moi, les yeux fixés, je continue mon chemin. Et je m'arrête





de nouveau ... Quoi ? te voilà toi, pauvre vieux, te voilà, toi qui hier m'a conduit voir "la vache" ?... c'est toi, ce cadavre, où à ta main gauche brille une alliance, c'est toi, l'employé de banque, cette logne bouseuse ... Ah !... adieu ...

Allons, avance, Paul ... fuis ... va voir tes copains, à l'échelon ... va, marche .... mais marche donc ! avance !... Mais quoi, est-ce possible ?... lui aussi est là ?... On dirait qu'il dort... Pauvre type, il n'a pas été bien loin, puis dans ce réseau de fils barbelés comme dans une toile d'araignée. Non, mon pauvre vieux, tu n'iras pas voir Givard à l'échelon ... Je le revoie, tout réjoui de penser qu'il avait un "pays" à l'échelon... puis j'entends encore le son de ses paroles lorsqu'il m'a dit : " je me suis fait cueillir ! " Maintenant, de cette bouche entr'ouverte, qui laisse voir des dents jaunies par le tabac et rongées par l'alcool, il ne sort plus un souffle, plus rien...

Alors, interrogeant ce cadavre, je lui demande :  
" Que faudra-t-il lui dire à Givard, à ton pays ?..."  
Et ce moment une voix m'interpelle :

— Eh, vieux ! c'est un blessé ou un mort ?

— C'est un mort, ... oui, il est mort ... c'est

Capucin ! dis-je aux lancardiers.

— Quoi, un capucin ? t'es pas louf ?





reprend-il en s'approchant, pendant que je m'éloigne en parlant à moi-même : "Non, je ne lui dirai rien, à Givard..."

J'en ai assez ... je voudrais marcher les yeux fermés, c'est impossible, je butte à chaque pas... Me voilà à cinquantes mètres de la tranchée que nous avons quittée. Je me reconnais, à présent. Il fait lourd, l'odeur est écœurante... une femme grise est là étendue sur le dos... Je m'arrête un instant... juste le temps de penser que cette chose, ce pourrait être moi... Dire que c'est ainsi que je serais !... une figure qui grimace, boursoufflée... un cou gonflé, serré par le col de la veste...



des yeux perdus dans une anxiété violacée... une bouche  
aux lèvres gonflées, prêtes à éclater... Et ces mains ! Il  
semble qu'il n'y a plus de chair sous la peau trop  
grande, qui laisse presque voir les os, tel un tissu léger  
posé sur une armature de fer... Comme ce corps est  
aplati ! on croirait qu'il entre lentement en terre... Sans  
la culotte se dessinent deux jambes amaigries, et à  
l'une d'elles il manque un pied...



Mes yeux se voilent, et c'est dans  
un brouillard que j'aperçois la silhouette confuse de  
plusieurs blessés qui vont lentement vers l'arrière... Avec  
eux, je regagne la tranchée. Au milieu d'un grand



désordre, je parviens à retrouver notre "villa", comme  
disait Alphonse. Je tire sur mon fil, que je rembobine.  
En me voyant, un fantassin chante : "Et pendant  
c'temps-là, je tourne la manivelle ..." Je le regarde.  
Lui me sourit, en disant :

— Oh ! mon vieux, après nous la fin du  
monde !

Il a l'air d'un fou ...

Mon regard se porte vers les terrains conquis.  
Que de peines, que de victimes pour si peu de choses !  
Une fumée lourde plane, noire, jaune au vert, et  
dans ces tâches de couleur qui se fondent, quelques  
éclairs oranges donnent une note brillante à ce voile de  
deuil ... En embrassant mon fil, je cherche des yeux  
notre abri de ce matin. La couverture à Alphonse que  
nous avions oubliée est recouverte de poussière, et des  
pieds boueux y ont laissé leurs empreintes. Dans le fond  
de l'abri, je distingue une tache blanchâtre. En fixant  
bien, je m'aperçois que ce blanc est maculé de rouge...  
c'est un pansement. Alors, je me souviens du fantassin  
qui ce matin, tout au début, est tombé-là ... sur le sol,  
on distingue encore une traînée, celle d'un homme, et  
dans la boue, des gouttes de sang se mélangent à  
la terre. A droite, sur ce qui reste du parapet, gît  
un cadavre ...



Je suis écœuré de ce spectacle, et je m'énervais à tirer sur ce fil qui s'accroche et me coupe les doigts... Je tire un bon coup, plus fort, plus rageur que les autres, et le fil casse... Tant mieux, comme cela c'est fini... J'ai mal à l'estomac, j'ai faim et j'ai soif... Alors je m'équipe de mon manteau, de ma musette, de mes bidons, du téléphone et de boîtes, et allez, en route, en route, avec de tout cela... Et, suivant le boyau de grande communication, je me dirige vers l'échelon, vers les copains, et vers le sommeil, qui lui seul fait oublier...





## Relèves et déplacements

Depuis quelques jours, des bruits circulent. Nous allons, soit disant, partir au repos. Personne n'y croit. Et pourtant, nous recevons l'ordre à 17 heures : demain à trois heures, départ...

La relève se fait dans de bonnes conditions, et après avoir parcouru une vingtaine de kilomètres, nous arrivons à Epense. Il est dix heures. Le village où nous sommes n'a pas souffert du passage des Allemands, et nous sommes bien cantonnés. Il y a des listes : c'est la nuit au pinard... A midi, la batterie boit. A deux heures, la batterie est saoulée...

Soudain, à cinq heures, sonneries de trompettes... Alerte... Par conséquent, les Boches attaquent. La batterie remonte en ligne, dans un triste état. Au moment du départ, et à mon grand étonnement, je suis désigné pour rester au village avec un homme, afin de garder du matériel et des chevaux éclopés, et





cela jusqu'à nouvel ordre. Nous sommes logés chez de braves gens, et nous passons là huit bienheureux jours. La batterie revient au repos. Quelle était donc cette attaque? Les Allemands ont percé nos lignes en direction de <sup>St</sup> Meinichould, mais ont été repoussés. — Enfin, après trois semaines de repos, nous remontons à nos anciennes positions, et je reprends mon poste. L'échelon reste à Eperse pendant un mois.

— La porte d'un carnet de route me fait relater de mémoire ce qui suit:

Nous nous embarquons à <sup>St</sup> Meinichould



113



Entrée Sud est  
de Ralsicourt (Marne)  
le 30 avril 1915  
P. Fauriol



115





pour Hébuterne, près Amiens, où les Allemands déclenchent une violente attaque. Le débarquement a lieu à Amiens. Nous cantonnons à Picquigny, dans une scierie, où la paille est remplacée par des copeaux ou des planches.

Mais, pendant notre voyage, l'attaque allemande a été arrêtée. Aussi, pendant quinze jours, attendons-nous des nouvelles. Nous passons notre temps à remettre notre matériel en état, à écrire, et à pêcher des anguilles dans le canal. Je fais quelques croquis.

Nous embarquons à huit heures du soir pour rejoindre une fois de plus Marigès, et nous trouvons alors de nombreux travaux récents dans



le recteur.

Nous restons quelques jours en position, et de nouveau la batterie part au repos. Après trente cinq kilomètres de marche en pleine nuit, nous arrivons à Courtisols, à douze kilomètres de Châlons. Nous sommes passés en revue par le général Berdoulat. — Et le 9 août, à huit heures, je pars en permission de quatre jours...

Le 11 août, à la gare de l'Est, je quitte ma femme en pleurs, les parents et les amis. triste voyage de retour. Je rejoins ma batterie à Berzieux.

(Je recommence mon carnet de route. J'ai avec moi une petite boîte d'aquarelle).

L'échelon est campé dans un bois, où chacun se fait un abri, car toutes les nuits les Allemands bombardent cet endroit, ainsi du reste que Maffricourt, où se trouve notre ravitaillement. Il y a des morts et des blessés. — Je monte au poste du capitaine. On découvre de là Ville-sur-Courbe, la Main de Marigot et le "bois Chausson". Notre position est située en avant de la "ferme de l'Arja", à l'angle de la route de Courtisols à Ville-sur-Courbe. C'est une position très mauvaise, et repérée par les marmites (les 110) qui tombent à moins de cent mètres, et dont les éclats font





Poste d'observations  
Berzieux 1915  
A. J. J. J.

des victimes.

C'est aujourd'hui le 22 août, jour anniversaire de notre baptême du feu en Belgique. Et la tuerie continue toujours ....

Je pars à Dommartin - la Planchette chercher du matériel téléphonique neuf. Qu'est-ce que cela veut dire ? Je passe par Berzieux, dont la description est simple à faire : il ne reste rien. Même le cimetière est entièrement retourné, et les pierres tombales servent maintenant d'abris aux vivants.

Grand remue-ménage dans le secteur,





Il arrive beaucoup d'artillerie. Tout le personnel disponible travaille à notre nouvelle position de batterie qui sera à découvert. Nous creusons des casmates, des abris et des dépôts de munitions, car il sera impossible de ravitailler de jour.

Les journaux nous apprennent une grande victoire russe vers le golfe de Figa.

— 27 août 1915. Féléve. Nous partons mettre en batterie derrière Mariges, à la ferme des Bonnyères. A 22 heures éclate un orage formidable.

— 28 août. Après une nuit pénible sous une pluie violente, la batterie est en position.





À 10 heures, Schmitt, trois téléphonistes et moi, nous montons au poste d'observation du capitaine qui se trouve en deuxième ligne. Installation des lignes. Je fais le croquis et le plan des positions allemandes pour le commandant. Le secteur est calme.

1<sup>er</sup> septembre — De tous côtés ce ne sont que des travaux de terrassement. Le génie construit de grands abris souterrains pouvant contenir une compagnie. Il arrive ici des pièces de tous calibres : 75, 65 de montagne, 155 long et court, 120, pièces marines de 970 montées sur plate-forme, mortiers de 370, tout cela camouflé, caché, camouflé. — Il paraît qu'à



l'arrière tous les cantonnements sont occupés par de l'infanterie.

Je reçois de ma femme une lettre m'annonçant la mort d'un de mes oncles aux Dardanelles. Depuis le début de la guerre, c'est le troisième deuil dans ma famille. — Partout des morts... zut! j'ai le cafard...

Tous les brigadiers sont demandés par le fournisseur. Nous recevons la tenue bleu-horizon... Ah ça, mais, qu'est-ce que cela veut dire? Nous sommes beaux. Comme des "bleus"!





Avec le lieutenant Denis et six hommes, je monte à la cote 181 pour installer un autre observatoire. Nous ne travaillons que la nuit au terrassement. Les madriers, les plaques de tôle demi-rondes, les rondins, les sacs à terre, tout cela est amené à bras d'hommes dans les boyaux. Quel boulot ! Vivement qu'il fasse jour, qu'on puisse se reposer.

La batterie change de position pour la troisième fois, et viens se placer derrière la cote 92, contrefort du promontoire de Minancourt. L'échelon est à l'abri derrière la côte. Près de la batterie



121



se installe également une batterie de 105 à tir rapide. Au début du boyau qui conduit à la cote 181, un mortier de 370 (Dupon) est prêt à se faire entendre, de même qu'une pièce de marine de 133, d'une portée de 24 kilomètres, commandée et servie par des marins. Le pointage se fait par avions. Les deux pièces sont camouflées par des toiles peintes. Des équipes du génie et d'infanterie creusent des boyaux profonds de deux mètres et larges d'autant, et recouvrent par la suite de grillage, de carton bitumé et de terre. Ils sont alors complètement invisibles. — Les dépôts de munitions souterrains sont remplis d'obus, de coïnes de grenades, de craponillots — Les lignes téléphoniques sont triples : deux fils aériens, et un fil sous terre. Nous avons reçu pour chaque pièce des ponts en bois portatifs, pour faciliter le passage de nos voitures par-dessus les boyaux et les tranchées.

Actuellement, notre batterie est cachée par un bois artificiel, et dès qu'un avion est signalé, personne ne doit être dehors.

6 septembre 1918. — Nous continuons les travaux, et il faut se presser. Le poste du capitaine est relié à la batterie, au poste du commandant et au poste d'observation latéral (cote 181). Sans beaucoup me tromper, je pense que nous avons déroulé de dix-



-huit à vingt kilomètres de fil, et les téléphonistes en ont "marre". Moi aussi, du reste. - Ce ne sont qu'allées et venues d'officiers consultant des cartes et des plans directeurs. Quelle animation! quelle fièvre! quel travail! et que d'hommes qui grouillent!

Calme dans le secteur. Cela devient inquiétant. Il fait un temps superbe.

Maintenant que l'observatoire est terminé, jetons un coup d'œil sur l'ensemble des défenses allemandes.



122



Devant moi s'étend la Main de  
Wariges. Au premier plan, le ponce. Son versant  
gauche est neutre; le haut est occupé par quelques  
postes avancés allemands. Ensuite, et plus loin, viennent  
l'index, formidablement défendu; le médium, où on  
aperçoit des tranchées et de grands boyaux de communi-  
cation. De l'annulaire, on ne voit que le sommet.

L'extrémité de chaque doigt aboutit en pente douce  
dans une petite vallée désignée sous le nom de "ravin",  
car l'autre côté de cette vallée est formée par une  
colline aux pentes beaucoup plus rudes, et qui porte  
au sommet un ouvrage très fortifié, "l'ouvrage de la  
Défaite." — Plus loin, formant la ligne d'horizon,  
sur une crête plus élevée, à la droite de notre secteur,  
on aperçoit un bois, où il ne reste que des troncs d'arbres.  
Il a l'aspect d'une formidable chenille, aussi —  
s'appelle-t-il le "Bois de la Chenille". — Enfin, à  
l'extrême droite, le Mont Cêtre.

Dans la plaine, devant le poste,  
et au premier plan, des réseaux de fils barbelés, des  
tranchées, des réseaux et des tranchées. Puis une  
première ligne allemande traverse le ravin, descendant  
de "l'ouvrage de la Défaite" pour rejoindre l'index  
de la Main de Wariges. Cette tranchée coupe deux  
petits bois: à gauche, le "Bois en fer de lance", et



le "Bois en demi-lune", qui marque le centre de notre secteur. Ce bois est désigné comme un repaire de mitrailleuses. La tranchée porte le nom de "Ton Cépité". — Deux autres lignes de défense suivent parallèlement la première ligne, mais comme elles sont en contre-bas, nous ne pouvons les voir : elles nous sont indiquées sur les plans directeurs par les repérages et les photographies d'avions.

14 septembre 1918. — D'après ceux qui viennent de l'arrière, tous les villages sont remplis de fantassins. — Plusieurs avions allemands nous survolaient... Un ordre très sévère a été donné : "Tachez-vous !" — Aussi a-t-on placé en plusieurs endroits des clairons ou des trompettes qui signalent l'arrivée des avions. Le génie installe une ligne de Decauville entre la route de Marigny et le Fromentaire de Minancourt.

Près du pont de Minancourt, deux manivales sont tombées sur un train de matériaux, et deux artilleurs ont été tués.

Tout le long de la ligne, des dépôts de munitions sont creusés dans la butte, je suis étonné du calibre des bombes à ailettes, dites "craquillots" : 38 mm.



Je reçois l'ordre de rester à l'observatoire.  
Cela me convient parfaitement: j'ai un poste bien  
installé, bien construit, et une vue merveilleuse sur  
le secteur. En attendant l'attaque, je vais visiter  
l'installation de la pièce marine. Quel beau morceau!  
Et les marins sont aussi de bons terrassiers, car leur  
travail mérite une citation. Seul le Génie les aide  
pour le boisage, pendant que des équipes de camou-  
fleurs cherchent toutes les combinaisons possibles pour  
faire disparaître les traces de ces travaux.

Le capitaine me téléphone, et me fait  
mettre à la disposition du lieutenant Denis pour une  
journée. La chose accomplie, je dois partir demain  
à six heures avec un attelage, pour prendre des tôles  
enroulées dans un dépôt près de la ferme de l'Oraya.





## Un héros

Devant son avant-train attelé, Gallichon met son casque, et, dans son perpétuel sursaut me dit :

— J'y suis !

Alors, à cheval, et en route !

Il fait beau, et cette corvée est pour nous une ballade.

Chemin faisant, nous nous rendons compte que l'arrière des lignes n'est qu'un immense chantier.

Que de travaux ! Que de troupes ! Nous sommes "éparés", et c'est la première fois que nous voyons une préparation d'attaque aussi importante.

Tout en discutant, nous voici dans les ruines de Bergiens. Quelques maisons qui entourent l'église et le cimetière sont encore debout, quoique durement touchées par les shus. Le reste ne forme plus que des tas de décombres. Nous faisons



Halte dix minutes, et j'en profite pour faire un croquis.  
Parmi toutes ces ruines, des hommes se faufilent, remuent, retournent les poutres, les briques. Et pour trouver quoi ? un tuyau de tôle pour une cuisine ou une cagna, une porte épargnée par le feu, un volet ou une fenêtre, des tuiles. Tout ce qui gît ici servira encore et, dans huit jours, ces choses brisées se trouveront réparties dans les environs, et feront des "heureux". Même les pierres tombales, qui deviendront, pour certains d'entre eux, des toitures et des pare-éclats.

Galichon me demande :

- C'est loin, ce dépôt de matériel ?
- Ma foi, je n'en sais rien ! Je ne sais qu'une chose : Porassand, le chef artificier, m'a dit que c'était dans les parages de la ferme de l'Araya
- Eh bien, tiens, regarde !

Et, devant nous, sur une pancarte, ces quelques mots sont écrits avec un crayon encré :

"L'Araya, ferme"  
et une flèche indique la direction. Alors, en avant !

La route que nous suivons serpente parmi des côteaun sur lesquels des anciennes tranchées tracent de longs sillons blanchâtres. Par endroits, des hommes travaillent à des terrassements. — Chose curieuse



à observer, il semble que partout où les yeux se portent le sol paraisse piétiné. Je suis sûr qu'il ne reste pas un mètre carré de terre où l'on ne trouve l'empreinte d'un pied d'homme, la trace du sabot d'un cheval, ou l'ornière faite par une roue.

Après avoir longé un petit bois de sapins mutilé par les obus, notre route, leonellée, crevée et poussiéreuse, tourne brusquement, et à cinq cents mètres apparaît la ferme. Nous mettons nos montures au trot, ce qui provoque derrière nous un nuage de poussière, quand tout à coup apparaît au milieu de la route un homme qui nous fait signe de marcher au pas. C'est un gendarme. Il vient à notre rencontre, et nous dit :

— Vous n'avez pas vu la pancarte ?

— Non, quelle pancarte ?

— Celle où il est défendu de trotter...

Les Poches tirent chaque fois qu'ils voient de la poussière... Regardez là-bas leur saucisse...

Effectivement, entre deux valloissements, leur ballon d'infanterie se voit à peine au-dessus de la ligne d'horizon.

— Vous allez voir, ça va tomber, j'en suis sûr ! Et d'abord, où allez-vous ?

— Au dépôt de matériel.



- Bon, allez, et au pas ! Traversez la route, en arrivant à la ferme, et menez à travers champs la piste, la route est bombardée ...

- Hé, dit Galichon, il a rudement peur pour ses os, le pandore !

Nous voici à la hauteur de la ferme, construite à l'angle de deux routes, celle de Ville-sur-Orque à St-Ménihould et celle de Courtémont à Tienne-la-Ville. Deux corps de bâtiments entourés d'un mur, tout cela presque entièrement ruiné. A l'entrée, deux piliers devaient soutenir une porte en chêne, car de chaque côté restent encore les montants où l'on voit des coups de hache.

Je descends de cheval, et Galichon, faisant de même, sort de sa rêverie pour me dire :

- Quel dommage, ça devait être gentil, ce coin-là !

Nous entrons. Au dessus de la porte, un drapeau de la Croix-Rouge est attaché par une simple ficelle à un morceau de bois. Dans la cour, des instruments agricoles, rouillés, brisés, sont à moitié enfouis, et au travers de ces débris un chemin conduit à la maison d'habitation. Il n'y a plus de toiture. Le plafond de la pièce principale est crevé en trois endroits, mais des toiles bouchent ces trous, car cette pièce va servir de salle d'opérations. Déjà sont





121

installés tables, civières, brancards et caisses à pharmacie. Le sol de la chambre voisine, dont les murs sont nus, est recouvert d'une couche de paille. Nous sortons pour nous trouver nez à nez avec un fantassin qui nous demande d'une voix pâteuse :

— Qu'est-ce que vous foutez-là ?

Il se secoue pour faire tomber les brins de paille qui le recouvrent, et sur ses joues des empreintes sont marquées comme des cicatrices.

— Rien, mon vieux, on visite...

En baillant, il nous montre la porte.



— Parrez-vous ! j'ai pas envie de me faire épingler... faut pas qu'il entre un seul mec dans la boîte ... alors, s'pas !

— E'es tout seul là dedans ?

— Msi ? non, on est trois ... les collègues, ils en écrasent... A propos, quelle heure qu'il est ?

— Sept heures et demie.

— Ben m.... alors ! on se bombe de jus encore c'matin ! D'puis trois jours qu'on s'fait ch... ici, on en a eu qu'une fois. Bonde de vaches ! j'vais y aller, moi, voir les cuistots ! Sans cherner, ils s'foutent de nos gueules, ces embeusqués-là !

Se voilà furieux. Puis désignant l'ambulance, il s'écrie :

— On s'fait de nous, et dans quelques jours, on sera peut-être là, les pattes cassées ou les tripes en l'air, sur la paille ! Ah ! les vaches, quand même !

A ce moment, de l'autre bâtiment, une voix se fait entendre :

— Eh ! Louis, au jus !

Alors notre homme en furie s'arrête net, sa colère disparaît. Il crache, et crie à son tour :

— Qui les pates, j'y est !



Le porteur de jus, pour faire moins de chemin, a passé à travers la plaine, et est entré par un trou du mur.

Nous continuons notre route, nous croisons des fontanins chargés de pelles et de pioches.

— Eh! les gars, le dépôt de matériel?

— Tout droit!

Au fond d'une espèce de carrière, à l'abri d'un bois, nous rencontrons un homme en train de ranger des piles de sacs à terre.

— Eh! vieux, pour toucher des tôles?

Il se relève, et tend le bras en direction d'une cabane construite de toutes sortes de matériaux en nous disant :

— Dans le bureau, vous trouverez le lieutenant. Soyez polis, surtout!

Je regarde Galichon, qui rigole de la recommandation... Alors ce soldat du génie me fixe dans les yeux, puis nous dit, avec des gestes de prêtre sermonnant des enfants :

— Surtout, mon brigadier, et vous, cher collègue, frappez et restez au garde à vous. Expliquez-vous clairement, et ne lui faites pas dire deux fois la même chose.

Il voit notre air surpris, et reprend :



— Vous verrez à qui vous avez à faire tout à l'heure... allez!

— Allons, viens, Galichon!

Et à travers des monceaux de toutes sortes d'outils, que des hommes rangent par lots, par série, par grandeur, nous arrivons à la cabane (bureau). Je monte de cheval et frappe à la porte. Un chien à l'intérieur aboie. Je frappe de nouveau, le chien aboie de plus belle. Je frappe encore. Une voix appelle le chien, et, plus élevée, colérique, crie :

— Mais entrez donc, Bon Dieu!

J'ouvre et, saluant, je présente mon bon à un lieutenant en train de manger des tartines de pain beurrées qu'il trempe dans du café au lait. Il continue de lire, et, sans lever la tête, me dit :

— Qu'est-ce que c'est?

— Mon lieutenant, je viens pour toucher ce que comporte ce bon.

— Ah! vous venez, dit-il, vous venez? je le vois bien, puisque vous êtes-là!

Puis brusquement :

— Quel régiment?

— 3<sup>ème</sup> artillerie coloniale, 2<sup>ème</sup> groupe.

Puis j'attends. Pas de réponse.

L'article de son "bulletin des armées" doit-être passionnant,



car de son doigt il mit chaque ligne. J'attends toujours. Enfin, rajustant son lorgnon, il daigne regarder ce que contient mon bon. Alors la vue de ce morceau de papier déclenche une tempête... la figure devient écarlate, il frappe du poing la table, ce qui fait fuir son chien. Et, la bouche pleine, il rugit :

— Non, mais, ces artilleurs, regardez-moi ça ! Rien que huit plaques de tôles, non mais, voilà un mois que j'en distribue, des tôles ! Et puis, trois bobines de fil téléphonique ! Ah, tonnerre ! Mais vous posez des lignes pour téléphoner à vos poules, à vos femmes, à vos .... Ah ! nom de Dieu ! Est-ce qu'ils croient que j'en ch.... du fil ?

Puis faisant le tour de la table, et venant sur moi :

— Vous êtes malade, mon garçon !  
J'ai envie de rire, et je fais un signe de tête négatif.

— Et bien, moi, je le suis, malade, de voir ce qui se passe ! Quel gâchis ! c'est honteux de voir un gaspillage pareil ! Qui est-ce qui vous a fait cette commande ?

— C'est le lieutenant qui ....

— Voyez-vous ! Je ne comprends pas que des officiers fassent des choses pareilles ! Pauvre



France, où vas-tu ? Moi, ici, dans ce dépôt, j'ai une responsabilité, j'ai des millions accumulés ... et je ne donnerai que le strict nécessaire, c'est compris ! Douze plaques de tôle ! non, mais, ils se foutent de moi !

— Mais pardon, mon lieutenant, c'est huit seulement ...

— C'est encore trop ! D'abord, je ne vous demande rien ! Appelez-moi mon ordonnance !

— Bien, mon lieutenant .... mais comment s'appelle-t-il ?

— Ouvrez la porte et criez : "Philippe !" :

— Mais, c'est que ....

— C'est que quoi ? il doit être là, et répondre de suite !

Ouvrant la porte, je pousse un retentissant : "Philippe !" :

— Venez, me dit-il, en voilà des bons ! en tirant une liasse de papiers derrière lui .... Venez, le génie, l'infanterie, l'artillerie, tout le monde en demande des tôles, des rondins, des pelles, des pioches, des, des ....

La porte s'ouvre, et c'est Galichon qui entre .... Il salue, et me dit :

— Tu m'as appelé ?



Je n'ai pas eu le temps de lui répondre que le lieutenant lui vint déjà :

— Qu'est-ce que vous voulez, vous, espèce d'impertinent ? Sortez d'ici !

J'éclate de rire...

— Mon lieutenant, dis-je, il y a eu confusion. Cet homme-là aussi s'appelle Philippe...

— Bon, je m'en fous ! Mais est-ce parce que vous vous faites tutoyer par vos hommes que vous rigolez ainsi ? Si vous étiez sous mes ordres, vous auriez quatre jours de prison !

A ce moment entre l'autre Philippe.

— Ah ! te voilà, toi ! Voilà une heure que je t'appelle ! Donne à boire à ce pauvre Pétard qui creève de soif...

Pétard, en entendant parler de lui, remue la queue. L'ordonnance fait demi-tour, pendant que moi, j'attends la fin de la tempête. Brusquement, le lieutenant saisit son porte-plume, rageusement il signe mon bon, et me tend le papier.

— Allez, partez, faites-vous donner tout ce que vous voudrez, prenez tout, je m'en fous ! Allez !

Ensuite, me prenant par le bras, il ouvre la porte, sort le premier, et se batte dans l'ordonnance, qui, sous le choc, renverse l'eau destinée



à Pétard ...

— Allez là-bas ! prenez dans le tas ! adressez-vous à l'homme qui ...

A ce moment retentit le son d'une cloche ... Le lieutenant m'arrête d'un geste, et crie à Galichon de ne plus bouger. Il rentre dans le bureau en me disant :

— Suivez-moi !

Quis il passe dans la pièce à côté.

Je le suis ...

— Restez là, vous ! Viens ici, mon petit Pétard, viens, mon chienchien !

Je demeure seul, complètement ahuri. Soudain, on entend le bourdonnement d'un avion ... alors, je comprends ... De la pièce voisine, une voix assourdie, comme si elle provenait d'une cave, arrive à mes oreilles.

— Viens, mon petit Pétard, viens vers ton maître ... Et vous, l'artilleur, ne sortez pas avant d'entendre la cloche !

L'avion est au-dessus de nous.

L'éclatement des obus et la chute des culots, tout cela dure cinq minutes. La cloche sonne ... et la voix souterraine me crie :

Allez-vous en !



Je n'ose sans me faire prier, heureux de quitter ce fou. Galichon se tord, tout comme moi, et nous rejoignons l'homme de tout à l'heure, toujours en train de compter ses sacs.

— Alors, messieurs, qu'en pensez-vous de notre lieutenant ?

— C'est un fou ! Donne-nous nos tôles et qu'on se salue !

— Mes chers amis, s'il avait lu, vous auriez vu quelque chose alors !

Et il lève les bras au ciel. Puis, dans un geste désespéré, il nous désigne le tas de tôles.

— Prenez, messieurs, prenez !

Galichon et moi, nous le regardons, et je demande alors au bonhomme "s'il ne se fout pas de nous..."

— Non, brigadier, et vous, cher ami, voilà six mois que je suis son secrétaire particulier.

— Tu revoir, mon vieux, et demande à changer de corps, car j'ai peur pour toi ! Mais dis-moi, tu pars-tu donc lorsque la cloche sonne ?

L'homme sourit.

— Dans un abri qu'il a fait faire dans sa chambre, boisé, le haut protégé au moins par une dizaine de tôles, les parois tapissées de sacs à terre. Et



comme ameublement, il y a un banc et une couchette.

— Sans blague ? quel culot !... Adieu, mon vieux, et bon courage !...

Nous repartons, et arrivons de nouveau à la ferme, mais soudain nous découvrons quelque chose qui ne nous était pas apparu à l'aller.

Le long du mur, il y a là sept tombes .... L'une d'elle est un peu à l'écart, c'est un Allemand qui l'occupe. Sur les autres je lis : 26<sup>e</sup> R.I. etc... mais sur la dernière, je reste anéanti en voyant :

— "R. Deviller - Brigadier - 3<sup>e</sup> R<sup>e</sup> Art<sup>e</sup> Coloniale".

C'est bien lui !

— Qui ? me demande Galichon.

— Ton petit copain de l'active... Nous étions ensemble à Rouen, au 13<sup>e</sup>... Je l'ai vu, il y a quatre jours, toujours le même, niant et blaguant...  
Ouais, ça me fait le cafard !

Nous remontons à cheval, et, chemin faisant, Galichon me dit :

— Ton copain ne serait peut-être pas là-bas, s'il avait eu une dizaine de toles au dessus de la tête ....



## Attaques de septembre et d'octobre

20 septembre 1918 — Temps splendide pour cette saison. Grande animation. Nous recevons des casques, des lunettes, des masques. Et un ravitaillement pour cinq jours ....

L'attaque aura lieu dans quarante huit heures. De ce fait, je descends à l'échelon. Tout est prêt: les caissons sont garnis en ordre de marche, les ponts portatifs sont fixés sur les avant-trains, et les paquetages sont complets. Hébert, notre ciinstot, perd la tête: il ne sait où mettre ses réserves de légumes, de boîtes de singe, de graine, d'épices .... Galichon, pour ne pas changer, écrit toujours, et me demande un petit croquis. Boisselier ne tient plus en place, ... Enfin chacun se demande ce qui va se passer. Je quitte les conducteurs, je dis un bonjour à mon cheval, et je remonte à mon poste.



22 septembre. — 5 heures du matin.  
Le bombardement commence, toutes les batteries de calibre moyen tirent.

10 heures : Les Allemands répondent faiblement. "La Main de Morises" disparaît dans la fumée. C'est quelque chose de grandiose, de fou, d'atroce...

12 heures. Il est difficile de se faire entendre. On ne voit qu'une nappe de fumée, que des explosions déchirent par endroits, et d'où monte une gigantesque colonne de fumée noire.

15 heures. Le roulement est formidable.

20 heures : En regardant dans la nuit, on ne voit que des éclairs rouges, et quelques lueurs blanches, celles des fusées éclairantes. Dans le boyau, près du poste, passent des fantassins. J'entrevois sur le dos de leur capote un carré de tissu blanc, qui sert à repérer nos éléments d'infanterie pendant leur avance. L'un des hommes passe sa tête et me dit :  
— Hé, petit, ça a l'air de ch... chez les artilleurs !

— Et eux, est-ce qu'ils répondent ? demande un autre.

— Tu le verras bien lorsque tu montreras ta queue ! lui répond une voix.



- Du hasard, je demande :
- D'où venez-vous ?
  - D'Alsace ....

23 septembre - Une heure du matin.  
Le bombardement continue sans arrêt. Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit. Les Allemands tirent beaucoup de fusants. Je vérifie les lignes.

- Allo, poste du capitaine ?
- Allo, ça marche.
- Allo, c'est toi, Schmitt ?
- Oui !
- Qui est-ce que tu en penses ?
- Ça donne !...
- Allo, poste du commandant ?
- Allo, ça gaze !
- Allo, orienteur ?
- Ça va, ça va, ça va ... qui est-ce qui me téléphone ?
- C'est moi, Fauconnier, m'sieu Alphonse...
- Très bien, merci, tonnerre de Brest !

Je vérifie ces lignes tous les quarts d'heure. Je m'étends, mais ne peux dormir. J'ai une soif terrible, et pas une goutte d'eau ... Dans les boyaux, une foule grouille, les renforts arrivent toujours.



5 heures du matin. Voilà 24 heures que nous bombardons, et les grosses pièces n'ont pas encore tiré. Les fantassins qui passent en ce moment arrivent de la Somme. L'un d'eux m'interpelle :

— C'est pas malheureux, mon cher ami... regarde ce petit-là ! que diable ! il arrive du fort de Poivy ... il y a trois mois, sa mère le berçait encore ... Coquine de diable, nous sommes vannés ! Nous avons débarqué hier soir à neuf heures, et nous voilà ! A quel moment va-t-on attaquer ?

— Je n'en sais rien ... tout ce que je puis dire, c'est que nous bombardons trois jours, et voilà que nous commençons le deuxième ...

Broumm ... les grosses pièces tirent. Le déplacement d'air est violent, et chasse la poussière à l'intérieur du poste. Ce n'est plus possible, sans lunette, de regarder à la visière. Le vent pousse la fumée vers les lignes allemandes. Ses oreilles me font mal ... c'est effrayant ... La craie du plateau de "la Main de Marigot" est remontée à la surface du sol, et maintenant, la terre est blanche. Les boyaux et les tranchées n'ont plus de parapet, et les carrefours sont nivelés. Malgré ce feu d'enfer, je distingue à la jumelle des Poches qui courent.

Leurs portes doivent être lourdes, car ils rejettent des



cadavres hors de leurs tranchées.

— Allo ! un signaleur fait le signe "au trot" ...

— Allongez le tir !

— Oui, mon capitaine ...

Je recherche le signaleur dans la plaine, mais il gît là-bas, étendu... "L'Ouvrage de la Défaite" disparaît sous la fumée, les derniers arbres du "bois en demi-lune" ont été fracassés, les Allemands se sauvent.

12 heures. — Le gros mortier de 370 tire sur la Chenille... J'ai l'impression que mon poste vole en éclat, et je suis couvert de poussière. Le projectile est visible pendant toute la durée de sa trajectoire, et son éclatement est formidable. "La Chenille" n'est plus qu'un monstrueux et moutonneux panache de fumée noire.

23 heures — Quelle nuit ! Les Allemands répondent avec des obus à gaz. J'ai le nez et la gorge desséchés.

8 heures. Nous recevons des obus de tout calibre, tirés un peu au hasard. Nos boyaux sont remplis de fantassins.

12 heures — Galichon m'apporte ma soupe. J'avale d'un trait mon bidoon de café.



13 heures. Un lieutenant et un civil entrent dans le poste, et consultent une carte. Ce sont les officiers commandant la pièce de marine qui tire sur la gare de Challerange, à vingt-huit kilomètres d'ici. J'ai appris par la suite que le civil était un des fils Schneider.

14 heures. Trois 210 tombent près du poste. La terre retombe sur le toit, et avec le déplacement d'air, toute la fumée entre. Cela devient insupportable. Une course dans le boyau, des appels, des hommes qui reviennent, des plaintes... Il y en a de touchés.

20 heures. Dans la nuit, ce spectacle a quelque chose d'effrayant. Ceux qui ne l'auront pas vu ne pourront l'imaginer, même s'il était possible de leur décrire exactement...

21 septembre. 2 heures. Le coup d'œil est féroce. Toute cette fumée, éclairée par les fusées, forme un immense rideau, blanc et transparent à la fois, que les éclatements d'obus éclaboussent de paillettes d'or.

8 heures. Le pouce, l'index et le médium sont pour ainsi dire nivelés. La fumée est atroce, la bouche et le nez sont desséchés, et les yeux pleurent.



12 heures . Nous avons deux lignes coupées .

14 heures . Les lignes fonctionnent .

16 heures . Les Boches tiennent beaucoup , et chez nous , de nombreux fantassins sont blessés .

18 heures . J'écris chez moi ... J'ai un mauvais pressentiment que je ne m'explique pas .

21 heures . Voilà trois nuits que nous ne dormons que par instants , et je suis brisé .

25 septembre - 6 heures .

- Allo ! oui ... tout va bien ...

- Allo ! mettre les montres à l'heure ...

il est exactement 6 heures 12 .

- Allo ! prêts !

- Allo ! le tir à plus incendiaires va commencer ...

7 heures . Le temps est gris et menaçant

7 heures 30 . C'est effrayant ! de véritables blocs de feu éclatent , et s'éparpillent . Les Boches ne tiennent plus ... on les voit fuir parmi ce qui reste de leurs tranchées , s'arrêter , attendant la fin des rafales , puis repartir , courbés en deux , et jetant hors des boyaux les cadavres qui doivent les gêner dans leur fuite . D'autres viennent vers nous , en courant les bras levés . Ils se rendent .



7 heures 55. — Allo, allo! attention!

Heure H : 8 heures 15...

— Allo, compère!

— Allo, bien observer les signaleurs d'infanterie.

— Allo, compère!

8 heures 10. On ne voit que des gerbes de terre et de feu.

8 heures 12. Dans nos boyaux, les fantassins grouillent. Mon cœur bat à grands coups dans ma poitrine.

8 heures 13. Le tir de notre artillerie semble s'accroître. Mon avion allemand nous menace.

8 heures 15. Nos fantassins bondissent... Ils courent dans la plaine, et le carreau blanc qu'ils portent dans le dos produit un effet curieux. L'artillerie légère se tait, et seules les pièces à longue portée continuent leur tir. Nos hommes gravissent le "pouce". Ils atteignent et débordent par la droite le "bois en demi-lune", et avancent très vite dans le ravin. Arrivés sur le sommet du "pouce", plusieurs culbutent. Les signaleurs font le signe d'allonger le tir. Nos batteries s'épuisent.

La deuxième vague sort à son tour. Les premières troupes gravissent "l'index", arrivent au sommet, puis disparaissent. Malgré le tumulte, on



distingue nettement le crépitement des mitrailleuses allemandes ... Avons-nous des pertes ? ...

Nos premiers éléments d'infanterie stationnent dans le fond du second ravin, puis montent à l'assaut du médium. Les pauvres gars ! à mi-côte, ils sont fauchés ... Je les vois tomber les uns après les autres la face contre terre. Je rage ... je n'ai pas assez de mes deux yeux pour essayer de découvrir cette mitrailleuse ... et là, tout seul, je crie, je jure ... Je bondis sur le téléphone.

— Allo, P.C. capitaine Savarde ?

— Allo, oui, ici ...

— Allo ... nos fantassins sont fauchés par une mitrailleuse, à mi-hauteur du versant du médium. Les voyez-vous ?

— Allo, oui ... mais je transmets au commandant ... fouillez le terrain pour découvrir la mitrailleuse ...

— Allo, bien, mon capitaine !

Pendant que je téléphonais, mes yeux n'ont pas quitté les jumelles. A ce moment arrive la dernière vague, dont les hommes s'écartent vers la droite, pour éviter le sort des précédents. Les malheureux sont fauchés comme leurs camarades, et je vois alors que ceux de gauche sont tombés les premiers. Je fouille



de ma lunette ce terrain crevé, nivelé, où les tranchées ne sont plus visibles sur cette étendue blanche que par des lignes terreuses, telles des pistes dans la neige. Je cherche toujours en avant de cette rangée de morts ou de blessés, mais ne trouve rien. Mes yeux se brouillent... voilés par les larmes... D'un revers de main, je les essuie, et... eh, mais oui... ah! les salauds! Je suis tombé dessus sans le vouloir! Au lieu de les découvrir devant nos hommes, c'est en arrière que je les trouve, et ils tirent dans le dos de nos fantassins...

— Allo, allo, P.C. Savarde!

— Allo... quoi?

— Allo! ici, observatoire 108... qui est à l'appareil?

— Allo! Schmitt! Bollé est blessé, on vient de recevoir un percutant...

— Allo, Schmitt, communique au capitaine que je viens de découvrir la mitrailleuse... Allo, oui mon capitaine... la mitrailleuse doit se trouver au croisement de la deuxième ligne allemande et du boyau descendant sur la tranchée Von Wirpitz... à mon point de vue, juste à l'endroit marqué par une... Allo! allons, quoi? allo! oui, ici... par une croix indiquant l'extrémité gauche d'un réseau de fils de



fer, sur le plan directeur 10 Bis .... Illo ! oui, oui, parfaitement, ils tiennent dans le des, et en direction du "Mout Cêtu" ... oui, la deuxième a été fauchée en partie ... Illo, compris, mon capitaine, je descends...

J'ai ordre d'aller prévenir le lieutenant commandant une batterie de 155 Pimailho, dont le champ de tir est celui où se trouve la mitrailleuse.

Il est dix heures. Le lieutenant de la batterie observe, en communication avec notre commandant. Moi, pendant ce temps, je mange la soupe qu' Hébert vient de m'apporter.

11 heures. Les obus tombent deux sur le point que je viens de désigner. Les fantassins l'entourent, à l'abri dans des trous d'obus.

11 heures 30. Les Allemands tiennent toujours "l'ouvrage de la Défaite", et résistent au carrefour des routes de Berzieux et de Cernay-en-Dormois. Nos anciennes positions de Masniges sont violemment bombardées. Notre avance sur certains points serait de deux kilomètres et demi.

12 heures. Nos fantassins avancent librement dans notre secteur, suivis de batteries de 65 de montagne. Toute la journée se passe à consolider les positions conquises. La nuit, le bombardement continue. Je tombe de sommeil.



26 septembre . 3 heures du matin.

Il pleut. Violentes furillades. Les mitrailleuses tirent sans arrêt, et les obus tombent nombreux par ici. C'est cela qui m'a réveillé.

10 heures. Le groupe du commandant Paul avance (1<sup>er</sup> groupe du 3<sup>e</sup> d'Artillerie coloniale). L'infanterie demande le tir.

12 heures. Nous tirons sur "la Défaite" et le "Bois Chausson".

12 heures 40. L'ouvrage de la Défaite est enlevé par un bataillon de zouaves. La cavalerie avance, mais c'est peine perdue... pauvres cavaliers! ils sont bientôt à pied, couchés ou étendus. A notre gauche, un tank prend feu. L'infanterie avance par bonds, mais bien lentement.

14 heures. Une batterie de 67 est installée sur "l'index", et fait un feu d'enfer. Elle est bientôt bombardée, et je vois des hommes et des mulets qui l'approvisionnent rouler dans le ravin.

15 heures. Des prisonniers allemands arrivent vers nous en grand nombre.

16 heures. L'infanterie demande que l'on allonge le tir... mais de combien? nous ne voyons plus les signaleurs, et nous n'avons aucun renseignement. Nous recevons des obus à gaz. L'air



est irrespirable, j'ai un violent mal de tête, et j'étouffe sous le masque.

17 heures. Le groupe du commandant Paul est en position. La fusillade est violente.

22 heures. Le combat dans la nuit dure toujours.

27 septembre. 8 heures. L'infanterie bataille durement à la Défaite. Des prisonniers arrivent toujours. Nous recevons maintenant des obus de tous calibres. Nos fantassins, dans les trous ou dans les boyaux, n'avancent plus, et on a l'impression qu'il n'y a plus de commandement ni de liaison. Pour deux jours de combat, ce n'est qu'un farnes.

11 heures. Des fantassins de renfort font demi-tour et reviennent en même temps que des prisonniers. Dans la plaine gisent beaucoup de morts. Les brancardiers ramènent des blessés. Il pleut toujours. Nuit relativement calme.

29 septembre. L'artillerie canonne durement, après un combat terrible où, de part et d'autre, les pertes sont lourdes. Les Allemands reprennent l'ouvrage de la Défaite. Au Bois Chausson, rien de nouveau. Alors, ce n'est pas encore ce soir



que nous coucherons à Touziers...

- 20 septembre. Des prisonniers arrivent toujours, l'air heureux, mais dans un état pitoyable. Certains n'ont plus de veste, pas de calot, pas de casque, et sur plusieurs je remarque des traces de brûlures. Ils nous font comprendre que depuis quatre jours ils n'ont pas été ravitaillés.

Et puis voilà que nos blessés défilent à leur tour. Je reçois un coup de téléphone qui me convoque de nouveau au poste du capitaine. Nous sommes le 1<sup>er</sup> octobre.

- 2 octobre. Préparation d'attaque.

- 3 octobre. Nous attaquons dès le petit jour. Le brouillard règne, et le tir de l'artillerie est très difficile. L'ouvrage de la 1<sup>re</sup> éfaite est repris par un bataillon de notre division marocaine. A 10 heures, le Bois Chaussy est pris.

12 heures. Les Allemands nous surprennent par une violente contre-attaque, avec gaz et jets de flamme. Ils s'emparent de l'Ouvrage, mais nous gardons le Bois. Nos pertes sont lourdes. Lorsqu'ils sont contre attaqués, nous n'avons pas tiré, croyant que nos Marocains abandonnaient. Voilà les méfaits du brouillard, et de la mauvaise liaison entre l'infanterie et l'artillerie.



- 4 octobre. Nous restons sur nos positions.

- 5, 6, 7 octobre. Après quelques attaques, nous nous déplaçons. Le commandant Paul est tué, et son groupe, pendant ce déplacement, subit de lourdes pertes.

- 10 octobre. Le calme revient dans le secteur. Installation d'un poste. - Le 20<sup>e</sup> corps, sur notre droite, a bien marché, trop même, car notre gauche restant sur place, sa situation est devenue dangereuse, ce qui l'oblige à reculer ses éléments avancés.

- 11 octobre. À peine achevé, le poste est ruiné par le marmitage terrible que nous subissons. Les gaz nous empoisonnent. Nous gardons nos masques tout l'après-midi, et il y a beaucoup d'hommes malades.

- 16 octobre. Très lourdes pertes... c'est navrant.

- 17 au 28 octobre. Chaque jour voit quelques combats ou coups de mains. Nous attaquons avec succès l'ouvrage de la Courtine, à l'ouest de la Butte Dammesnil. Quatre lignes de défense sont entre nos mains, et nous y trouvons des alais cimentés, des sapes pouvant contenir deux cents hommes, ainsi que des mitrailleuses, des canons-révolvers, des crapsouillots.

- 29 octobre. Une attaque allemande est signalée.



- 30 octobre. A 9 heures, l'attaque se déclenche. Nos barrages l'arrêtent en moins de cinq minutes.

11 heures. Nouvelle attaque plus forte et sur un front plus étendu. Bombardement intense avec gaz. L'air est irrespirable, nous ne pouvons parler, et nous n'y voyons plus, les yeux larmillés par les larmes. Les éclatements nous servent de plus en plus près, et c'est à en devenir fou. J'ai deux lignes de coupées sur trois.

11 heures 50. Les Allemands lancent leurs fantassins, mais les nôtres contre-attaquent aussitôt. De part et d'autre, l'artillerie suspend son tir. J'entrevois alors dans la plaine les adversaires qui se battent en corps à corps, à la baïonnette et au couteau... soudain, nos hommes font demi-tour, et nous surons le barrage. Les Allemands, cherchant à se retirer, se trouvent pris alors sur nos obus, ou tombent entre nos mains.

Nous tirons "par six fauchés". C'est épouvantable... La fumée est très dense. Ma batterie est durement touchée... Fournier, maréchal des logis, et cinq servants sont tués; il y a en plus huit blessés, et un téléphoniste jusqu'à présent disparu. Lorsque la fumée se disperse enfin, elle laisse voir les cadavres français et allemands, et les blessés qui



font des signaux.

Puis vient le défilé des blessés et des prisonniers. Dans le boyau où je me trouve passent des officiers allemands. A ce moment un de nos fantassins se saisit du masque d'un capitaine et lui crie :

— T'en boufferas aussi de ta cornelote, eh vache !

L'aspect de tous ces hommes, Français ou Allemands, est effrayant, car ils portent tous leur marque. Et ce défilé dure depuis deux heures.

11 heures. Des cris, des voix d'hommes qui discutent... Puis apparaissent trois fantassins qui entraînent de force un des leurs, couvert de blessures, sans casque, les effets déchirés. L'homme se débat, hurle, menace...

— Allons, viens, nom de Dieu !

— Non ! je veux aller le chercher !...

Il se dégage, et s'échappe. Les autres le rattrappent, et lui parlent pour le calmer.

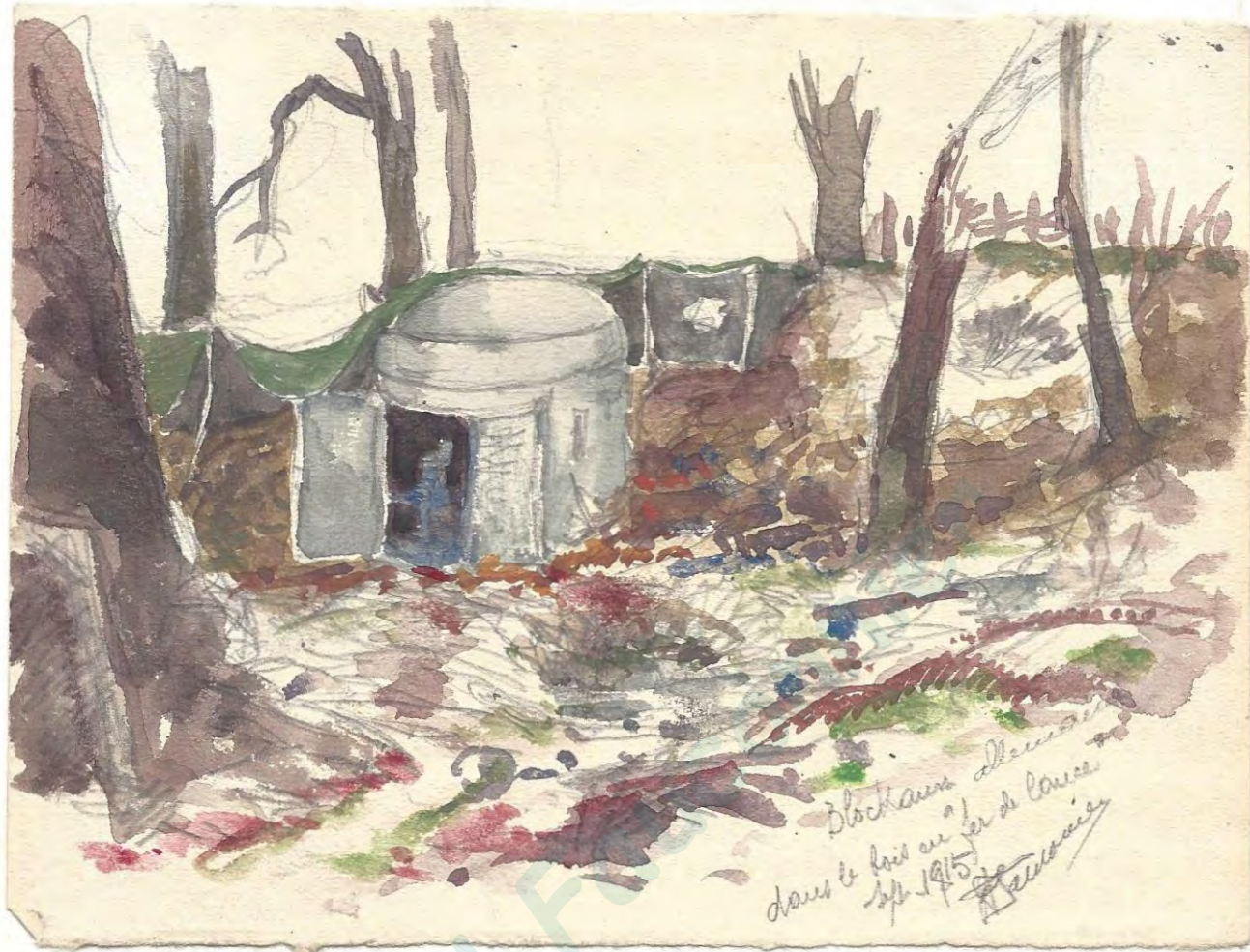
— Je te dis qu'ils vont te le ramener.... mais viens avec nous...

Il se laisse aller en pleurant, et gémit dans une plainte :

— Pauvre frangin... mon pauvre frangin...  
Je questionne l'un des gardiens.



— Qui, me répond l'un d'eux, "il" est mort... mais ne dis rien!....





## Nouveaux déplacements

2 novembre 1918. — Le temps est affreux, et le hasard veut que ce soir nous soyons relevés. Je reprends ma place à la batterie. Voilà des jours et des jours que je ne mis pas monté à cheval. "Tiki" est le nom de la brave bête qui va me porter peut-être pendant des kilomètres. Je dis "peut-être", car nous ignorons tout où nous allons.

Il est 2 heures, il pleut, et dans cette boue épaisse qui diminue les trous, un de mes caissons vient de s'embarber. Que de mal, que de cris, et dans quel état sommes nous, après avoir patangé dans trente centimètres de boue. Nous avançons péniblement, les chevaux glissent, et dans le noir la pluie tombe toujours.

— 3 novembre. A 3 heures, les pièces sont en batterie. Je rejoins le poste de commandement qui est situé en arrière de Ville-sur-Couche.

— 4 novembre, Installation du poste, et



— vérification des lignes téléphoniques. Le poste est magnifiquement disposé: nous avons couchettes, banes, tables et deux chaises. Mais après une nuit de repos, nous avons encore autre chose en supplément: le poste est rempli de poux. — Féglage des tirs. Il fait très froid.

— 5, 6, 7, 8 et 9 novembre. Rien de nouveau.

— 10, 11, 12, 13, 14 novembre. Brouillard, pluie, vent froid.

Il neige le 14.

— 15 novembre. Nous partons au repos à Liury-sur-Orne. Temps épouvantable durant le trajet, et à l'arrivée, cantonnement exécrable.

— 17 novembre. Nous repartons, heureux de quitter ce sale patchin.

— 18 novembre. Nous arrivons à Elise. Pas de paille, et pas de place pour abriter tout le monde. Nous couchons sous la quitoine, plutôt que dans ces granges à moitié écroulées, et sur ce restant de paille pourrie et remplie de vermine. Nous dînons, avec Galichon, Hébert et Delaporte, chez des évacués belges qui sont cantonnés ici. Et la nuit, nous sommes gelés.

Elise comptait deux cent cinquante habitants; ils sont seize en tout, maintenant. Sept jours passés ici, c'est proprement décourageant. Nous





127

partons pour Marigès, où nous arrivons à 5 heures, après une très dure étape par le froid

— 26, 27, 28, 29 novembre. Des bruits circulent.... Le corps colonial se désintègre... D'après X... nous irions à Creil, à Nogent sur Marne, à Charenton, à .... Attendons plutôt. Je suis de garde, contemplant par la vitrière, qui laisse passer un vent glacé, les fumées qui montent et retombent en mourant, après avoir illuminé la plaine toute blanche de neige. Oui, attendons, attendons que les heures passent, et que je puisse me coucher avec mes pains.

— 1<sup>er</sup> au 11 décembre. Après avoir



souffert du froid, nous avons maintenant à nous plaindre du dégel. La température plus douce fait fondre littéralement les abris et les boyaux, et la terre gelée coule le long des parois, entraînant nos lignes téléphoniques maintenues à de petits piquets. Les parapets, les



crêneau, tout glisse vers le fond, et nous enfouissons dans cette masse gluante jusqu'au dessus du mollet. Les



modestes abris des fantassins disparaissent. Quelques hommes essayent de chauffer des bottes de toile huilée ou caoutchoutée. Tamnes diables ! au bout d'un moment, collés au sol et perdant l'équilibre, ils ne peuvent bientôt plus se mouvoir.

A pleines mains, nous remuons cette boue pour chercher nos fils téléphoniques. C'est à en pleurer, à en devenir enragé !... Et cette pluie qui tombe toujours, qui rend ce mortier de plus en plus liquide, qui entre partout, dans les abris, dans les observatoires, dans les sapes... Et alors arrive une chose incroyable dans cette guerre inhumaine : la nature oblige les adversaires à signer une trêve d'une durée indéterminée... Plus un coup de canon, plus un coup de fusil ne se font entendre. Les ennemis ont compris que la lutte était impossible dans de pareilles conditions. Français et Allemands sortent de leurs tranchées, où il n'y a plus d'abris, et chacun de leur côté remettent en état le terrain conquis ou à défendre davantage. C'est presque la paix... Et il n'est pas rare de voir des fantassins des deux camps se faire des signes d'amitié tout en grattant leur carapace de boue, cette terre liquide qui semble vouloir les engloutir vivants...

— 14 au 15 décembre. — Qui a tiré le



premier coup de fusil ? Personne ne sait, mais la  
lutte a repris. Le sol est toujours mou, et trente pour  
cent des obus tirés entrent dans cette gloire sans  
éclater; seule une gerbe de boue s'élève à l'endroit  
où s'enfonce l'obus, et retombe en une pluie dispersée  
par le vent.

Paul Fauconnier



## Promenade à Bourges

Nous allons faire nos adieux à cet océan de boue, et à cette "Bain de Nariges". Nous partons sous la neige à 93 heures. La route est pénible.

À 3 heures, nous passons à Vahny, et nous faisons halte. La lune éclaire la petite ville recouverte d'un blanc manteau. Déjà, à cette heure, des hommes crient, des chevaux hennissent, et dans un roulement assourdi, les convois de ravitaillement partent vers le front. — Dans le lointain retentit un coup de sifflet, et bientôt un train entre en gare. Et nous, les exilés de la vie ordinaire, nous le regardons comme une chose nouvelle. Nous traversons le passage à niveau, éclairés par les deux yeux de la locomotive.

8 heures. — Nous arrivons à Verrières, à quatre kilomètres de Sainte-Ménichould.



Repos, et contentement épatant.

Le 22 arrive l'ordre d'embarquement. Préparatifs. Alors, c'est donc vrai que nous "fontons le camp"? On ne sait où l'on va, mais qu'importe, on se sent heureux, car on part...

Et le 23, à 23 heures, on embarque. Je m'occupe des chevaux. Et, pendant les préparatifs, la grande question que tout le monde pose est: où va-t-on? Dans les Flandres? ou bien à Hantail, au repos? Puis un bruit court: il paraît que nous allons nous reformer à Hantail, pour partir ensuite à Labrique, ou au Tonkin.

Et décembre. Embarqués depuis trois heures, nous cassons la croûte, Galichon et moi, après avoir donné l'avoine à nos huit chevaux. Puis, enroulés dans nos manteaux trempés, et dans les couvertures des chevaux mouillés de sueur, nous dormons. — Une secousse nous réveille... Gernay... il pleut. Enfin, nous débarquons à Lizy-sur-Ourcq, et à 21 heures, nous partons pour Chieux. La population nous reçoit les portes et les volets fermés.

24 décembre. Il est six heures, et maintenant les gens se font une fête de nous avoir parmi eux. Nous sommes reçus partout, et nous diambulons de maisons en bistrots. Les colons



sont ici les bienvenus. Nous sommes cantonnés dans les dépendances du château. Il paraît - comme d'habitude - qu'il y aura des permissions pour "Paname".

25 et 27 décembre. Cantonnement tranquille, idéal ... mais vivement Paris.

Le 28, prise d'armes à 10 heures. Le 1<sup>er</sup> et le 3<sup>e</sup> groupe du 3<sup>e</sup> Colonial sont réunis dans une prairie. Le commandant Jacquin, qui fait office de colonel, descend de cheval, ainsi du lieutenant Denis, officier orienteur. Les trompettes sonnent.

- Garde à vous !...

Une dizaine d'hommes se sont avancés de cinquante mètres, et alignés, au garde à vous, ils attendent. Le commandant s'approche, et à haute voix, appelle successivement chaque homme, en commençant par le premier à sa droite. Puis il lit la citation, le décore et lui donne l'accolade.

- Poumiol ... maréchal des logis, dix-sept ans de service ... je vous décore de la croix de guerre ...

- Macé ... maréchal des logis ... classe 1888 ... je vous décore de la croix de guerre ...

- Bergeron ... brigadier, classe 1907 ... je vous décore de la croix de guerre ...



- Fauconnier ... brigadier, classe 1910...  
je vous décore de la croix de guerre...

- Boncaud, maître-peintre... Levannier...  
Pasquier... maîtres-peintres...

- Dollé... classe 1912... téléphoniste...

- Trompette ! fermez le ban !

11 heures. Annonage des croix de guerre,  
et comme conséquence, un verre de trop dans le nez...

Le 29, à 11 heures, je pars pour  
Paris.

Et le 30 décembre, après quelques heures  
de bonheur, je reprends le train à 20 h 16. J'arrive  
au contournement à minuit, et je trouve mon paquetage  
prêt... Je réveille Galichon, qui m'apprend alors que  
nous partons à 7 heures.

Nous embarquons à la gare de St-Maur...  
et dirai que je devrais partir en permission pour cinq  
jours ! Nous roulons, et nous sommes maintenant aux  
environs de Paris. Cri de joie ! Paris est sombre...

Le voyage s'accomplit sans incident, et nous débar-  
quons à la gare de Marmagne dans la nuit du  
1<sup>er</sup> janvier 1916.

Le 2, nous sommes équipés de neuf.

Le 3, nous partons à Bourges faire  
vérifier notre matériel. A 11 heures, nous arrivons à



l'Arsenal. Pendant la vérification de nos tubes, je visite les bâtiments. Alors devant mes yeux défilent les hangars, les ponts, les plaques tournantes, les chemins roulants, les chariots, les grues, les chaînes, les chemins de fer, les passages souterrains. Des images de fumée montent, et au milieu de tout cela circulent des hommes couverts de graisse, d'huile ou de poussière de charbon. Les obus sont empilés dans des hangars, et on croirait voir là de gigantesques casiers à bouteilles. Des caisses d'obus de 77 s'entassent sur sept ou huit rangs en hauteur, et s'alignent sur toute la longueur du bâtiment, soit environ 200 mètres. Dans un parc, des canons de 77 sont rangés en ordre, polis, huilés, prêts à rentrer dans la lutte. En voici douze, treize, quatorze rangs ... et d'autres ici ... et d'autres encore là-bas. Ah! oui, la guerre est loin d'être finie! Ailleurs, ce sont des 105, des 120, puis des mitrailleuses, des 37 de tranchées, des canons révolvers. Puis voilà des caissons, des tracteurs. Et dans ce bâtiment? Jetons un coup d'œil par la fenêtre du sous-sol... des tubes nous apparaissent partout, et des hommes en képi et en cotte bleue, un chiffon gras à la main, ont l'air de les caresser.

Je rencontre Galichon et Mainguy, et nous "discutons le coup". Un léger appel nous fait



tourner la tête vers une lucarne où nous apercevons des femmes, et l'une d'elles nous tend un paquet de cigarettes. Que font-elles là ? À l'intérieur, des roues, des volants, des courroies tournent dans un bourdonnement sourd et puissant, des tours ronronnent, et sur des grandes tables brillent des plats. Mais un monsieur en civil vient tout à coup interrompre notre inspection en nous fermant la fenêtre.

— Espèce de sale embusqué ! lui crie Mainguy.

Mais on nous appelle pour la soupe, qui aujourd'hui est transformée en une boîte de sardines pour trois, et une demi-boule. Et à 3 heures nous partons après avoir avalé un jus.

À notre arrivée au contournement, nous sommes rassemblés, et le capitaine nous annonce alors que nous partons... en Orient... Certains parmi nous trouvent cela "chouette", mais d'autres traduisent leur mécontentement de façon variée.

— M... ! Ah ! les vaches ! Tu parles d'un filon ! etc...

— Tu vois, j'te l'avais bien dit ! clame un type, fier d'avoir deviné juste.

— Ça ne fait rien, ils auraient bien pu nous refiler une femme !



Mais, je ne dis rien, mais je vois ma permission de cinq jours dans les choux, et la joie de revoir ma femme et ma famille s'évanouir.

— 3 janvier 1916. Il fait un temps triste, et dans nos cervelles, le cafard trotte et remue les pattes. À 8 heures nous sommes couchés, car les listriots sont fermés par ordre. Dans la paille, je prends mon briquet, et c'est en le cherchant à tâtons que j'entends que l'on m'appelle.

— Hé, Paul ? y a quelqu'un qui te demande au café... Viens vite ! maque-toi le train !

Dans la cour de la ferme, où il fait noir comme dans un four, je reconnais à sa voix Cornet, le trompette, qui m'entraîne en me disant :

— Qui, c'est un monsieur...

— Ton monsieur ? mais... comment est-il ?

— Ben... assez gros... des moustaches... une cloche sur le crâne... et puis, tu l'verras bien !

— Mais il ne t'a pas dit quelque chose, quoi ? ou alors, tu me bourres le crâne !

— Mais non, viens donc !

Je me rends compte à ce moment qu'il rit. Nous voilà sur la place. Le café est fermé, mais un filet de lumière passe sous la porte. Dans ce café, logent deux lieutenants, et ce qui m'étonne, c'est que



mon guide m'y conduise. Enfin, suivons... Par la  
cave, nous entrons dans un couloir. A tâtons, la main  
de Cornet cherche une porte qui s'ouvre... Un flot de  
lumière m'aveugle, une bouffée de fumée me frappe  
au visage, des rires éclatent, et alors seulement j'aperçois...  
ma femme ! assise près de mon lieutenant et devant  
un café... Toutes les figures se tournent vers moi, riant  
de ma stupéfaction. J'en suis heureux et gêné à la  
fois, puis, reprenant enfin plus d'aplomb, je m'installe.

Une grave discussion surgit, car  
personne ne veut me voir retourner au contournement  
pour coucher dans la paille. Mais il n'y a plus de  
chambre, et alors c'est le fou rire ! La bonne offre la  
siègne, mais cela est bientôt reconnu impossible pour  
plusieurs raisons. Le patron cherche une combinaison...  
Et même le lieutenant s'en mêle en proposant sa  
chambre ! Mais je l'en remercie. Enfin tout s'arrange.  
La grand'mère couchera avec la patronne, sa fille, le  
patron sur une chaise longue, et ma femme et moi  
dans le lit de la grand'mère.

Il est onze heures lorsque nous nous  
couchons... Et dire que demain, c'est-à-dire dans  
cinq heures, nous quitterons Mœvmaque, pour embarquer  
à Bourges à 7 heures...



## En route pour l'Orient

**L** Janvier 1916. — 4 heures. Il fait encore nuit, et pourtant le poux est en remue-ménage. Des commandements se croisent, des hommes crient contre leurs chevaux, des chaînes traînent sur le sol. Les bêtes grattent du pied et hennissent. Les sacs des servants s'entassent sur les galeries avec un bruit sourd, des voitures roulent. Des cavaliers passent au trot, puis s'éloignent : c'est le "logement" qui part en avance... Un sourd murmure monte... Tout le monde discute, rit ou se chicane... Les fouets claquent, et on entend partout des "doui-hoo!... hue laaa!... ho laaa!..." Les habitants, réveillés plus tôt que de coutume, ouvrent leurs volets ou leurs portes, et la place est traversée de faisceaux lumineux. Dans la masse mouvante d'hommes, de chevaux et de véhicules, on entrevoit parfois une petite



lueur : la flamme d'un briquet... C'est qu'ici on peut fumer ! Les Boches sont loin. C'est tout juste si on y pense... On n'entend plus le canon, alors on oublie déjà...

Dans l'escalier de l'hôtel, les ordonnances descendent les cantines des officiers, prenant garde de ne pas glisser, avec leurs gros souliers, et d'accrocher les marches avec leurs éperons. Et dans la grande salle, le patron, levé le premier pour faire le café, est à peine habillé, les cheveux en broussailles. Dame, c'est un petit coup de commerce qu'il ne faut tout de même pas laisser passer ! Ainsi la patronne, la grand'mère et la bonne, une serreuse à la main, servent-elles tant tant, au milieu d'un bruit de verres, de cuillères et de soucoupes. Comme il n'est pas encore l'heure réglementaire de l'ouverture, la façade de l'établissement est fermée, mais la porte de derrière est ouverte, et là c'est la cohue... On ne voit que des mains tendues, pour prendre un verre au hasard. Parfois le liquide est trop chaud... alors un m....! énergique retentit, dominant un tumulte composé de cris variés : "Par ici, la petite mère ! - Eh ! dis, toné, c'est à moi ! - Par ici, madame ! Hé, mam'selle, à moi !" et au milieu de tout cela, la voix de la patronne :



— Eh là-bas ! et l'argent ?

Dans la foule, Cornet, trompette et ordonnance, se fraye un passage. Il est accompagné de Schmitt. Je leur fais signe de venir boire un café avec nous. Naturellement, je ne mis pas "à la rigolade"... Ma femme a les yeux rouges, et fait effort pour ne pas pleurer, car nous venons tous d'entendre un "garde à vous !" sonore retentir. Faute d'alerte, c'est la 22<sup>e</sup> batterie qui démarre. Mais bientôt c'est notre tour... Alors, c'est une fois de plus la scène des adieux... Je vois, au moment où se fait entendre le commandement : "Garde à vous ! à cheval !" — Cornet m'a relé ma bête — "Canonnières, montez ! En avant... arche !" Ma batterie s'ébranle dans un bruit de chaînes, de ferraille et de cabots de chevaux.

Le jour se lève. Il est 6 heures 30.

Je laisse ma bête me conduire, car le cafard m'a pris. Je pense à ma femme, que je viens de quitter... Je pense à ce qu'elle vient de faire.

On reçu d'une de mes lettres, elle est partie, presque sans argent, et malgré cela apportant quand même un petit colis. Elle est arrivée à Namur à neuf heures du soir, dans ce patelin inconnu, alors qu'il faisait nuit noire. Le hasard bienveillant



a voulu que, Cornet flânant près de la gare, elle s'adressât à lui.

— Hé, bien sûr que je l'connais ! c'est mon brigadier ! Je vais vous conduire, madame, attendez-la au café !

Alors, ce fut ma surprise, lorsqu'on vint me chercher ... Puis ce fut la nuit passée dans cette chambre de campagne éclairée par une pauvre bougie ... Là, nous avons parlé longuement. Je vois encore le visage de ma femme, tout pâli par la fatigue et le chagrin. Elle voulait rire, mais de ses yeux coulaient les larmes ... Et, les lèvres tremblantes, elle me demandait :

— Alors ... c'est vrai ? ... tu pars en Orient ? ...

Ici, nous avions la joie des jours de permission ... des lettres presque chaque journée ... Mais une fois là-bas ... si loin ... Et puis, pourvu qu'il ne t'arrive rien en mer ... Tu m'éciras, dis ? souvent, souvent, tous les jours ! ...

Et moi, je ne savais que dire : oui ... Je pense à tout cela, et les souvenirs m'oppressent. Comme nous parlions près de la commode, nos regards se portèrent sur une couronne de fleurs d'oranger, à l'abri sous un globe ... Alors, tout deux, nous avons ri ... Et puis, finalement, la nature reprit ses droits, et nous fîmes unis par le sommeil ...

La batterie s'arrête, et je sors de mes —



pensées. La route est coupée par un passage à niveau.  
Le train passe, et nous repartons...

À Bourges. Nous embarquons. Nous sommes huit par wagon, et deux places restent libres pour nos sacs. Oris dans un coin, je songe toujours, et de plus en plus le cafard me tencille. Le fourrier passe, et appelle soudain :

— Franconnier !

— Quoi ? encore une cornée ?

— Non, ta femme t'attend près du pont...

Je la rejoins.

— Tu as pris le train ?

— Oui, juste à temps ! et me voilà...

Sous une pluie fine, nous nous embrassons. Allons ! c'est l'heure... Ma femme s'éloigne, tout en pleurs... se retourne... fait un geste d'adieu avec son mouchoir... Et avant de tourner près du pont, de sa main elle m'envoie un baiser... La reverrai-je un jour ?...

Je rentre dans ma boîte roulante, et alors, dans mon coin, silencieusement, je pleure...

Une forte secousse. Des cris s'élèvent.  
Le train roule. Il roule depuis longtemps, et je regarde



sans le voir le paysage. Ma pensée est si loin de moi!  
Une main me frappe l'épaule.

— Tu en veux ? me demande Galichon, en  
me tendant une boîte de ringe.

— Non, mon vieux, je n'ai pas faim...

— Quoi, tu vas pas nous faire une tête  
pareille ? On s'en fiche pour le moment, nous allons  
voir le pays du soleil ! Allons, ne t'en fais pas !

Le front appuyé contre la vitre,  
je songe... Devant mes yeux défilent les campagnes,  
les villages, les routes, les cours d'eau, et le calme  
répandu sur toutes ces choses contraste étrangement avec  
le vacarme de l'intérieur du wagon.

Les heures coulent. On discute,  
on mange, on boit. Puis le paysage s'efface lente-  
ment, et bientôt c'est la nuit.

Mes jambes s'engourdissent, j'ai  
froid, et j'ai faim. Le compartiment est plongé dans  
une demi-obscurité. Je me lève, et je regarde enfin  
autour de moi. Portin me fait vis à vis, et, la tête  
dans ses mains, il a l'air de dormir. À côté de lui,  
Pétillot mange en compagnie de Le Hervé. Hébert, notre  
cuisinier normand, a l'air tout heureux d'avoir quitté ses  
marmites, et fume béatement une pipe qui pue.  
À côté de moi, Galichon, qui me demande " si ça



va mieux". Cernier et Poireloux parlent entre eux, en  
levant souvent. Les deux places qui restent sont encom-  
brées de manteaux, de sacs, de musettes et de bidons, de  
casques d'étui-révolvers, de masques à gaz, tout cela  
entassé pêle-mêle.

Galichon allume une bougie qu'il  
coince entre les barres de bois du porte-bagage, et  
bientôt des gouttes blanches s'étalent sur le dos de Cernier.

— Qui est ce qui en pense une ? propose  
une voix.

— Allez, Hébert, vas-y !

Hébert, fier de sa voix, ne s'est fait  
pas prier, et entonne aussitôt

" J'aime à revoir ma Normandie ! "

Il n'a pas fini que les deux  
Bretons déclanchent la bataille en disant :

— Pser, j'aime mieux la Bretagne...

Alors la discussion entre le Normand  
et les deux Bretons devient furieuse. Tout y passe, la  
culture, les coutumes, la façon de vivre, la manière de  
se nourrir, la religion même.

— Qu'en penses-tu ? me glisse Galichon  
à l'oreille.

Je lui réponds en haussant les  
épaules :



— Ils me font mal au crâne !

Puis Boertin surrante, et prend à son tour la parole.

— Craiez-vous donc, toi de plouks ! vous vous enqueulez pour rien, quand en ce moment....

— Qu'est-ce qui te cause, à toi ? dors donc !

— Alors, pour qui causes-tu, toi là-bas, le mec de Fouen ?

— Les mecs de Fouen, y t'emm... !  
Eh, anarchiste !

— Oui ? eh, figure ! Parfaitement, anarchiste si tu veux ! Il y a de quoi ! J'en ai marre d'être la poire des autres ! Ça a duré plus que ça ne durera !

Puis s'adressant à Galichon.

— On nous embarque comme des bestiaux, et on ne sait pas où on va... on nous sort de la boue, du feu et de la ferraille pour nous donner comme nourriture aux poissons, on aller nous faire casser la queue sous le soleil d'Orient ! Quand je pense que c'est pour défendre le poignon d'une bande de ventrus qui ne fontent rien d'autre que de bien vivre à l'abri de tout, qui profitent de nos femmes, de nos mères, de nos enfants en les faisant



travailler pour quelques nous ! Qui on songe bien que nos familles, en travaillant pour la guerre, ne font que la prolonger, et c'est nous qui les uns après les autres y laisseront nos os ! Assassinés !... oui, tous... jusqu'au dernier... Oui, ils n'ont pas le courage de les défendre eux-mêmes, leurs villas, leurs belles poules et les fapies ! et c'est nous qui marchons, nous qui n'avons rien, ou presque... Oh ! si, nous, nous avons des citations, des croix de guerre et des engueulades, lorsque le communiqué est mauvais !

— Tu dis qu't'as rien à défendre ?  
et ta femme ? et tes gones ? et ta femme ? Eh ! proprio ! Tu serais content de la voir brûler ta femme, ta femme aux mains des Boches, et tes gones les mains coupées ? Regarde en Belgique, dans le Nord, ce qu'ils ont fait, les salauds !

— Les journaux, mon vieux Hébert, sont des attrappe-nigands ! En as-tu eu des gones mutilés, toi ? Les Boches, mon vieux, ils nous valent...

Par le petit trou rectangulaire qui sépare notre compartiment du voisin, et où il n'y a plus de vitre, un cri jaillit :

— Ça gueule, Bertin !

Bertin jette un coup d'œil furié vers l'interrompueur, et reprend :



— Qui, ils nous valent, ce sont des hommes comme nous, et nous sommes tous nu tout pour vivre ! Le blé semé par des Poches poussera aussi bien qu'avec nous !

— C'est pas une raison ... la preuve, ils détruisent tout, villages, arbres, cultures, et même les églises !

— Y'comprends ! intervient Pétillon.

— Les églises, les églises, mais à quoi ça sert ? Est-ce que Dieu a demandé à ce qu'on en construise, et à ce qu'on les garnisse d'hommes transformés en pantins ? Jamais il n'a demandé cela, et si elles doivent servir de lieu de repos et de protection, elles ne doivent pas être utilisées comme observatoires ou comme ouvrages militaires !...

— Mon vieux Bortin, tu parles très bien, dit alors Galichon, mais fais acte de tes paroles ! Que fais-tu avec nous en ce moment ? On nous prends pour des bestiaux, et ceux qui nous commandent pour des feignants ... alors va-t-en ! peut-être d'autres te suivront ... montre l'exemple ! Devant toi, tu as un brigadier : fous-le par la portière ! Lève-toi de ton nuolier, et fusille tous les chefs .... Descends, quitte tes effets militaires, va rejoindre ta femme et tes enfants ... et puis sème du



blé, les Boches le mangeront !

— Galichon, tu ne m'as pas compris...  
Nos chefs directs, eux, bien sûr, ils marchent, ils se battent comme nous ! Mais c'est des prognonistes que je veux parler, de ceux qui sont venus au monde avec des millions sous les fesses, sans avoir rien fait pour cela, et qui meurent en se disant : j'ai bien profité de la vie sans me donner de peine, j'ai été à l'honneur, et je m'en vais encore heureux... Et c'est pour ceux-là que je me ferais le défenseur ? Jamais ! j'en ai marre !

— Si tu étais à leur place, tu en ferais autant ! Fous nous la paix !

— Oui, je vais vous foutre la paix, et j'irai rejoindre ma femme et ma fille ! Oui, j'irai, c'est mon seul bien, c'est le seul que je défendrai .... Que chacun fasse comme moi, et la boucherie sera finie !... Ici, Pétillon, si tu es heureux parce que tes gosses sont habillés par les curés, tant mieux ! Mais, je ne veux pas de cela ! Je ne me salue pas, et le peu d'argent que je touche, c'est pour eux ! Et pense à une chose, mon vieux, c'est que tu pourras prier le Bon Dieu pendant des heures pour qu'il fasse pousser le blé, si personne ne le sème, tu creveras, avec ta femme et tes gosses, sur



les marches de l'autel !

Alors, nous faisons mine de dormir, pour qu'il nous laisse tranquilles. Du coin de l'œil, je l'observe... Il fouille dans son sac, prend des papiers, fait brûler des pages de son livret matricule, et s'endort...

Après des arrêts plus ou moins longs, nous passons à Lamoignon à 3 heures 15, et à Paray-le-Monial à 9 heures 10. Nous descendons de wagon. Des dames de France nous distribuent du café, du bouillon, du chocolat... et une demi-heure est vite passée. En route. Le train roule de nouveau, et nous nous apercevons, à notre grande surprise, que Bertin n'est pas parmi nous. Je serai forcé de signaler son absence au premier arrêt.

Couvron, 18 heures 30. Temps magnifique. Quel joli pays ! Encore une nuit dans cette boîte... Nous sommes vannés. Nuit calme, malgré la chaleur et le vin qui coule en abondance. J'ai signalé Bertin. L'appel a été fait : Bertin absent. Nos jambes s'engourdissent de plus en plus. On ne sait quelle position prendre. On chante, on fume, on lit, on dort, et le temps passe ainsi.

Montélimar, 7 heures 15. Est-ce l'effet de sortir de la bove ? ici la moindre chose



paraît magnifique...

— Et les femmes sont rien. bath ! dit Cernier.

Et, remplis de gaieté, nous repartons,  
pour arriver à 20 heures à Marseille, le 7 janvier.



## A Marseille

Débarquement. Nous gagnons par la ville notre cantonnement qui est situé dans le Parc de l'ancienne exposition. Pas un brin de paille. Le vent souffle dur, et nous sommes gelés.

8 janvier. - Nous nous occupons à mettre la batterie en ordre.

9 janvier. - Promenade en ville. Le boulevard du Prado. Une fontaine en marbre blanc, entourée de maisons crameuses, a l'air d'être modelée dans du saindoux. Nous arrivons sur une grande artère fort animée. Des militaires de toutes armes et de tous pays circulent parmi les civils, et tout le monde se penche en avant contre le mistral, qui soulève une poussière terrible. Nous sommes sur la fameuse Cannelière... Et bien, ça n'a rien d'épatant, leur "petit Paris!" Un boulevard de huit cents mètres de long,



pavé, on passe un tramway à trolley. Quelques beaux cafés et magasins. L'une des extrémités donne sur le vieux port, l'autre dans le cours Boelzunce.

Il nous va voir le Vieux Port. L'embarcadere pour la promenade au Château d'If porte une pancarte indiquant que service est interrompu. Le long des quais, c'est une foule de marchands, de marins, de trimardeurs, de militaires, et de gones pieds nus qui vendent des lacets, des oranges ou des pierres à briquet. Un grand cargo vide de ses entrailles son chargement de cacahuètes... et chaque passant en prend une poignée !

Si nous allons boire quelque chose ? Dans le bistrot où nous installons, l'accent méridional se mélange à l'odeur de l'ail, du vin et de la friture. Les clients parlent toutes les langues, et, chose curieuse, tout le monde semble se comprendre. Pendant que nous mangeons, un phonographe essaie de dominer toutes ces voix. Enfin nous rentrons au campement en prenant le train, tout comme des civils !

L'après-midi, nous sommes équipés, et nous touchons des rives de réserve. Les conducteurs vont au passage et à la corvée de fourrage, et l'adjudant me désigne avec Delaporte pour être de garde. Nous passons la nuit à jouer à la banque, en compagnie de



opahis qui sont ici depuis cinq mois.

10 Janvier. — Le temps est magnifique.

Après une journée occupée à flâner dans les rues, à acheter des cartes postales, à faire ma correspondance, je dîne en ville avec Meaingu, que j'ai rencontré dans un bureau de tabac choisissant une pipe. Notre restaurant, de médiocre apparence, porte naturellement un nom italien. Nous y mangeons bien, mais par contre il ne faut pas être pressé. Après nous être délestés de douze francs, nous sortons, pour tomber dans une véritable cohue. Que de monde qui se bouscule dans la rue inondée de lumière, tandis que retentissent les sonneries des cinémas et les appels des marchands de souvenirs ! L'un-ci nous tirent par un bras, pendant que l'autre est saisi par des rictus qui pour vingt-cinq francs nous offrent une montre en or. D'ailleurs, d'autres individus nous proposent une chambre et deux repas pour trente francs par jour. Et puis, il y a aussi les petites femmes, qui, elles, nous offrent leur compagnie et... le reste. Quand, pour les éviter, on quitte un trottoir, on se jette dans d'autres qui évoluent en rangs plus ou moins serrés. D'autre part, le trafic intense, les voitures, les tramways et autres véhicules font que nous sommes tous deux plus ou moins ahuris. C'est que voilà dix-huit mois que nous n'avons eu pareil spectacle ! Et pourtant, nous ne songeons

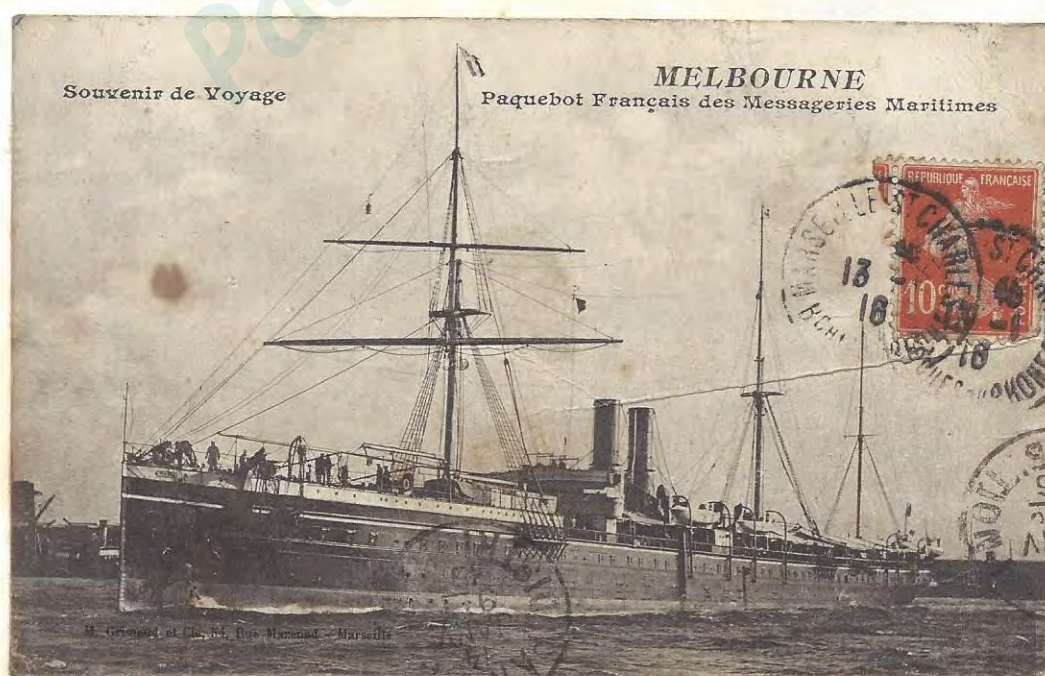


déjà presque plus au canon et à la boue de Champagne.  
C'est drôle comme on oublie vite ...

Pour rentrer, nous cherchons une voie moins mouvementée, et nous tombons dans une petite rue, la rue de Boutin. Et bien, nous avons eu du flair, pour des artilleurs ... C'est une rue qui mesure au plus trois mètres de large, et au milieu coule un ruisseau, parmi des pavés mal joints. Elle est bordée de chaque côté par des maisons basses et crasseuses. Et le rez-de-chaussée de ces maisons est occupé par des dames à demi-vêtues qui vous invitent, en vous prenant par le bras, à vous rendre compte de la douceur de leur sommeil, et des bienfaits de la nature ... A chaque porte, c'est une tête différente de forme, mais identique de couleurs: teint blanc, yeux noirs, lèvres rouges, joues roses. Inutile de dire que se presse dans cette rue une foule de militaires de toutes nations et de toutes armes: Français, Anglais, Belges, Italiens, Polonais, Indous, Malgaches, Marocains, tout cela ric, queule, pousse des quolibets et des mots tendres au gras. Parfois, on voit parmi cette multitude quelques hommes disparaître à l'intérieur de ces chambres ... une clef tourne, un rideau est tiré ... Alors ceux qui ont vu donner des coups de pieds dans la porte, cherchent à voir, et même ... prodiguent des conseils !



Secourus par ce spectacle, nous  
filons rapidement, et bientôt, sur nos lits de paille,  
enroulés dans les couvertures, nous ne tardons pas à nous  
endormir...





## Sur le bateau, vers d'autres cieux...

**11** Janvier — Ferme par le commandant, puis embarquement des servants et du matériel sur le "Vira". J'écris chez moi.

12 janvier. — J'embarque à 2 heures, parmi les conducteurs et les chevaux, sur le "Melbourne", paquebot des Messageries Maritimes, courrier de Madagascar. Nous attendons d'abord sur le quai, discutant, et admirant surtout notre nouvelle habitation flottante. Deux pelotons de pièces passent devant nous, tirant ou poussant leur canon. Qu'est-ce que cela peut bien signifier ? Un servant nous instruit. Les deux canons vont être amarrés sur le pont de notre bateau, à tribord et à babord avant, pour tirer éventuellement sur les sous-marins ennemis si nous sommes attaqués. Mais sur nos paquets, nous regardons passer les prisonniers allemands, qui font un bruit terrible en poussant leurs



diablos chargés de caïms sur les gros pavés du quai.  
D'autres mangent la soupe.

— Garde à vous !

Nous embarquons d'abord les chevaux.  
Comme le bateau est à quai, la moitié des bêtes montent  
par les passerelles ; les autres sont hissées à l'aide de grues  
qui les enlèvent comme des plumes. Ensuite, c'est notre  
tour. Dès que nous sommes sur le navire, un homme  
de l'équipage nous distribue des ceintures de sauvetage.

Par groupe de six, nous sommes conduits à nos  
cabines. Je suis installé en dernière classe en compa-  
gnie du brigadier maréchal-fermand, un Breton, vieux  
colonial qui n'en est pas à sa première traversée.

18 heures. — Défense de descendre  
à terre.

19 heures. — Les officiers montent  
à bord, et on enlève les passerelles. — Allons faire un  
tour sur le pont. Il est garni de canons, de caïrons,  
de fourgons, de fourragères, et même d'un train blindé,  
dont l'intérieur est bourré de caïms à skis et de vivres.  
Nous apercevons ensuite une cage, où un boeuf, trois  
porcs et six moutons font bon ménage... en attendant  
de servir à faire nos repas. Puis voici nos chevaux,  
logés dans des écuries montées à la hâte, à droite et à  
gauche du navire, de la passerelle de commandement



jusqu'à l'arrière. Nos bêtes, la croupe tournée vers l'extérieur, prennent leur nourriture dans des mangeoires portatives. Sous leurs sabots, on a cloué des lattes, pour éviter qu'elles glissent pendant le roulis. Mon passage est ménagé pour leur donner l'eau et l'avoine; c'est ce que nous faisons pendant que l'équipage commence la manœuvre du départ.

2 heures. — Féunis, Hébert, Galichon et moi, nous observons les officiers debout sur la passerelle. L'un d'eux porte à sa bouche le tuyau acoustique. Aussitôt, le bruit des machines devient plus fort et plus rapide, et les deux cheminées crachent une fumée noire qui tourbillonne et envahit le pont. Nous ne ressentons pas la moindre secousse, et il nous semble plutôt que c'est la terre qui s'éloigne. Bientôt Marseille n'est plus pour nous qu'une multitude de petites lumières...

Notre-Dame de la Garde, sur sa colline, disparaît dans la nuit, et la lumière rouge du phare tournant nous éclaire à intervalles réguliers.

Comme il est défendu de faire du bruit, nous entendons nettement les commandements, et le bruit des chaînes qui glissent le long du bateau. Avec quelques secousses, nous avançons lentement.

L'eau clapote sur la coque, avec une force de plus en plus grande.



Un homme, que nous ne distinguons qu'avec peine, parle en nous disant qu'il est formellement interdit de fumer ou de faire de la lumière.

À l'avant du navire, le ciel et l'eau se confondent, et de l'arrière, on voit disparaître peu à peu les derniers feux de Marseille. Le phare nous regarde toujours de son œil rouge...

Nous sortons du grand port, et le bateau commence à tanguer. L'avant incessamment s'enfonce et se redresse, tandis qu'en même temps l'arrière s'élève et s'abaisse. Un malaise nous prend. Nous faisons connaissance avec le mal de mer.

Devant notre paquebot, l'immensité s'étend, couleur d'encre. Derrière, Marseille n'apparaît plus que comme une fleur confuse. De temps à autre, la lumière rouge du phare apparaît, puis disparaît au dessous de la ligne d'horizon. Un éclair, encore... Et maintenant, plus rien....

— Quand le reverrons, Marseille ? me demande Galichon, pendant que nous cherchons à tâtons le chemin de l'escalier.

Et je n'ai pu que lui répondre :

— Ah ! je ne sais pas !...

— Peut-être jamais ... lui a dit Hébert.

Un dernier coup d'œil au dehors...



Alors, c'est bien fini... Aucune lueur ne perce dans  
les ténèbres où nous glissons, et nous voguons vers l'Inconnu...